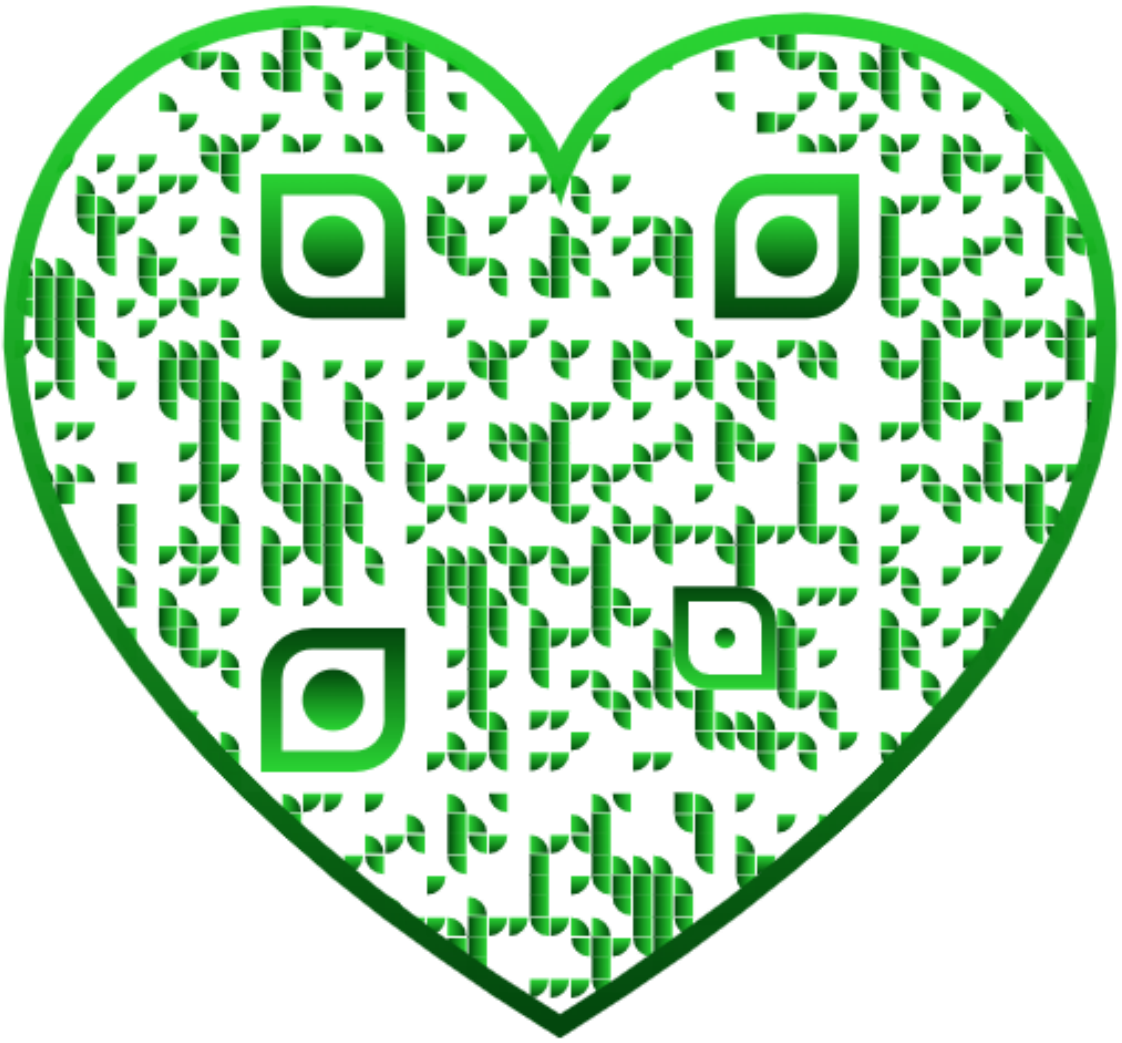
Josée Mensales et Romy Verge-Boudreau
Préface de Ian Lafrenière

MONNAYÉ·E
PAR MON MARCHAND DE RÊVES

Éditions
HANNENØRAK



MONNAYÉ·E
PAR MON MARCHAND DE RÊVES

Josée Mensales et Romy Verge-Boudreau
Préface de Ian Lafrenière

MONNAYÉ·E
PAR MON MARCHAND DE RÊVES

Éditions
HANNENORAK

Éditions Hannenorak
24, rue Chef Ovide-Sioui
Wendake (Québec) G0A 4V0
Téléphone : 418 407-4578
editions@hannenorak.com
editions.hannenorak.com

Mise en pages et maquette de la couverture : KX3 Communication inc.
Illustration de la couverture : Eruoma Awashish, *Sans titre*
Direction littéraire : Sylvie Nicolas
Révision : Catherine Lemay
Correction d'épreuves : Isabelle Dion, Cassandre Sioui

Les Éditions Hannenorak tiennent à remercier le Conseil des arts du Canada
et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC)
de leur soutien financier.

Ce projet a été rendu possible en partie grâce au gouvernement du Canada.

© Éditions Hannenorak, Josée Mensales, Romy Verge-Boudreau, 2025
Tous droits réservés

Dépôt légal : 1er trimestre 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN 978-2-925118-64-0 (papier)
ISBN 978-2-925118-65-7 (PDF)
ISBN 978-2-925118-66-4 (EPUB)

Distribution au Canada :
Diffusion Dimedia

Distribution en Europe :
Distribution du Nouveau Monde

MOT DE L'ÉQUIPE ÉDITORIALE

Vous tenez entre vos mains un recueil de témoignages, à la fois bouleversants, touchants et essentiels, de victimes d'exploitation sexuelle. S'y ajoutent les témoignages d'intervenants et intervenantes œuvrant de différentes façons dans la lutte contre le proxénétisme ainsi que ceux d'organismes et ressources clés. Des personnes de tous les horizons ont eu le courage de raconter leur histoire aux policières coordonnatrices du programme Les Survivantes de l'EILP Josée Mensales et Romy Verge-Boudreau. Les témoignages recueillis par ces dernières ont été retranscrits dans le respect de la voix de chaque survivant et survivante. Les noms utilisés pour désigner les survivants et survivantes sont fictifs afin de préserver l'identité de ces personnes courageuses.

PRÉFACE

L'exploitation sexuelle, la traite humaine et les agressions sexuelles sont des sujets que nous abordons peu. Trop peu. Surtout de la part des hommes. Si l'on souhaite briser la banalisation de ces sujets, nous devons oser nous parler. Soyons francs, s'il y a autant de victimes qui souffrent en silence, c'est qu'il y a trop d'adultes qui paient pour « coucher » avec elles. Comme ancien policier, papa de deux adolescentes, mari, mais aussi à titre d'élu, je me lève et je veux dire que c'est assez. Que nous aussi, on doit en parler. SE parler. Mais encore… Que vaut la parole d'un adulte, lorsque vient le temps d'aborder un sujet aussi sensible ? Humblement, je crois profondément que chaque humain a le droit d'être aimé, de s'épanouir, de ressentir de la fierté, de s'émanciper… d'être protégé. Pendant mes 26 ans de service comme policier, j'ai vu le plus beau de l'humain, mais aussi le plus laid. Croyez-moi, un homme est capable de bien des choses pour arriver à ses fins. C'est donc pendant ma carrière que j'ai côtoyé de proche, souvent de trop proche, l'exploitation sexuelle. Croyez-moi, on apprend beaucoup de choses lors de nos études ou encore de notre passage à Nicolet, mais jamais personne ne nous prépare assez à la souffrance d'une victime. Que ce soit lorsque je me rendais dans les motels et que je retrouvais de jeunes filles violentées, violées ou vendues. Que ce soit dans les hôtels les plus luxueux, des résidences dignes des jardins d'Hollywood, lors d'événements réputés ou encore dans le fond d'un parc, retrouver une victime d'exploitation sexuelle

ne peut vous laisser indifférent. Ces personnes sont des victimes. Point. Final. Elles ne se retrouvent pas entre les griffes de ces êtres répugnants, hargneux, dangereux, violents et sans scrupule volontairement. Elles s'y retrouvent après avoir été manipulées, intimidées, achetées, droguées, soûlées et souvent même aimées. Mal aimées, devrais-je dire. J'étais policier au Service de police de la Ville de Montréal et j'ai eu la chance de côtoyer Diane Veillette, Josée Mensales et Romy Verge-Boudreau. Trop souvent exposées à cette dure réalité, elles ont voulu aller plus loin. Ces femmes de cœur ont aidé des centaines de victimes d'exploitation sexuelle à s'en sortir… vivantes. Ne pensez surtout pas que le mot « survivante » a été choisi au hasard. Ces filles et ces femmes, ces personnes, survivent au calvaire que des hommes ont volontairement choisi leur faire vivre. Pour assouvir leurs désirs sexuels ou faire de l'argent, ces hommes sans scrupule sont vos voisins, vos collègues, vos amoureux, vos frères, vos amis… Voilà pourquoi il n'y aura jamais trop d'ouvrages, de prises de parole, d'émissions, de documentaires, d'articles ou de témoignages pour parler de l'exploitation sexuelle des mineurs. Comme élu, j'ai l'honneur de présider la Commission spéciale sur l'exploitation sexuelle des mineurs. Ainsi, j'ai pu poursuivre le combat entamé par ma collègue Lise Lavallée et respecter la promesse que j'avais faite aux victimes comme policier : celle de ne jamais les oublier. Maintenant ministre responsable des Relations avec les Premières Nations et les Inuit, je me fais un devoir de parler de cette réalité à tous les élus que je rencontre sur le terrain. Comme société, nous ne pouvons ignorer volontairement ce fléau. Je me fais aussi un devoir de sensibiliser les Premières Nations et les Inuit, car 50 % des victimes d'exploitation sexuelle sont des Autochtones. Or… elles sont meurtries en silence.

Ian Lafrenière

Ministre responsable des Relations avec les Premières Nations et les Inuit

AVANT-PROPOS

On dit souvent que, lorsqu'ils viennent au monde, les humains sont égaux. C'est peut-être vrai ! Cependant, leurs parcours de vie seront complètement différents et certains obstacles rencontrés feront en sorte que des personnes deviendront vulnérables ou vivront des réalités qui les rendront susceptibles de devenir des personnes victimes d'exploitation sexuelle.

Il faut avoir côtoyé des personnes victimes d'exploitation sexuelle pour comprendre à quel point elles souffrent et à quel point elles ont besoin d'être aidées, accompagnées, aimées et comprises. Certaines personnes auront tendance à les juger, sans prendre le temps de connaître leur histoire ! Je suis certaine qu'après avoir lu ce livre, leur perception changera. Vous verrez maintenant l'humain derrière l'image, et cet humain aura un prénom (et pas seulement un surnom !).

Certains pensent que toutes les personnes exploitées sont issues de milieux défavorisés, dysfonctionnels, qu'elles ont des parents absents, qu'elles proviennent des centres jeunesse. Après presque trente ans de carrière comme policière, je peux vous dire qu'elles viennent de tous les milieux, de toutes les nationalités, de toutes les orientations sexuelles, et qu'elles sont de tous âges. En revanche, ces personnes ont un point en commun : un jour, une ou des personnes ont posé un geste qui a porté atteinte à leur intégrité physique et dépassé les limites,

ce qui a affecté leur estime de soi, leur confiance en elles et leur santé. Certaines de ces personnes cherchent encore la lumière, tandis que d'autres ont la force de s'en sortir et acceptent de prendre la main qu'on leur tend. D'autres encore auront besoin de gestes concrets, et c'est ainsi que nous pourrons les rejoindre, leur redonner confiance et les accompagner vers la sortie de ce monde qui, trop souvent, les a démolies !

En parlant de gestes concrets, je pense au mois de décembre 2020, au moment du dépôt du rapport de la Commission spéciale sur l'exploitation sexuelle des mineurs à l'Assemblée nationale. Plusieurs recommandations ont été émises dans ce rapport, dont la recommandation 37 : que le ministère de la Sécurité publique augmente les ressources humaines et financières de l'Équipe intégrée de lutte contre le proxénétisme et ajoute des équipes régionales ayant comme mandat prioritaire d'effectuer des opérations ciblant les clients-abuseurs.

C'est pour donner suite à cette recommandation que le Service de la lutte contre le proxénétisme (SLP) a été créé, ainsi que ses trois équipes intégrées de lutte contre le proxénétisme (EILP), situées à Québec, Montréal et Gatineau. À ce jour, au SLP, plus d'une centaine de ressources destinées à la lutte contre le proxénétisme, la traite de personnes aux fins d'exploitation sexuelle et la prostitution juvénile travaillent à temps plein pour lutter contre ces phénomènes. Pour accomplir leur mission, les membres du SLP peuvent aussi compter sur leurs partenaires des équipes locales de Montréal, Laval, Longueuil, Gatineau et Québec, de même que sur certaines unités d'enquête de la Sûreté du Québec. Des liens existent aussi avec la GRC, avec les autres provinces canadiennes ainsi qu'avec certains pays. Plus que jamais, les corps policiers unissent leurs forces pour lutter contre l'exploitation sexuelle.

Maintenant, peu importe où une personne se trouve dans la province, rapidement, des policiers et des intervenants qualifiés seront en mesure d'intervenir auprès d'elle. Notre mission première étant de protéger la vie, l'important pour nous n'est pas que la personne victime dénonce à tout prix son agresseur, mais bien qu'elle s'en sorte et qu'elle soit en sécurité !

Lorsque l'on travaille dans le domaine de la lutte contre l'exploitation sexuelle, il faut avoir la vocation. Je peux vous dire que les policiers, intervenants, ressources, travailleurs de rue, travailleurs sociaux et autres personnes qui travaillent auprès des victimes, l'ont ! Pour nous, la personne victime d'exploitation sexuelle est au cœur de nos interventions. Il est important que les personnes exploitées comprennent que nous sommes là pour les aider, que nous le ferons sans jugement et que nous sommes outillés pour les diriger aux bons endroits, selon leurs besoins. Je souhaite aussi que les personnes qui s'orientent vers le marché du sexe de façon volontaire sachent que nous sommes là pour les protéger des exploiteurs, des clients-abuseurs, des personnes qui ne respectent pas leurs limites, et qu'il est important qu'elles n'hésitent pas à dénoncer leur situation.

Nous, les différents intervenants du milieu, savons à quel point l'humain est fort. Nous savons qu'il est possible de s'en sortir et que le soleil finit toujours par percer les nuages, peu importe la densité de ceux-ci. Nous croyons en toi et attendons seulement que tu viennes vers nous ou que tu acceptes de prendre la main que nous te tendons. Accepter ou demander de l'aide n'est pas un signe de faiblesse ; au contraire, c'est une preuve de courage !

Si tu désires rencontrer un enquêteur afin de discuter de ta situation, n'hésite surtout pas. Cela ne t'engage à rien et te permettra d'être bien conseillé·e ou orienté·e vers les

bonnes ressources. Ces gens ont l'habitude de rencontrer des personnes comme toi et le feront sans jugement, tout en respectant ton choix de dénoncer ton agresseur ou non. Pour nous, l'important, c'est de t'aider et de nous assurer que tu es en sécurité !

Si tu décides d'aller de l'avant et de déposer une plainte policière, dis-toi que tu ne seras pas seul·e. Les enquêteurs spécialisés en exploitation sexuelle t'accompagneront du début à la fin du processus judiciaire. Ils seront accompagnés de différents partenaires (procureurs, intervenants du Centre d'aide aux victimes d'actes criminels [CAVAC], intervenants sociaux communautaires, etc.) et mettront les mesures en place afin de te soutenir dans tes démarches.

Si vous êtes témoins d'un événement en lien avec l'exploitation sexuelle, si vous croyez qu'une personne de votre entourage est exploitée, si vous constatez des changements d'attitude ou d'habitudes chez votre enfant vous laissant croire qu'il ou elle pourrait être exploité·e sexuellement, si vous avez des doutes ou des questionnements, ou si une personne vous fait miroiter de l'argent facile, de beaux bijoux, de beaux vêtements et « une vie de rêve », n'hésitez pas à signaler la situation à une personne de confiance (travailleur social, intervenant, enseignant, parent, travailleur de rue, ressource communautaire, personnel médical, etc.) ou à contacter les policiers.

Si la santé et la sécurité d'une personne sont compromises, composez immédiatement le 911.

Karine Lacroix, capitaine

Responsable du Service de la lutte contre le proxénétisme

. . . Mon téléphone vibre sans arrêt… il me bombarde de messages tellement il est furieux ! Il est 3 heures du matin, je me sens si seule ici dans cette chambre sombre d'Airbnb. Je ne connais même pas la ville où je me trouve. Mon corps tremble et je suis habitée par un sentiment de peur et par l'impression de tomber en chute libre juste à l'idée de ce qu'il va me faire subir s'il me trouve…

J'en ai assez des coups, des insultes, de ce milieu où les clients sont attirés par le vice et la domination du corps de l'autre… je me suis sauvée, je ne réponds plus, mais qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Qui dois-je appeler ? Me croiront-ils si je leur raconte mon histoire ? Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, je ne sais plus qui je suis. Comment vais-je trouver le courage et qui pourra m'aider…

ANNIE

Vierge, ascendant Balance, je suis de la génération des années 1990 et je suis née avec un pénis. Je viens d'une famille aimante, de la classe moyenne.

Du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours su au fond de moi que j'étais une femme. Toute petite, je volais les robes de ma sœur pour ensuite me pavaner devant le miroir… Je me sentais vivre.

En 1998, le film *Titanic* est à l'affiche. Je trippe littéralement sur Jack, joué par le beau Leonardo DiCaprio. Je m'imagine dans la peau de Rose, couchée sur cette porte qui flotte sur les eaux glaciales de l'Atlantique, me laissant submerger par cet amour rendu impossible par la tragédie.

Je m'amuse à me prendre pour une Spice Girl quand je danse ; je suis l'incarnation même de Victoria Beckham.

Je suis en pleine adolescence. Depuis le primaire, je vis de l'intimidation. Je suis rouée de coups dans la cour d'école, mais le plus douloureux ce sont les insultes qui résonnent dans ma tête : « Tapette ! Estie de fif ! » Je déteste cet endroit. Je me rends de peine et de misère jusqu'en secondaire cinq.

J'aime ce qui est beau, les couleurs, l'art de la métamorphose. Je me lance en coiffure. Je me mets à réagir aux produits et mes mains s'infectent continuellement. (T'sais, quand t'es pas chanceuse dans la vie !)

Je suis dans une relation toxique et je le sais. Je rêve de changer de sexe, de devenir enfin celle qui m'habite depuis toujours. Je fais un pacte avec moi-même et je passe en mode action. Je rassemble tous les documents nécessaires et je les remplis. À peine ai-je déposé mon crayon que je place le tout précieusement dans une enveloppe. Je la serre un instant contre moi. Je suis fière et décidée.

Un soir, mon chum et moi avons une sale dispute. Il brasse tout dans la chambre, dont les papiers sur notre bureau. Il tombe sur mon enveloppe. Il me fixe et je vois son regard changer. Il se met à rire de façon erratique et glaciale. Il rit de ma démarche et me couvre de ridicule. Son rire, ses mots me transpercent le cœur. Je revois ce petit enfant recroquevillé dans la cour d'école, envahi par la honte, par la pesanteur du rejet. Je porte désormais la certitude d'être vouée à me faire rejeter. Après trois années de relation, je mets mon pied à terre et je me sépare pour ensuite emménager chez ma sœur.

S'ensuit une série de suivis en psychologie avec une sexologue, et le diagnostic tombe : dysphorie du genre. Il m'apparaît évident que je dois poursuivre ma propre quête d'identité. Je consulte un endocrinologue et commence l'hormonothérapie. La chance se montre le bout du nez : je suis de celles qui n'ont pas beaucoup d'effets néfastes, mis à part quelques sautes d'humeur… Ça me rassure, car ce n'est pas pire que d'être en période prémenstruelle !

Je me surprends souvent à me regarder dans le miroir de la salle de bain et je m'amuse à m'imaginer avec une belle poitrine généreuse. Je rêve d'avoir une augmentation mammaire, mais bordel que ça coûte cher !

Vous n'êtes pas sans savoir que cette période de ma vie m'aura amenée à faire des choses dont je ne suis pas très fière. J'ai désespérément besoin d'amour et d'argent pour renaître. Ma solution : Google. *Moyens faciles de faire de*

l'argent, sites de rencontres pour femmes trans. Je me retrouve sur un site qui incite à partager des fantasmes. Je rencontre celui qui deviendra mon « monstre ».

Ça fait à peine deux fois qu'on se parle et déjà il m'explique que, pour être sa blonde, je dois me résoudre à devenir escorte. Il dit qu'il s'est souvent fait tromper dans le passé et que, pour exorciser sa déception et le mal causé, il exige de sa blonde qu'elle lui prouve sa loyauté. Il s'agit d'un projet commun pour faire de l'argent et consolider le lien de confiance.

Je suis instable, en quête d'amour-propre, je manque de confiance en moi. Bref, j'accepte sans questionnements. Sans même considérer mes propres sentiments et valeurs, je fais mon premier pacte avec le diable.

Mon premier client… Ouff… Je m'en souviens comme si c'était hier. Je monte les escaliers, un nœud dans l'estomac, les genoux tremblants. Je le vois sortir sur le seuil. Il est vieux, en surpoids. Il porte des shorts bleus, usés et tachés le long de la cuisse. Il a un sourire qui glace le sang, les dents jaunes, en tout cas pour celles qui lui restent.

J'entre dans la pièce ; l'odeur de renfermé et d'humidité et l'ambiance m'étouffent. Il passe ses mains crasseuses sur mon corps et le dégoût m'envahit. J'éteins ma conscience, ma lumière intérieure ; je me mets à *off* pour survivre.

Quand je quitte l'endroit, je me sens souillée et vidée. Les larmes me montent aux yeux et je sens mon énergie me quitter. Je m'écroule dans les marches, pleure ma honte, ma déception, ma souffrance.

Le monstre me convainc de déménager avec lui et son enfant. Il me dit que nous commençons notre vie. Je veux le croire. Je n'aime pas qui je suis. Je tente désespérément de trouver le bonheur et l'amour, et je suis si aveuglée que je

finis par croire que cela passera par ce monstre. J'accepte de travailler pour lui en échange de quelques rares moments de tendresse auxquels je m'accroche désespérément. Je dois lui remettre 50 % de mon argent, et 10 % de plus pour être sa blonde.

Je suis au plus bas, convaincue que je ne vaux que cela. Plus les saisons passent, plus il est exigeant et violent. Il m'insulte, m'impose des relations sexuelles quand bon lui semble. Lorsqu'on a des relations intimes, ce n'est pas l'étreinte d'un amoureux, mais plutôt la violence d'un bourreau sur sa victime. Un jour, je suis assise dans la cuisine, il me prend soudainement par les cheveux et me traine de force dans le corridor et jusqu'à la chambre et il m'exige un « blowjob ». J'ose lui tenir tête et je lui crache dessus. Il me frappe et il me jette sur le lit, me tire les cheveux, me malmène ; je me sens toute petite, vaincue, à sa merci. Lorsqu'il me pénètre, c'est comme s'il me brisait. Sa brutalité et son narcissisme lui valent son pseudo de « monstre ». Je dois me sortir de ce cauchemar.

J'échange avec un client sur le téléphone commun (je n'ai pas le droit d'avoir un cellulaire à moi et le monstre lit tous mes messages textes). Le client est gentil. Je me surprends à éprouver un certain plaisir à lui parler et j'apprécie nos rencontres. Il me demande si on pourrait se voir dans un contexte autre que celui de client/escorte. Pour la première fois depuis des mois, j'ai des papillons dans le ventre. Je me dépêche d'effacer l'historique de notre conversation. Un sourire se glisse doucement sur mon visage.

Nous sommes à un motel sur la rive nord de la ville et je reviens vers le véhicule où mon monstre m'attend parce que le client ne s'est pas présenté. Je m'installe dans le siège du passager. Le monstre est anormalement silencieux. Il me fixe du regard. Je ne vois pas le coup partir : il me frappe

de toutes ses forces. Il me lance le téléphone au visage et crie : « C'est quoi, ça ? » Le gentil client (on va l'appeler « Leonardo ») m'a relancée et le monstre est hors de lui. Il démarre le véhicule et roule dans le stationnement de façon erratique. Il freine brusquement, s'étire pour ouvrir la portière de mon côté et tente de me pousser hors du véhicule. Ma ceinture de sécurité me coupe la circulation. Il continue de faire avancer la voiture tout en me poussant avec force, puis détache ma ceinture. Je tombe du véhicule en mouvement et heurte violemment le sol glacé.

Je suis sous le choc, j'ai mal, j'ai peur, je suis dans la confusion la plus totale. Je me relève péniblement. Mon épaule et mon dos m'élancent. La douleur est vive. Je marche d'un pas saccadé vers le motel pour aller chercher du secours. J'entends le moteur de la voiture derrière moi. Le monstre baisse la fenêtre et s'excuse : « Viens, tu m'as mis en colère… On oublie tout ça, on va retourner à la maison en parler. » Je tremble, je le hais, mais au fond de moi ma carence d'amour et ma crainte du rejet sont plus fortes. Je me rassois dans l'auto et je ferme la portière. Je viens de donner au monstre une nouvelle dose de pouvoir et ma descente aux enfers se poursuit.

Le temps s'écoule lentement, je panse mes blessures. Parfois, j'observe les rayons de soleil et je me laisse bercer par la chaleur et le réconfort qu'ils me procurent. Leonardo refait surface. Cette fois, je lui donne rendez-vous.

Nous nous rencontrons chez lui pour la nuit. Il n'est pas question d'argent. Je vis enfin une vraie *date*. Nos moments d'affection se déroulent dans le respect, la douceur, et il m'invite au restaurant, il est galant et m'ouvre les portes. Je suis heureuse et je sens renaître l'espoir. Il me fait l'amour de façon si passionnée que je m'égratigne le bas du dos sur le revêtement en tapis du rebord de la piscine intérieure (rires). Je chéris chaque instant. Il me convainc

de m'affirmer auprès du monstre et de mettre fin à cette relation malsaine. Il m'achète un téléphone.

C'est par une belle journée froide du mois de mars que je réunis toutes mes forces et que je me sens enfin prête. Je regarde le monstre droit dans les yeux et lui annonce que je le quitte. Je ne veux plus de cette vie. À ma grande surprise, il ne fait que lever le regard et il me dit froidement que, si je veux le quitter, je dois acheter ma liberté au coût de dix mille dollars.

Souvent, la nuit, je repasse les événements en boucle et je me demande ce que je vais faire. Je ne peux confier ma situation à personne. Qui me comprendrait ? Je me sens seule. L'insécurité, le désespoir m'envahissent de nouveau. Ensuite, c'est la colère qui s'empare de moi. Je vois l'entrée du poste de police de l'autre côté de la rue. Est-ce un signe ? J'avance d'un pas hésitant et je reste plantée là, devant la porte. L'accueil est fermé, mais il y a un récepteur d'urgence. J'entre dans le hall surchauffé et j'agrippe le téléphone : « Allô, j'aimerais dénoncer mon pimp… »

Un duo de patrouilleurs arrive quelques instants plus tard. Un homme et une femme. À ma grande surprise, ils me demandent à qui je me sens le plus à l'aise de me confier ; je choisis la policière.

Le policier prend soin de me trouver un endroit inclusif et sécuritaire où loger. Il monte avec moi afin de s'assurer que je m'y sens bien comme femme trans. Je me sens enfin un peu moins seule et incomprise.

Je demeure à la ressource d'hébergement pendant plusieurs semaines. Je suis incapable de retourner au logement du monstre et encore moins de dormir dans ce lit où j'ai subi tant d'agressions et de viols. L'intervenante du centre est d'une grande patience. Elle remarque même ma blessure au bas du dos, j'ai un sourire en coin et je trouve le tout plutôt ironique…

Ce fut le début d'un long parcours vers la réappropriation de mon corps, de ma personne, de ma liberté. Je ne mentirai pas : les procédures judiciaires ont été longues, très longues et parsemées d'obstacles. Rétrospectivement, même si à certains moments je sentais que c'était beaucoup d'énergie déployée pour peu de résultats, je suis en paix avec ma démarche. Les enquêteurs m'ont écoutée et accompagnée avec la plus grande minutie. J'ai senti qu'on me croyait. Le résultat était hors de mon contrôle et j'ai pris une décision pour moi.

On lui aurait donné vingt ans de prison et cela n'aurait pas été suffisant à mes yeux. Aucune sentence ne suffira à effacer le mal et les dommages qu'il m'a causés. Je me réconforte en pensant à ma petite vie tranquille et douce, mon quotidien avec mon petit chien. J'ai pu connaître l'amour, faire un retour aux études, déménager dans un endroit sécuritaire que je peux appeler « chez moi ». J'affectionne mes marches dans les cimetières ; la mort me passionne, car elle me fait célébrer la vie. Je me projette en thanatologie.

Je me suis jointe aux Survivantes de l'EILP pour aider mon prochain. Tout au long du processus, j'ai eu la chance d'être bien servie par le corps policier et d'être soutenue grâce aux ressources en accompagnement, comme le CAVAC, et en hébergement. Ce n'est pas toujours le cas pour les personnes trans. Celles-ci subissent souvent les pires violences et, par peur du rejet ou par crainte de ne pas être comprises, elles se réfugient dans le silence et la frayeur. Je veux leur donner une voix.

Avant ma sortie du milieu, j'avais peur de la police ; en fait, je n'aimais pas la police, tout court (rires). On entend trop souvent des histoires d'horreur teintées de contextes discriminatoires en lien avec les agents de la paix. Malheureusement, l'image de la police dans de nombreux

médias est plutôt négative, car c'est ce qui est vendeur. J'ai envie de dire aux femmes trans et à toute personne de la communauté LGBTQ2S+ : « Quelles que soient vos différences, ayez espoir ; la police, les ressources en soutien peuvent vous venir en aide. »

J'ai choisi de raconter mon histoire en guise de remerciement aux policiers et aux intervenants qui m'ont appuyée et apporté beaucoup de réconfort tout au long de mon parcours. Je souhaite aussi les amener à mieux comprendre les enjeux et les réalités que vivent les gens de la communauté LGBTQ2S+.

La vie coûte cher et les opérations sont dispendieuses en transition. On est en constant conflit avec soi-même pour se féminiser. Vêtements, cils, ongles, rallonges de cheveux, tous les moyens sont bons pour se rapprocher de cette image parfaite qu'on se crée pour cadrer avec son identité de genre. On est de simples êtres humains qui veulent se sentir bien et être aimés.

Je réalise aujourd'hui que ce n'était sûrement pas le meilleur moyen à ma portée pour faire ma transition. Je crois que, si c'était à refaire, je me confierais à ma famille et à mes proches, pour discuter des difficultés et des solutions possibles. Malheureusement, pour plusieurs personnes qui n'ont pas un entourage compréhensif, le travail d'escorte devient une option à considérer. En vérité, ça n'apporte pas l'opulence et ce n'est pas sans danger. Il y a beaucoup de violence et de parasites à l'affût. Les personnes trans, à cause de leur réalité, sont souvent très vulnérables face à ce type de manipulateurs. Le fait de ne pas avoir de sentiment d'appartenance ou d'acceptation de ce que l'on est à l'intérieur peut conduire à de grandes souffrances. La consommation est aussi trop souvent une avenue, question de pallier la douleur et d'éviter de faire face à l'impasse.

Dans le parcours de plusieurs personnes dans le milieu de l'exploitation sexuelle, il y a une constante : tout est faux. Les relations qui semblaient prometteuses sont des liaisons toxiques. On se sent en sécurité et en contrôle alors qu'on est en grand danger. On pense être apprécié et aimé, mais ce n'est que de la manipulation. Au final, l'ensemble de ces réalités rend la personne si vulnérable et craintive qu'elle est sur ses gardes par rapport aux services d'aide et aux ressources. Parfois, le simple fait de pouvoir se poser, de se confier à une personne de confiance, qui est en mesure de guider le processus de réflexion, ça aide à se questionner sur les enjeux et surtout à croire en ses propres capacités dans la prise de décision.

Si j'ai une leçon à tirer de mon vécu, c'est qu'il faut faire des mauvaises expériences quelque chose de constructif qui nous rend plus forts. Oui, j'étais dans une relation toxique hors du commun et j'en suis venue à remettre en question la possibilité même de pouvoir être aimée par un homme sain et bon. Il aurait été facile pour moi de tomber dans l'exagération et de croire que les hommes sont tous des trous de cul. J'ai aussi compris que j'ai le droit de dire « non » et d'avoir des balises dans mes relations. J'ai complété ma transition et j'ai rencontré un conjoint qui m'aime et me respecte. Il ne me tire pas les cheveux, et je suis en mesure d'avoir du respect pour moi-même.

Aujourd'hui, je peux dire haut et fort que j'ai vaincu le monstre. Je lui ai démontré que j'étais une femme affirmée, et je suis désormais en plein contrôle de ma destinée. J'aide à changer les perceptions et à éduquer les gens de tous les horizons pour les amener à mieux comprendre les personnes trans.

Je crois que l'amour part de soi : le jour où on arrive à s'accepter et à s'apprécier, eh bien, les gens autour de nous en font autant. Je peux maintenant vous assurer que je suis fière de celle que je suis.

QU'EST-CE QUE LE PIPQ ?

Le Projet Intervention Prostitution Québec (PIPQ) a pour mission d'accompagner les personnes qui sont actives, l'ont déjà été ou sont à risque de se trouver dans une dynamique prostitutionnelle ou d'exploitation sexuelle. Sa présence constante sur le terrain lui permet de se tenir au fait des réalités changeantes et d'anticiper les nouveaux besoins. L'organisme élabore ainsi des projets et des outils novateurs et des pratiques avant-gardistes qui favorisent l'*empowerment* des personnes accompagnées.

Le PIPQ a une position neutre au sujet de la prostitution. Peu importe où les personnes se situent sur le spectre allant de l'exploitation sexuelle au travail du sexe, le PIPQ reconnaît l'expérience individuelle et la singularité des trajectoires vécues par les personnes qu'il côtoie. L'accompagnement offert est entièrement personnalisé et se fait dans le respect du rythme. Il s'adapte aux besoins des personnes et ne cherche pas à imposer une position.

Fort d'une expertise accumulée depuis 1984, le PIPQ est devenu la principale référence en accompagnement auprès des adolescent·e·s et adultes vivant de l'exploitation sexuelle et de la prostitution dans la région de Québec. Dans l'objectif de partager cette expertise, l'organisme développe des actions concertées avec ses nombreux partenaires et participe activement à plusieurs concertations régionales et nationales. Il offre en plus des formations aux

intervenant·e·s ou étudiant·e·s et accueille une dizaine de stagiaires chaque année. Les nombreux projets déployés par le PIPQ s'articulent autour de trois grands axes de prévention et d'intervention.

TRAVAIL DE RUE

Le travail de rue est reconnu par les acteurs du milieu comme un moyen privilégié pour rejoindre et accompagner de façon assidue les jeunes particulièrement touchés par les lacunes liées à la continuité des services, qui sont hors parcours ou encore en rupture avec les réseaux (Fontaine, 2013 ; Hamel et collab., 2013). Dans une étude sur le travail de rue auprès des jeunes à risque ou membres d'un gang de rue, Tétreault et Girard (2007) soulignent l'accessibilité exceptionnelle du travailleur de rue, sa capacité à joindre ceux qui craignent les services sociaux, la création de relations significatives avec des jeunes généralement méfiants face aux adultes et le caractère généraliste du métier permettant de répondre à différents besoins et d'offrir un accompagnement personnalisé. Les travailleurs·euses de rue et de milieu accompagnent plus de 530 personnes avec qui ils et elles tissent des liens significatifs. Ils et elles sont présent·e·s dans les milieux de vie des gens où les besoins se font sentir (parcs, rues, écoles, centres jeunesse, réseaux sociaux, établissements liés à l'industrie du sexe) et créent des relations égalitaires et volontaires dans le respect du rythme de chacun.

MILIEU DE VIE

Les intervenant·e·s du milieu de vie accueillent plus de 150 personnes. Le lieu d'ancrage chaleureux et animé offre plus de 5 000 dépannages alimentaires, repas et collations ; fournit plus de 3 700 morceaux de vêtements ;

distribue plus de 50 000 condoms et 30 000 seringues. On y trouve également des services d'hygiène (douche, lits de repos, produits de soins) et des services de santé (dépistage, vaccination, intervention en toxicomanie, nécessaire pour premiers soins), en plus d'y organiser une foule d'activités (repas collectifs, ateliers de croissance personnelle, loisirs créatifs, etc.).

PRÉVENTION

Chaque année, une moyenne de 2 000 jeunes sont sensibilisés au phénomène grâce à des ateliers adaptés. Ils et elles en ressortent outillé·e·s pour reconnaître des situations d'exploitation sexuelle (recrutement, engagement, conséquences, processus de sortie, etc.). Ils et elles y sont entre autres invité·e·s à réfléchir sur les préjugés et les mythes en lien avec l'exploitation sexuelle et à développer leur jugement critique sur le sujet.

LE PROGRAMME SELFIE

Il vise à soutenir le processus de sortie des jeunes piégés dans des dynamiques prostitutionnelles, en tentant de diminuer les obstacles rencontrés et en renforçant les assises, de manière à favoriser la réponse aux besoins des populations identifiées.

IMPORTANCE DE LA COLLABORATION INTERSECTORIELLE

La collaboration intersectorielle permet d'apprendre à nous connaître et à reconnaître les expertises, les rôles, les mandats et les limites de chacun dans le domaine de l'exploitation sexuelle ; de développer ou renforcer des liens de confiance ; de favoriser la sensibilisation de tous

les acteurs et la diffusion des connaissances sur le sujet ; de maintenir un réseau d'intervenants actifs dans le dépistage de situations de jeunes en exploitation sexuelle ; de porter, grâce à la grande complémentarité de l'ensemble des organisations participantes, un regard dénué d'angle mort sur le phénomène ; d'assurer une meilleure cohérence des ressources et services qui se développent ou qui existent déjà ; d'orienter les interventions vers un objectif commun ; de faciliter le traitement des situations complexes telles que les transitions à la vie adulte ou les procédures judiciaires, mais aussi les réponses aux situations urgentes où il y a danger imminent. Dans le cas précis de SELFIE, le partenariat avec les organisations qui accueillent les séries d'ateliers permet de 1) partager l'expertise avec les intervenant·e·s en amont de la tenue de la série d'ateliers ; 2) additionner les expertises des deux organismes quant aux réalités du terrain et aux méthodes d'intervention ; 3) assurer un suivi spécialisé selon les besoins après la tenue des ateliers.

PHILOSOPHIE ET FONDEMENTS DU GROUPE SELFIE

La philosophie de SELFIE repose entre autre, sur le développement des facteurs de protection et sur la collaboration avec des travailleurs de rue et d'autres partenaires de la communauté, favorisant ainsi le déploiement d'un meilleur filet de sécurité auprès des adolescentes à risque d'exploitation sexuelle.

BUTS ET OBJECTIFS

Le but fondamental du groupe SELFIE est la prévention de l'exploitation sexuelle. L'accent est mis sur deux objectifs : développer les facteurs de protection (tels que le développement des valeurs, l'estime de soi,

une socialisation saine, connaître ses limites et le développement d'une sexualité positive) et favoriser les liens avec la communauté. La série d'ateliers porte sur des thèmes interreliés choisis à l'aide de la littérature, l'expérience du terrain et les discussions formelles et informelles avec de nombreux partenaires des milieux jeunesse afin d'amener les jeunes ciblées :

- À poser un regard sur leur situation ;
- À apprendre à mieux se connaître dans un contexte de relation intime ;
- À développer de meilleures aptitudes à une saine socialisation ;
- À approfondir les notions de base de la sexualité, et ;
- À devenir mieux outillées face au phénomène en général.

FONDEMENTS

Pour maximiser les probabilités de succès de la série d'ateliers, elle se doit de :

- Être basée sur le plaisir et le positivisme ;

- Miser sur une certaine flexibilité ; la série d'ateliers se doit donc d'être modulable :

- Selon les caractéristiques du groupe (par exemple à savoir si les membres se connaissent déjà ou non, si elles ont déjà participé à des ateliers ou conférences sur le sujet, selon leur niveau de vulnérabilité ou d'engagement dans la prostitution, etc.) ;
- Selon les contextes généraux (le passage du temps est en soi un assez grand facteur de changement constant pour imposer une réévaluation régulière de la pertinence des ateliers) ;

- Selon le rythme des participantes.

- S'appuyer sur le volontariat des participantes.

Adopter une approche non contraignante, c'est-à-dire sur la base d'une participation volontaire, qui favorise l'intérêt, la motivation et l'engagement des participantes à toutes les étapes du processus. Il est donc contre-productif de les contraindre à participer ou même de leur recommander avec la moindre pression. Les responsables de l'animation devraient se baser sur l'approche motivationnelle. Cette approche a un style relationnel centré sur la personne, caractérisé par l'importance de l'empathie, qui reconnaît et respecte les résistances, qui offre des choix à la personne et qui va renforcer l'efficacité personnelle. Pour s'assurer que leur participation soit basée sur une décision éclairée, il est impératif de les informer en amont que l'objectif fondamental de la série d'ateliers est la prévention de l'exploitation sexuelle, malgré que le sujet ne sera pas mis de l'avant avec le groupe. Les participantes doivent prendre leur décision et donner leur consentement de manière éclairée, en toute connaissance de cause.

Dans sa présentation devant la Commission parlementaire sur l'exploitation sexuelle des mineurs en janvier 2020, l'Ordre des sexologues du Québec suggère que des contenus spécifiques à l'exploitation sexuelle ne soient pas intégrés à des sujets tels que la violence sexuelle, mais plutôt « dans des contenus qui sont positifs et qui favorisent l'esprit critique » et qui développent un « meilleur entraînement à la vie affective et une réflexion juste sur la sexualité humaine». C'est donc à travers les différents thèmes associés à l'acronyme SELFIE que les participantes sont invitées à approfondir leur connaissance d'elles-mêmes, à explorer leurs forces, à reconnaître leurs besoins et à définir et nommer leurs

frontières personnelles. Ce qu'elles choisissent de partager en retour est accueilli sans jugement, et sans pression.

En conclusion, le PIPQ souhaite offrir une réponse adaptée à la réalité des personnes accompagnées. Si certaines d'entre elles expriment exercer leur pratique prostitutionnelle de façon émancipatrice et harmonieuse, d'autres manifestent leur désir d'agir sur les différentes conséquences relatives à leur parcours. Ainsi, différents volets de services permettent un accompagnement spécifique et individualisé selon les besoins nommés par cette population. Le continuum de services offerts se caractérise donc par la complémentarité entre ceux-ci. Si certains projets se démarquent par leurs visées préventives, d'autres volets du PIPQ permettent l'accompagnement global et quotidien d'individus qui se voient marginalisés ou encore d'intervenir auprès des personnes qui souhaitent vivre un changement dans leur dynamique. En ce sens, les sphères de la prévention, du travail de rue, du travail de milieu et de l'intervention clinique permettent à l'organisme d'être sensible à la pluralité des expériences vécues sous le spectre de la prostitution.

MADYSON

Les bonnes choses ne durent jamais longtemps. Comme aujourd'hui, des images sombres ont défilé devant moi, me rappelant chaque instant passé à tes côtés. Je suis restée alors que mon cœur et ma raison me criaient de partir. J'étais attachée à toi, incapable de m'évader de cette emprise que je n'ai pas vue venir. J'étais particulière à tes côtés, c'est vrai, je ne peux pas dire le contraire. Tu me mettais sur un piédestal, mais, la seconde d'après, les insultes fusaient. Tu me rabaissais plus bas que terre. La violence de tes mots m'affecte toujours autant, comme s'ils me poursuivaient. Je savais que toi et moi c'était fini, perdu d'avance, mais il était déjà trop tard. Tu m'avais à ta merci, tu me possédais, tu as agi sur moi comme une drogue et je me suis retrouvée dépendante de cette dose que tu m'as injectée dès le premier jour. Je ne le voulais pas, je savais que ça n'allait pas, que je devais à tout prix partir, mais il y avait cette chose invisible qui m'en empêchait. Ce n'est pas de l'amour, c'est quelque chose dont j'ignore la nature et que j'essaie de découvrir encore aujourd'hui. J'aimerais comprendre ce qui m'a prise de te laisser me manipuler et d'encaisser ta violence. Sans oublier ces chantages qui me rendaient folle. J'étais totalement perdue et impuissante face à ces dilemmes que tu m'imposais. J'étais ta captive, ta prisonnière et même ta chose. Tu faisais ce que tu voulais de moi, tu étais fort dans ton domaine. Encore aujourd'hui, j'en ressens les séquelles.

***

Je suis une jeune femme de dix-sept ans. Je vis dans une réserve. À l'âge de six ans, j'ai dû m'occuper du bébé de ma mère. Ma mère avait des problèmes d'alcool et mon père, des problèmes de consommation. Mon père a un fils plus vieux que moi qui a abusé de moi quand j'étais toute petite. À cet âge, je ne comprenais pas ce qu'il me faisait, puis, quand je l'ai su, j'ai eu honte.

À mes huit ans, ma petite sœur a eu un accident. Je me sentais tellement mal de ne pas avoir su la protéger. À partir de ce moment, j'ai tout fait pour être une bonne mère pour elle. Je me suis sentie abandonnée par ma mère, qui faisait beaucoup de partys chez nous. J'avais dix ans quand je suis tombée amoureuse d'un homme qui venait chez moi presque tous les jours. Un jour, il m'a dit qu'il m'aimait lui aussi. Alors je suis partie avec lui quelques jours. Quelle mauvaise idée ! Il m'a enfermée dans une chambre, dans le noir, tout ce temps-là. Il me faisait tellement peur, mais je l'aimais. J'étais naïve de croire qu'un homme de vingt ans pouvait aimer une enfant de dix ans. Je suis enfin retournée chez moi, où ma mère n'avait même pas remarqué mon absence. Les gens à l'école étaient habitués à ce que je n'aille pas en classe ; j'étais souvent absente.

Je venais d'avoir onze ans quand on m'a appris que ma grand-mère était très malade. Elle avait un cancer. J'étais tellement proche de ma grand-mère ! J'étais bien quand j'étais avec elle. C'est la seule qui m'a donné de l'amour quand j'étais jeune. Elle m'encourageait tout le temps dans tout ce que je faisais, et juste l'idée de la perdre me faisait mal. J'essayais de ne pas y penser, mais je n'y arrivais pas. Ma mère avait eu une autre fille, mon deuxième trésor ! J'étais tellement contente ! Je pensais

qu'enfin nous formerions une famille normale, que ma mère m'aimerait, qu'elle me dirait des « je t'aime » et qu'elle préparerait le dîner. Mais non. À la place, elle dormait tous les jours et je me disais que ça devait être normal. Alors j'ai continué à m'occuper de mes soeurs du mieux que j'ai pu. Je devais être une excellente mère pour elles. Nous avons perdu notre grand-mère quelques mois plus tard. J'avais tellement mal que j'ai arrêté de parler à qui que ce soit. Des filles beaucoup plus vieilles que moi m'ont déshabillée dans la forêt. J'étais tellement gênée, je me sentais humiliée… Je me faisais intimider à l'école. Je revenais chez moi en pleurs tous les jours. Je courais pour rentrer tellement j'avais peur qu'on me frappe encore, qu'on me pousse dans l'eau glacée, etc. Je ne comprendrai jamais pourquoi les gens s'attaquaient à moi. J'étais une jeune fille calme, généreuse et gentille avec tout le monde. À quatorze ans, je suis tombée amoureuse d'un autre homme. Il avait vingt-cinq ans et avait tellement l'air gentil. Il m'a fait consommer, il m'a battue pour tout et rien, et il m'a forcée à avoir des relations sexuelles avec lui. Cela a duré trois mois. Je suis tombée dans la drogue. Je m'étais pourtant promis de ne jamais tomber là-dedans. Je ne voulais pas ressembler à mes parents. Je m'occupais toujours autant de mes sœurs. Puis, un an plus tard, ma mère est encore tombée enceinte : mon troisième bébé ! La Protection de la jeunesse est entrée dans ma vie. Quelques mois après, ma mère n'était pas plus là pour nous, mais mon père m'aidait beaucoup. Après plusieurs viols et beaucoup d'intimidation et de relations toxiques, j'ai commencé à avoir des idées noires.

Quelques années plus tard, je pensais que ma vie irait beaucoup mieux, mais j'ai rechuté encore et encore et je me suis retrouvée en centre jeunesse. J'ai obtenu un interdit de contact avec mon ex, car il me battait et j'en avais assez. J'ai continué à consommer et à boire, et j'ai

laissé mon père avec mes soeurs. Je savais qu'il avait besoin de moi, mais j'avais la tête ailleurs… Je l'aidais quand même quand j'étais à la maison. En juin, ma mère a accouché de jumeaux. La jumelle était malade et nous sommes allés à Québec quelques semaines pour qu'elle puisse recevoir l'aide dont elle avait besoin. En juillet, elle est décédée. Cela m'a brisée de voir ma mère pleurer en essayant de la ranimer, de voir mon père pleurer, de voir mes petites sœurs qui essayaient de ne pas pleurer, mais qui n'y arrivaient pas. Moi, je n'ai pas été capable de pleurer. J'ai consolé tout le monde : mes tantes, mes sœurs, mes parents et le reste de la famille. Après ça, je suis partie boire et consommer. Mon petit frère, le jumeau de ma petite sœur décédée, était vraiment mignon. Je l'aimais tellement. Encore aujourd'hui, je m'occupe d'eux, mais mes parents font des efforts pour être le plus présents possible. Ma mère n'a peut-être jamais été là pour moi, mais je suis contente qu'elle soit là pour les autres !

Un an plus tard, j'ai rencontré mon chum. On buvait et on consommait beaucoup. Après un mois ou deux, on a décidé d'arrêter de consommer et, aujourd'hui, après beaucoup d'efforts, on a réussi ! Ça n'a pas été facile, ça a pris du temps, mais on a traversé ça ensemble ! On est fiancés. On va avoir un bébé et une maison ! On travaille et on est fiers de nous ; je suis fière de n'avoir jamais abandonné malgré ce que j'ai pu vivre. Même si ce n'est pas gros, cela m'a fait beaucoup de mal. Aujourd'hui, je suis bien dans ma vie. L'année prochaine, je compte retourner à l'école ! Je sais que je suis encore jeune, mais je sens que tout ira pour le mieux et que je pourrai traverser tous les malheurs de la vie !

MARION DESROSIERS
CRIMINOLOGUE, UAUITSHITUN - SANTÉ ET SERVICES SOCIAUX

Native de la Côte-Nord, j'ai passé plusieurs années à l'extérieur de la région pour mes études. Étant plus près des grands centres durant cette période, j'ai pris davantage conscience des réalités de l'exploitation sexuelle. C'est une réalité que je côtoyais peu quand je revenais dans la région lors de mes congés scolaires et que je travaillais comme éducatrice en centre de réadaptation. Durant mes études, je me suis beaucoup intéressée à l'exploitation sexuelle dans une perspective criminologique. De retour dans la région à la suite de mes études, j'ai choisi de travailler en protection de la jeunesse au sein de la communauté autochtone. Travailler avec les adolescents et adolescentes innus, c'est apprendre à connaître une nation généreuse, authentique, fière et résiliente face aux multiples traumatismes vécus. C'est découvrir des humains allumés, conscients, ouverts à leur vulnérabilité, honnêtes quant à leur fragilité et désireux de briser le cycle des traumatismes intergénérationnels. Toutefois, la facette de l'exploitation sexuelle étant si bien camouflée, cela m'aura pris quelques années de pratique avant d'en voir les premières traces, pour ensuite en comprendre l'ampleur.

J'ai rapidement compris que l'exploitation sexuelle en région éloignée, en communauté autochtone, se déroule tout autrement que ce que j'avais appris théoriquement dans les grands centres. Cette sphère est bien camouflée

et les victimes ont souvent un sentiment de faux volontariat. Ce que j'entends par là, c'est que les jeunes ont la perception de s'adonner volontairement au travail du sexe, sans pimp, sans gang. Le processus commence habituellement lorsqu'un adolescent ou une adolescente désire se procurer des substances à consommer sans en avoir les moyens financiers. Ainsi, certains vont proposer des rapports sexuels en échange de la consommation, alors que d'autres se verront offrir ce type d'échange. En ce sens, le processus ne passe pas par un service d'escortes, des annonces en ligne ou des danses. On rend plutôt la personne dépendante d'une substance afin d'exercer un contrôle de plus en plus grand sur elle. Cet état de vulnérabilité est ensuite exploité, et les victimes sont alors utilisées pour répondre aux désirs des fournisseurs de drogues et de leur réseau. Il s'avère ensuite difficile pour ces jeunes de se sortir de la situation d'exploitation sexuelle puisque la dépendance prend une place d'importance : ils et elles demeurent donc dans le réseau afin de pouvoir combler leurs besoins de consommation, leur situation économique étant toujours précaire. D'un regard externe, la situation est invisible pour une grande partie de la population. Il faut baigner dans le milieu pour en avoir conscience. D'ailleurs, lorsque l'on porte une attention particulière aux discussions que l'on peut avoir avec les adolescents et adolescentes et que l'on observe attentivement certains détails, on constate rapidement l'existence d'un code, à l'extérieur de la maison ou de la communauté, mis en place pour annoncer, à l'aide de signaux visibles, la disponibilité de substances de consommation ou de filles et garçons. Il devient donc facile pour les personnes qui remarquent la présence du code d'offrir des substances aux jeunes en échange de rapports sexuels, ou pour les jeunes d'aller consommer sans en avoir les ressources financières.

Lorsque les adolescents et adolescentes ont commencé à parler de cette pratique, les différents paliers institutionnels et politiques ont été interpellés afin de mettre en place des mesures concrètes face à ce problème grandissant. Néanmoins, trop peu a été fait. Et peu de gens acceptent d'ouvrir les yeux sur cette réalité. Lorsque Josée et Romy sont venues dans la communauté, une rencontre avec le corps policier a été organisée. N'étant pas au fait des codes visibles à l'époque, les policiers disaient ne pas avoir conscience de l'enjeu que représentait l'exploitation sexuelle sur le territoire. Dans les circonstances, il devient difficile de mettre sur pied les ressources et les services nécessaires en prévention et en intervention, tant auprès des victimes qu'auprès des clients. En intervention, on se retrouve souvent seuls avec nos jeunes face à l'ampleur de la situation. Certes, le Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS) apporte un soutien aux filles victimes qui acceptent de parler et d'être aiguillées, mais la prévention de l'exploitation sexuelle est inexistante au quotidien. Aucune sensibilisation ni aucune éducation en la matière ne sont faites, tant du côté de potentielles victimes que du côté de potentiels exploiteurs. En centre de réadaptation, milieu par lequel la plupart des victimes transitent, des ateliers sur la sexualité sont présentés, mais ceux-ci s'avèrent désuets et rien n'aborde concrètement l'exploitation sexuelle, et ce, autant dans l'unité masculine que dans celle des adolescentes. La région se retrouve donc sans la moindre ressource spécialisée pour accompagner les personnes aux prises avec ce genre de situation. Les intervenants doivent faire appel aux ressources spécialisées des grands centres pour se faire outiller et guider dans l'intervention afin d'offrir un soutien adéquat aux victimes. Le développement d'une expertise dans la région améliorerait les services rendus aux victimes ainsi que la prévention et la sensibilisation en la matière.

À la lumière des échanges avec les victimes d'exploitation sexuelle, on constate que la crainte de dénoncer leur situation est bien présente, mais que les enjeux diffèrent de ceux que l'on observe dans les régions métropolitaines. Au sein d'une communauté autochtone, il faut comprendre que la proximité est immense. La population totalise un peu plus de trois mille membres et tout le monde se connaît. Les familles sont nombreuses, certaines ont des filiations multiples et la plupart connaissent les histoires et le bagage des autres familles. Outre la honte et la culpabilité ressenties, la crainte des répercussions qu'une dénonciation pourrait avoir sur l'exploiteur et sa famille – ou même des répercussions que cela pourrait avoir sur la famille et la réputation de la victime – représente un enjeu majeur qu'il faut prendre en considération. Dans des contextes où la sœur de l'exploiteur est la meilleure amie de la mère de la victime, où l'exploiteur fait partie de la famille d'une personne influente sur le plan politique, où la grand-mère de l'exploiteur est une aînée respectée de la communauté, où la conjointe de l'exploiteur attend un enfant, où la fille de l'exploiteur est une amie de la victime, on voit bien qu'aucune dénonciation n'est anodine. Plusieurs victimes d'exploitation sexuelle portent un lourd bagage de vie. Certaines ayant déjà été victimes d'agressions sexuelles vivent une dépersonnalisation de leur corps. À leurs yeux, il est alors plus simple de réparer la blessure causée que de subir les contrecoups d'une plainte contre l'exploiteur. Dans de tels contextes, les jeunes utilisent leur corps pour répondre à leur dépendance à la consommation, majoritairement au speed, et cette utilisation délibérée leur donne un certain sentiment de pouvoir et de contrôle sur ce corps qui leur a été volé plus jeune. Ils et elles considèrent donc l'exploitation sexuelle comme une blessure corporelle de plus qui finira par cicatriser, une douleur moins difficile à tolérer que les bouleversements qu'engendrerait une dénonciation.

La résilience est assurément l'une des plus grandes forces du peuple innu. Bien que la proximité au sein de la communauté représente un enjeu en matière de dénonciation, elle demeure également un avantage notable dans le processus de guérison. L'entraide étant une valeur fondamentale du peuple innu, plusieurs trouvent du soutien chez leurs pairs ayant vécu une situation similaire. La culture innue, l'innu-aitun, et les traditions sont axées sur la guérison et tout le processus qui y est associé. La communauté aurait avantage à mettre en place des services spécialisés en exploitation sexuelle, notamment pour soutenir et accompagner les victimes, mais également dans les volets d'éducation, de sensibilisation et de prévention, et ce, tant pour les potentiels clients que pour les potentielles victimes.

MICHÈLE

J'ai grandi dans une famille normale et aimante du Saguenay. À l'école primaire, j'ai été intimidée du matin au soir, battue et sans cesse dénigrée. Un jour, un garçon a osé prendre ma défense et, à partir de là, je lui ai accordé toute ma confiance et nous sommes devenus des amis. Du moins, c'est ce que je pensais jusqu'à ce qu'il me fasse des attouchements sexuels. J'avais seulement treize ans. Je ne l'ai pas empêché, car je me sentais redevable : n'avait-il pas pris des risques en me défendant à l'école ?

Cet événement chamboule ma sexualité ; désormais, mon corps est un objet. À partir de là, je veux plaire à tout prix, quitte à accepter toutes les propositions. Je suis dépendante affective.

J'ai quatorze ans et je consomme beaucoup de drogue, tellement que je ne me reconnais plus moi-même. Mes parents ne comprennent pas comment leur fille normalement attentionnée est devenue une jeune fille qui souffre d'un mal de vivre profond et qui ne s'aime pas. Pour moi, la seule façon de continuer, c'est la drogue. C'est elle qui me permet l'évasion, l'oubli de tout ce que j'ai vécu.

À seize ans, je rencontre mon premier amour et je cesse de consommer. Deux ans plus tard, je suis enceinte. En apprenant la nouvelle, ce grand amour me quitte tout en m'assurant que, si je garde notre fille, il s'impliquera dans sa vie. Ce n'était là que de belles paroles de sa part, car

il va se détacher complètement de nous dès sa naissance. Pendant ma grossesse, je décide de suivre une thérapie pour retrouver l'amour de moi-même, sinon comment pourrais-je aimer cette enfant à naître ? Bien que cette thérapie m'aide, je ne suis pas encore prête à aborder ma dépendance affective ; je refuse de la voir. Je reste donc célibataire pour préserver ma fille des traumatismes de mon passé. Cela dit, je continue à avoir des rapports sexuels nombreux avec plusieurs hommes sans trop comprendre ce qui me pousse à le faire. Peut-être que les expériences du passé m'ont donné l'idée qu'amour égale sexe ?

À l'âge de vingt et un ans, je rencontre un garçon sur les réseaux sociaux. Il reste à Montréal, mais, avec la technologie, une relation à distance est possible ! Dès mes études terminées, je quitte ma région avec ma fille pour aller le rejoindre. Nous habitons ensemble pendant deux ans. Cette période est suffisante pour me permettre de voir que ce n'est pas l'homme de ma vie et je le laisse. Comme je souhaite garder mon appartement, mais que je ne peux pas le payer seule, je passe une annonce sur Facebook afin de trouver une colocataire.

Un ami me recommande une de ses amies. Après une première rencontre qui s'est bien passée, je lui loue la chambre. Quelques semaines après, elle me révèle qu'elle danse nue. Sur le coup, je suis choquée ; on ne vient vraiment pas du même milieu. Mais qui suis-je pour me permettre de la juger ? J'éprouve un certain inconfort que mon désir de plaire et ma dépendance affective font taire. Puis elle me confie qu'elle offre également des services d'escorte. Je ne connais rien de ce milieu-là. Dans ma région, on n'entend pas parler de ça, la prostitution. Cette nouvelle information me rend mal à l'aise, mais je passe par-dessus encore une fois. J'ai trop besoin de son argent pour payer mon loyer et on s'entend bien.

Un soir, elle me présente son ami Victor. On développe une grande amitié, lui et moi. Je me sens en confiance. Je peux enfin me confier à quelqu'un, lui parler de mes défis et enjeux. Au début, il me sort dans les bars et dans les *after-hours*, et ensuite dans les bars de danseuses. Il m'emmène dans des partys où se rassemblent des filles qui font de l'escorte. Elles sont gentilles avec moi, me disent combien je suis jolie et m'encouragent à les rejoindre et à gagner beaucoup d'argent pour peu d'efforts. Victor me dit la même chose. Il me fait réaliser que la seule différence entre avoir des relations sexuelles avec des inconnus pour le simple plaisir, comme je le fais, et être escorte, c'est l'argent que je peux en retirer. Il faut croire que je ne suis pas mûre, car je lui réponds que ce n'est pas dans mes valeurs. Je suis tout de même désensibilisée au milieu parce qu'à force de côtoyer des filles qui font de l'escorte et de la danse, pour moi, c'est rendu anodin.

Finalement, la colocation se termine et je dois retourner dans ma ville natale pour vivre chez mes parents. Dépressive, je garde quand même le contact avec mon ami Victor. Après un certain temps, Montréal me manque, mais je suis consciente que je dois y retourner seule cette fois, car je ne suis pas assez stable. J'en discute avec mes parents, qui choisissent de garder ma fille pour me permettre de retrouver un certain équilibre. Je pars rassurée, sachant qu'elle sera aimée et en sécurité. Mon père vient me reconduire à Montréal. En me laissant, il me dit : « Je vais toujours être là pour toi, peu importe ce que tu vis, peu importe ce que tu fais dans la vie. » Cette phrase me remue pas mal, surtout que mon père n'a pas l'habitude de parler beaucoup. Elle me donnera du courage plus tard dans mon parcours.

Je reste chez une amie et je me trouve un emploi, mais c'est toujours insuffisant pour nous loger, ma fille et moi. Mon objectif reste toujours d'habiter avec elle. C'est à

ce moment-là que j'envisage l'escorte comme solution à mes problèmes. Voilà le plan : je vais faire de l'escorte le temps d'avoir les moyens de prendre un appartement pour ma fille et moi, puis j'arrête. Une belle illusion de fille qui ignore tout de ce monde !

J'approche donc un gars pour apprendre comment travailler dans le milieu, mais rapidement je m'aperçois que c'est un pimp. Je décide de travailler à mon compte, mais très vite je rejoins une agence qui me fait travailler toujours dans le même motel. Pour moi, c'est un facteur de sécurité, c'est rassurant. Un jour, Victor me demande un service : aider une fille venue d'une autre région à publier ses annonces pour qu'elle puisse travailler à Montréal. Toutes ses tentatives précédentes n'ont pas fonctionné. Le rendez-vous est fixé dans la chambre d'un motel. Lorsque j'arrive, je rencontre la fille en question, avec Victor et un ami à lui, Anderson. Celui-ci me dévisage comme si j'étais la huitième merveille du monde et ça me fait tellement de bien ! Il m'invite au restaurant et très vite je tombe sous son charme. Nous passons la nuit ensemble à jaser et à faire l'amour. Ça fait tellement longtemps qu'un homme ne m'a pas autant appréciée pour qui je suis ! Il me propose de travailler pour lui ; il prendrait 80 % et me laisserait 20 %. Je lui réponds immédiatement que non, jamais je ne vais accepter ça. Il me propose de partager moitié-moitié. Je suis follement amoureuse de lui. Comment refuser ? En plus, il me promet une maison et la stabilité qui me permettra de vivre avec ma fille. Je pars donc avec lui.

Je le questionne à propos des autres filles qui tournent toujours autour de lui. Il me rassure : je suis la seule qui compte. Les autres ? Elles sont là pour nous rapporter plus d'argent, c'est tout. De cette façon, je vais pouvoir reprendre ma fille plus rapidement. Je suis tellement contente de voir qu'il a le même objectif que moi.

Un soir, je rejoins Anderson et ses amis dans un appartement. Je vois avec eux une fille très intoxiquée. Et là, je suis témoin d'un viol commis par les amis d'Anderson sur cette fille qui, dans son état, n'a vraisemblablement pas pu donner son consentement. Les gars m'invitent à coucher avec eux et Anderson m'encourage à le faire ! Je refuse mais, malgré tout ce que je viens de voir et ce qu'Anderson a fait en voulant me prêter aux autres, je reste avec lui. Mon besoin d'être aimée et appréciée l'emporte sur tout le reste. Je vais le payer cher. J'aurais dû allumer à ce moment-là.

Après cela, on commence à se déplacer : l'Ontario, l'Ouest canadien et plusieurs petites villes au Québec (même des places si petites que je n'en connaissais pas l'existence). Quand je dis « on », cela signifie d'autres filles et moi et, bien sûr, Anderson. Parfois, je téléphone à ma mère, lui raconte des mensonges pour justifier mes déplacements. Au début, je suis la seule à faire de l'argent. Aujourd'hui, avec le recul, j'imagine que c'était planifié. Les autres filles font beaucoup moins d'argent que moi, mais on doit toutes manger, se loger, et c'est moi qui m'occupe de tout payer : les chambres d'hôtel, la nourriture, le chauffeur et la drogue. Ça fait beaucoup à gérer, mais c'est important pour moi que les filles se sentent bien et qu'elles mangent à leur faim. C'est à ce moment qu'Anderson me propose de lui donner tout mon argent pour qu'il prenne en charge les dépenses, ce qui me permet de n'avoir qu'à m'occuper de mes clients. Enfin, je suis libérée de cette responsabilité qui commençait sérieusement à me peser. Le retour en arrière est impossible ; plus jamais je ne vais avoir librement accès à mon argent.

Malgré mon grand cœur, j'ai du caractère. Quand quelque chose ne fait pas mon affaire, je le dis à Anderson même s'il n'aime pas ça. En dehors du travail, il m'interdit

de boire de l'alcool ou de fumer du pot. Selon lui, la consommation me rend encore moins docile. Par contre, il me gave de *speed* pour que je travaille sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je dois faire le ménage, cuisiner, et parfois il me prive de nourriture. Je me vois contrainte de lui demander de l'argent pour acheter quoi que ce soit et il me donne le montant exact et rien de plus. Il justifie son comportement en disant que plus l'argent s'accumule, plus vite ma fille nous rejoindra, et, comme il sait à quel point c'est important pour moi, je veux le croire. À travers tous nos déplacements, il me force à faire des fraudes de tous genres allant du clonage de cartes à l'usage de faux billets de vingt dollars, au dépôt de faux chèques dans le compte d'une autre fille. Je suis également témoin de crimes et je dois même en commettre. Je suis contrainte au silence parce que je ne veux pas aller en prison.

Avec moi, Anderson n'use pas de violence physique de peur que les traces laissées sur mon corps puissent l'incriminer s'il se fait arrêter. Cette règle d'or, il la met en pratique à cause d'accusations précédentes, mais à ce moment-là j'ignore son passé criminel. Si, dans les faits, il n'utilise pas la force, il traîne toujours une arme à feu avec lui et sa simple vue me terrorise. Pendant nos relations sexuelles, il prend soin de la déposer bien en vue sur la table de nuit.

Je ne subis pas de violence physique, mais je suis victime de violence psychologique. Il connaît très bien l'effet qu'a l'intimidation sur moi : je redeviens la petite fille du primaire sans aucune confiance en elle, terrorisée et immobilisée par la peur. Il en profite pour me prêter sexuellement à ses amis, supposément pour leur faire plaisir, mais en fait je sers de monnaie d'échange pour rembourser ses dettes de jeu ou de drogue. J'ai beau me dire que ce n'est pas normal, je le crains tellement que

je me sens totalement impuissante. Il me répète sans cesse que je lui appartiens et que jamais je ne pourrai partir. Je fais quelques tentatives pour le quitter, sans jamais aller au bout. J'ai beau vouloir partir, mais pour aller où ? Et il faut se rappeler qu'il détient cent pour cent de mon argent. Tout compte fait, peut-être que je mérite ce sort puisque c'est moi qui suis allée vers lui.

La violence verbale et sexuelle est également présente lorsqu'Anderson consomme. Je me souviens du regard plein de rage qu'il a posé sur moi un soir en particulier. Il m'a prise, m'a tournée brutalement sur le ventre et m'a violée sauvagement.

Après ce soir-là, quelque chose change en moi. Je deviens insensible à mon corps, comme s'il existait en dehors de moi. Par exemple, lorsque je prends ma douche, je vois le savon qui glisse sur ma peau, mais je ne sens pas le contact. Je me retrouve sans émotion. Je ne ressens plus rien sauf lorsque je pense à ma fille, que je n'appelle plus, car le simple son de sa voix me fait éclater en sanglots.

Un jour, Anderson me dit : « Ramasse de l'argent parce que tu dois partir dans une semaine. J'en ai assez de te gérer et de gérer ton caractère. » S'agit-il encore d'un stratagème de sa part pour me manipuler davantage ? Je me doute bien qu'il veut que je fasse plus d'argent pour qu'il en profite et non pas pour que je le quitte. Alors, après avoir fait un client, je décide de prendre l'argent et de partir. En constatant mon départ, Anderson m'appelle pour me dire qu'il s'ennuie de moi, que j'ai mal interprété ce qu'il a dit. Il me vient alors cette image en tête : il est dans un bar ou dans un casino, il a perdu beaucoup d'argent et il en veut d'autre. Je refuse. Il passe aux menaces : « Je vais te retrouver, te battre et te violer. » À ce moment-là, je suis au courant de son passé criminel.

J'ai peur, mais je ne veux pas retourner vers lui. Je suis terrifiée et je me cache.

Un soir, un client répond à une annonce que j'ai publiée. Il veut me prendre pour la nuit. La petite voix à l'intérieur de moi me crie très fort de ne pas lui faire confiance, que quelque chose cloche dans tout ça. Je me rends quand même au lieu du rendez-vous. Une fois dans la chambre, je regarde par la fenêtre et je le vois, lui, Anderson. Il a quand même fini par me retrouver ! Il est accompagné de plusieurs amis ; ils rôdent près de ma chambre toute la nuit. Terrorisée, je me sens prise au piège, séquestrée. Après plusieurs heures, finalement, ils partent. Ouf, cette fois, je l'ai échappé belle !

À la suite de cela, je change de ville. Je me rends dans un endroit où personne ne connaît Anderson, en espérant qu'ainsi il ne pourra pas me retrouver. À un moment donné, je me rends compte qu'il a piraté mon compte Facebook et qu'il publie mes annonces d'escorte. À la simple pensée que des membres de ma famille puissent voir ça, je suis dévastée, car, à ce moment-là, tous ignorent ce que je fais.

J'appelle mon ami Victor pour lui expliquer la situation. Tout ce qu'il trouve à dire, c'est que, de toute façon, je m'en suis rendu probablement compte à temps : l'important, c'est que les annonces ont été rapidement supprimées et que personne de ma famille n'a eu le temps de les voir.

Quelques semaines plus tard, Victor me rappelle pour me dire qu'Anderson se porte très mal depuis mon départ ; il pleure tout le temps, dit s'ennuyer de moi et réaliser qu'il ne peut vivre sans moi. Il me propose de me donner le numéro de téléphone d'Anderson, mais je refuse. N'a-t-il pas compris que tout est fini entre nous ? Malgré ça, Victor me texte le numéro aussitôt qu'il raccroche. Encore une fois, je fais taire ma petite voix intérieure et je reviens vers

Anderson. Je prends l'autobus au petit matin et, pendant le trajet, je me prends à penser qu'il s'ennuie vraiment de moi, que j'ai réellement de l'importance à ses yeux et que je suis la seule à pouvoir le rendre heureux. J'imagine nos retrouvailles alors que je descends de l'autobus. Première déception : Anderson n'est pas là. Il s'est fait remplacer par son cousin. Plus que déçue, je suis en colère ! Je tente de le joindre, mais son cellulaire est fermé.

Je passe la nuit dans un hôtel. Je suis exténuée. Le lendemain, je le contacte. Il m'explique que son cellulaire était déchargé et qu'il s'était endormi. Il me donne rendez-vous dans une chambre de motel. Il m'y attend avec une surprise : un autre gars. Il me dit lui devoir de l'argent à cause de moi, à cause de mon départ, et qu'en conséquence, je dois avoir des relations sexuelles avec lui pour le libérer de sa dette. J'obéis. Ce n'est pas à une relation sexuelle que je suis soumise, mais plutôt à un viol. Une fois cette reconnaissance de dette chèrement payée, Anderson entre dans la chambre. Le fait que j'aie accepté de payer sa dette en subissant un viol l'a vraiment excité, et il me viole en guise de remerciement.

Et voilà que tout recommence. Travailler pour lui est probablement la seule issue possible. Que faire d'autre ? Il me retrouve toujours, peu importe où je vais, et à ce moment je crois que la seule chose que je suis capable de faire dans la vie est de vendre mon corps. Je reste plusieurs mois.

Un soir, je veux sortir au bar pour rencontrer mes amies, que je n'ai pas vues depuis longtemps. Il me l'interdit formellement sous prétexte que je n'ai pas fait assez d'argent. Il y va à ma place. Mes amies me textent en disant qu'Anderson a beaucoup de plaisir et qu'il en profite pour tenter de recruter des filles.

Là, c'est assez ! Anderson a franchi la limite et je prends la ferme décision de le quitter définitivement. J'en profite alors que je viens de faire un client pour prendre le peu d'argent qu'il a laissé et partir.

Voyant que mes choses ne sont plus là, Anderson est déchaîné. Il me harcèle, m'appelant des centaines de fois par jour. Je deviens hyper vigilante. Je doute de tout. Enfin, je réussis à maintenir une distance physique avec lui pendant quelques semaines, ce qui me permet de rencontrer un autre homme qui pourra enfin m'aimer et me protéger. C'est du moins ce que je voulais croire. Une autre belle illusion qui se perd, car il devient violent. Je suis submergée par le découragement. Qu'est-ce que j'ai fait à la vie pour toujours rencontrer des hommes violents physiquement ou psychologiquement ? Je suis au plus bas.

Nous sommes le 31 décembre. Anderson me contacte et me demande en mariage. Cette fois, je résiste et je dis non. Je vois maintenant clair dans son jeu. Dire oui revient à accepter d'être manipulée. Je ne veux plus de ça. Mon refus fait en sorte que ses appels cessent pendant un certain temps. Enfin la paix ! Je me dis que, finalement, il m'a écoutée et qu'il respecte mon choix de ne pas revenir.

Quelques semaines passent. Un jour, les policiers viennent me voir alors que je travaille. Dès que je les vois, je pars à courir. J'ai peur d'eux. Anderson m'a toujours dit de ne pas leur faire confiance, que j'allais me faire arrêter et que je risquais la prison, car ce que je fais est illégal. Ils me rattrapent assez rapidement, m'offrent de m'habiller, car je suis en sous-vêtements, donc très gênée. C'est un petit geste que j'apprécie beaucoup. Dans leur regard, je ne vois aucun jugement, ni sur moi ni sur ce que je fais.

Malgré ma méfiance, je leur donne la chance de s'expliquer. Je m'assois avec eux et ils me demandent si je connais Anderson. Je réponds rapidement que je ne

le connais pas. Ils m'expliquent qu'ils savent que je le connais puisqu'ils m'ont vue avec lui. Je leur dis que je suis passée à autre chose, que le harcèlement a cessé et que je veux continuer à avoir la paix. Ils m'apprennent qu'il est détenu et que c'est pourquoi j'ai la paix. Je leur dis que je ne suis pas une victime puisque c'est moi qui ai voulu faire ça. Ils me proposent quand même de les suivre et de leur raconter mon histoire. Mon intuition me dit de leur faire confiance, que c'est correct de leur parler de mon vécu. À ma grande surprise, je parle pendant des heures et je révèle tout ce que j'ai subi. Au fil de la rencontre, l'enquêteur me fait prendre conscience que je suis une victime dans tout ça, que je dois cesser de minimiser ce que j'ai vécu. « Personne ne mérite ça », dit-il. Et c'est là que j'allume.

À partir de là, tout s'enchaîne. Je commence une thérapie en plus du suivi avec le CAVAC. L'intervenante du CAVAC me soutient dans mon processus pour réapprendre à vivre. J'ai tellement été sous l'emprise de cet homme que je ne suis plus capable de prendre une décision par moi-même : il les a toutes prises pour moi pendant tellement longtemps (même quelque chose d'aussi banal que d'aller au dépanneur). Quand je revois l'entrevue vidéo que j'ai faite avec les enquêteurs, je ne me reconnais pas. On dirait un robot qui raconte l'histoire d'une autre personne sans aucune émotion. Je pleure une seule fois pendant l'entrevue, et c'est lorsque je parle de ma fille, dont j'étais toujours séparée. J'ai réalisé qu'à ce moment-là j'allais vraiment mal.

Me voilà à l'enquête préliminaire. C'est la première fois que je revois Anderson. Ses premiers mots sont pour dire à tous – et en m'observant avec son regard d'intimidateur – qu'il y a des menteurs dans la salle. Le juge le remet à sa place. L'avocat de la défense veut me faire porter le chapeau d'une pimp, car j'ai aidé les autres

filles. Je remets en question le rôle que j'ai joué auprès d'elles. Je me dis : « Je suis une maman, je suis une bonne personne. Comment j'ai pu faire quelque chose comme ça ? » Pendant mon témoignage, Anderson tousse et fait des bruits, mais peu importe. Je réalise pour la première fois que j'ai été victime d'un viol. C'est grâce à ça que j'en prends réellement conscience, que j'y fais face. Ç'a été difficile de témoigner, mais combien nécessaire ! Je suis tellement fière de moi, fière d'être sortie de cette épreuve grandie ! Compte tenu des preuves accumulées pendant l'enquête, Anderson a finalement plaidé coupable et a été condamné à plusieurs années de pénitencier. En brisant le silence, je me suis libérée de l'emprise qu'il avait sur moi. Enfin, le pouvoir de changer les choses m'appartient.

Quelques mois après ce témoignage, je reprends une vie presque normale. Je travaille dans un restaurant. Puis vient un moment où je ne comprends plus ce qui m'arrive. Je vois Anderson partout où je vais même si je sais pertinemment qu'il est toujours détenu. Je souffre de terreurs nocturnes, d'anxiété sociale, de crises de panique. Je suis constamment en hypervigilance. J'ai peur d'être reconnue, surtout par des clients. Je refuse de consulter un médecin, car je ne tolère plus d'être touchée par quiconque. Je suis terrorisée. Je pense devenir folle. Je finis par prendre mon courage à deux mains : je prends un rendez-vous en télémédecine. Le médecin souhaite me voir en personne pour la suite. Il m'explique que je souffre d'un choc post-traumatique, et là tout prend un sens pour moi. Le fait que ce médecin ait pris le temps de m'écouter, de comprendre d'où je venais et de faire le lien avec le stress post-traumatique m'a beaucoup aidée. J'ai pu accepter son aide et commencer à aller mieux. Il m'offre d'être mon médecin de famille. Un lien de confiance s'établit entre lui et moi et, pour la première fois depuis plusieurs années, j'accepte de passer un examen gynécologique. Il

me propose qu'une infirmière soit présente dans la salle avec moi, un geste simple que j'apprécie. Tout au long de l'examen, il me parle, m'explique les manipulations qu'il doit faire, et cela me rassure. Si je ressens le besoin de faire une pause, il respecte ça. Il agit de telle façon que je sens que j'ai droit au respect.

Durant mes années d'escorte, mes parents se doutaient qu'il se passait quelque chose sans pourtant connaître le moindre détail. Ils ne pouvaient pas mettre le doigt sur le problème, et je pense qu'ils n'avaient pas non plus envie de savoir. Quand j'appelais ma fille, ma mère sentait bien que quelque chose clochait, mais, dans un sens, on vient du Saguenay et ni moi ni mes parents ne connaissions ce milieu.

Ma mère a appris que je faisais de l'escorte par quelqu'un d'autre, au moment où je n'étais plus avec Anderson. Quand elle m'a demandé si c'était vrai, j'ai eu le réflexe de tout nier et de me fâcher. J'avais tellement honte, et je voulais protéger mes parents. Puis, un jour, me rappelant la phrase que mon père m'avait dite en me reconduisant à Montréal, je leur ai tout révélé. Ma mère s'est effondrée de chagrin. En la voyant ainsi, j'ai éprouvé énormément de tristesse. J'ai réalisé que mes parents s'étaient culpabilisés pendant toutes ces années, mais ce n'est pas leur faute. Ils n'ont pas manqué à leurs devoirs de parents, ils m'ont aimée, mais en dedans de moi j'avais un tel besoin d'attachement… et les événements se sont enchaînés.

Comme mes parents n'ont jamais eu honte de moi, je pense que ç'a beaucoup aidé notre relation. Aujourd'hui, mes parents parlent ouvertement de mon vécu et ils sont fiers de constater où je suis rendue.

Ma fille aussi a été une grande victime dans tout ça. Je ne l'ai pas vue pendant un long moment ; même si je

lui rendais visite, je ne l'avais pas avec moi. Après ma dénonciation, je n'étais pas encore assez forte pour vivre à plein temps avec elle. J'ai dû prendre soin de moi pour être capable de prendre soin d'elle. Je ne voulais pas que ma fille me voie comme ça. Elle a été ma motivation pour m'en sortir.

Aujourd'hui, j'ai encore des séquelles. Ma fille et mon chum en subissent les conséquences au quotidien ; ils sont des victimes collatérales de mon passé. Mon chum a passé des nuits à me flatter le dos lorsque j'étais en plein cauchemar, à me rassurer pendant mes crises d'angoisse, à m'aider à surmonter mon anxiété sociale. Tous les gens de mon entourage, tous ceux qui m'aiment ont été affectés à un certain niveau, ont mal, ont de la peine. J'ai éprouvé des sentiments de honte et de culpabilité pendant longtemps, mais aujourd'hui je suis tellement fière de moi. Je suis fière de la personne que je suis devenue, des épreuves que j'ai réussi à surmonter. Je suis une personne forte, résiliente, un exemple pour ma fille. J'ai repris le contrôle de ma vie. J'ai repris la garde de ma fille. J'ai réappris à faire confiance, ce qui m'a permis d'ouvrir mon cœur à mon conjoint actuel. On habite dans une belle petite maison en banlieue. J'ai fait un retour aux études en comptabilité et je travaille pour une entreprise. J'ai commencé au bas de l'échelle, et maintenant les dirigeants ont confiance en moi et en mon potentiel. J'ai gravi les échelons petit à petit et me voilà travaillant à un niveau supérieur qui me permet de vivre dans la stabilité, et cela me rend très fière.

Avant, j'avais peur de tout ; maintenant, je peux vivre normalement. Les gens ne me voient pas comme une ancienne victime. Je suis fière d'avoir ma fille avec moi, d'avoir ma famille. On n'est pas parfaits, mais on est bien. Je ne suis pas restée assise à ne rien faire, à me dire que ma vie était finie. Au contraire. C'est difficile de s'en sortir,

mais je dirais que les ailes qu'on nous a coupées peuvent repousser, différentes et encore plus fortes.

Il y a vraiment un « après » même si je n'y croyais pas. Si quelqu'un m'avait dit il y a trois ans où je serais rendue maintenant, jamais je ne l'aurais cru. J'ai repris confiance en moi et je vois que les gens sont fiers de moi. Je suis devenue la personne que je suis grâce à l'expérience que j'ai vécue, aussi traumatisante fut-elle. Ma fille est la plus grande réussite de ma vie.

BLITSS
Bureau de lutte aux infections transmises sexuellement et par le sang

L'IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION SEXUELLE CHEZ LES JEUNES

Informer, éduquer et sensibiliser sur la santé sexuelle et affective :

- Avoir des connaissances de base en matière de santé sexuelle et affective ;
- Notamment, sur les ITSS, les moyens de protection et de contraception, le consentement, etc. ;
- Développer la conscience critique ;
- Respect de soi et de son rythme ;
- Défaire les fausses croyances.

Il est primordial que les personnes qui éduquent les jeunes soient à l'aise avec le sujet et aient les connaissances nécessaires pour le faire. Il est faux de penser que n'importe quel·le enseignant·e ou personne pour enseigner les contenus d'éducation à la sexualité. Les jeunes doivent sentir que la personne est ouverte et à l'aise avec le sujet abordé. Ils ont beaucoup de questionnements et il est important de pouvoir y répondre de façon adéquate.

SERVICES DU BLITSS (OFFERTS AU CENTRE-DU-QUÉBEC)

Volet communautaire (clientèle cible : 12 ans et plus) :

- Relation d'aide ;
- Distribution de matériel de consommation stérile (disponible au bureau du BLITSS à Victoriaville ou sur demande selon la disponibilité) ;
- Distribution de matériel de protection (condoms, digues dentaires et lubrifiants) (disponible au bureau du BLITSS à Victoriaville, dans les écoles secondaires où il y a un·e intervenant·e ou sur demande selon la disponibilité) ;
- Intervenante psychosociale pour les personnes vivant avec le VIH ;
    - Soutien psychosocial ;
    - Accès aux soins ;
    - Activités entre pairs ;
    - Défense des droits.
- Prévention via les réseaux sociaux ;
- Dépistage des infections transmises sexuellement et par le sang (ITSS) ;
- Ateliers de prévention (organismes communautaires, maisons des jeunes, maisons d'hébergement, etc.).

Le BLITSS se déplace dans les différents milieux afin d'offrir plusieurs ateliers qui abordent la santé sexuelle et affective :

- Sexe-cité (3 séances de 2 heures, clientèle cible : 15-30 ans) : cet atelier aborde les relations saines et malsaines, le consentement, le plaisir, la pornographie ainsi que les ITSS ;
- Quiz des ITSS (1 séance de 2 heures, clientèle cible : jeunes) : cet atelier aborde les ITSS, les

modes de transmission, les moyens de protection, les connaissances globales sur le VIH ainsi que le dépistage ;

- BLITSS des ITSS (1 séance de 2 heures, clientèle cible : adultes) : cet atelier aborde les ITSS, les modes de transmission, les moyens de protection, les connaissances globales sur le VIH ainsi que le dépistage.

D'autres ateliers peuvent être offerts selon la demande et la disponibilité.

Volet scolaire (clientèle cible : adolescents de 12 à 18 ans) :

- Relation d'aide ;
- Distribution de matériel de protection (condoms, digues dentaires et lubrifiants) ;
- Soutien au personnel scolaire ;
- Ateliers d'éducation à la sexualité en milieu scolaire (secondaire 1 à 5).

Descriptif des ateliers offerts au secondaire :

Secondaire 1 : croissance sexuelle et image corporelle

- Définition de l'image corporelle ;
- Réflexion sur l'appréciation de son corps (positif, préoccupé, négatif) ;
- Pistes sur comment améliorer son image corporelle ;
- Réflexion sur les publicités et les corps parfaits selon les époques ;
- Bénéfices d'une image corporelle positive.

Secondaire 2 : agir sexuel

- Définition de l'agir sexuel ;
- Manifestation de l'excitation sexuelle dans le corps ;
- Continuum des premiers contacts sexuels ;
- Les influences sur la sexualité (entourage, médias, réseaux sociaux, pornographie, etc.) ;
- Réflexion personnelle.

Secondaire 3 : agir sexuel

- Questions et préoccupations sur la sexualité ;
- Désir/fantasmes ;
- Plaisir ;
- Consentement ;
- Pression ;
- Réflexion sur ce qui est dit (normal vs anormal) tout au long de l'animation.

Secondaire 4 : agir sexuel

- Communication (importance, astuces pour bien communiquer, réputation/rumeurs) ;
- Stéréotypes de genre : la pression et les normes sociales, sexualisation de l'espace public, influence de la pornographie, orgasme, se connaître et connaître l'autre.

Secondaire 5 : globalité de la sexualité

- Dimensions de la sexualité : sphère biologique, sphère relationnelle, sphère socioculturelle, sphère psychoaffective, sphère morale ;
- Retour sur les contenus abordés tout au long du secondaire.

SARAH

J'habite Montréal-Nord avec mes parents et ma petite sœur. Mes parents ont émigré au Québec ; ma sœur et moi sommes nées ici. La relation entre mes parents est désastreuse. Ils se chicanent constamment. Mon père est alcoolique et son tempérament très colérique n'aide pas leur relation ni la mienne avec lui. Une fois, il a même tenté de m'étrangler pendant mon sommeil. Les punitions sont fréquentes et toujours justifiées, selon eux : « Quand ça fait mal, on apprend une leçon. Sache que, si on se bat pour toi, c'est parce qu'on t'aime. » Les corrections physiques sont-elles des signes d'amour ? Pour mes parents, c'est certain. Pour cette raison, très tôt dans ma jeunesse, je décide de porter plusieurs couches de vêtements au cas où je serais victime de violence physique. À la maison, je ressens le rejet de mes parents et je fais l'objet d'une pluie constante d'insultes. Combien de fois les ai-je entendus dire que j'étais une honte, « wont » en créole, pour toute la communauté ? Je ne les compte plus. Je me sens seule face au monde qui m'entoure.

Puisque la culture haïtienne est assez conservatrice, mes parents le sont également ; ce qui compte le plus pour eux, c'est l'école, le travail et l'église. Or, bien que mon père provoque la violence à la maison, le divorce n'est pas envisageable pour autant, puisque ma famille est très pratiquante.

Mes parents me répètent que grandir ici est une grande chance. Comme mes cousines sont arrivées au Québec avant moi et qu'elles ont une certaine liberté, j'ai pu en profiter aussi. Je ne suis pas du type à avoir beaucoup d'amies. Je suis depuis toujours une fille plutôt solitaire.

Ma mère fait beaucoup d'heures supplémentaires pour être capable de payer mon école secondaire au privé. Il n'a jamais été question pour elle que je fréquente l'école publique. Elle veut me donner ce qu'il y a de mieux pour mes études (selon sa perception) et je lui en suis reconnaissante. Au départ, je suis bien dans cette école. Je vis ma première histoire d'amour, qui s'avère plutôt brève. Comme la sexualité est un tabou dans ma culture, j'ai beaucoup de questions que je n'ose pas poser, car je crains les conséquences. Alors je cherche les réponses sur Internet. Comment me faire aimer ? C'est quoi, l'amour ?

J'ai quinze ans. Un ami de mon ex m'invite à me rendre chez lui. J'y vais en toute confiance ; puisqu'il est toujours très gentil avec moi, je le considère comme un ami. Une fois sur le divan, il me chatouille. Je ne suis pas à l'aise. Il continue, puis, tout à coup, je sens ses mains sur mes seins, mes parties génitales, et voilà qu'il enlève ma jupe. Il me viole. Je suis choquée ; je n'ai pas voulu de ces attouchements ! Je sens que tout ceci est anormal, mais que faire, moi qui n'ai pas appris à dire non ? Comment me sortir de cette situation ?

Ce qui vient de m'arriver me bouleverse. Je suis perdue et énormément stressée. Je dois parler à quelqu'un, mais à qui ? Sûrement pas à mes parents, qui n'ont aucune considération pour moi, qui ne me disent même pas bonjour le matin. Bien qu'assez solitaire, j'ai quand même une amie qui pourra m'écouter. Je la contacte et ce n'est qu'en lui racontant cette expérience que je réalise que ça s'appelle un viol.

Je suis complètement déboussolée. Violée, seule avec mon sentiment d'impuissance, je vais mal. Mais le drame se poursuit. Un sentiment de honte monte en moi lorsque des vidéos et des photos de mon agression se retrouvent sur les réseaux sociaux. Quelle humiliation ! À ce moment-là, j'ai le sentiment que ma vie est complètement détruite, ruinée. J'imagine la réputation que je risque d'avoir maintenant, non seulement à l'école, mais aussi dans tout le quartier. Je vis avec la peur, avec l'impression que tous les gens que je croise à l'école, dans la rue, à l'église ont vu ces photos et vidéos, et je les imagine en train de me juger sévèrement. Le harcèlement, les injures sur les réseaux sociaux deviennent ma réalité quotidienne. Je me sens impuissante à trouver des solutions pour me sortir de ce cauchemar.

Je suis en dépression. À l'école, mon comportement change et on me renvoie tout juste quelques semaines avant la fin des classes. Je suis une bonne à rien qui, une fois encore, fait honte à sa famille. Je fais souffrir les gens de mon entourage, je ne suis aimée de personne et tout le monde se fout de moi. Voilà, point final. Vivre ou mourir, quelle différence ça fait, et d'ailleurs je m'en fiche totalement. Et pour achever le portrait, par suite de mon agression sexuelle, j'ai attrapé la chlamydia !

Je passe une partie de l'été recluse, coupée du monde. Un matin, une inconnue me contacte sur les réseaux sociaux. Elle est gentille avec moi et ça me fait un tel bien ! Sa gentillesse me pousse à lui faire des confidences sur ma situation, notamment sur mon besoin d'argent, car mon père m'en prive. Je ne mange pas à ma faim et je ne peux rien acheter. Compréhensive, elle me recommande un gars qui peut m'aider à m'en sortir. Je le contacte sur les réseaux sociaux.

Il s'appelle Joseph et j'apprendrai plus tard que nous habitons le même quartier, qu'il a un frère plus jeune et que nos familles se connaissent. Nous faisons connaissance à travers des échanges écrits. Une relation de confiance s'établit. Il sait m'écouter, il me déculpabilise et il me comprend. Il devine mon besoin d'affection et d'amour et il y répond. Est-ce possible que je sois enfin importante pour quelqu'un ? Est-ce possible que Joseph me fasse me sentir aimée, libre ? Ma petite voix intérieure me dit de me méfier, mais je refuse de l'écouter, même si, tout compte fait, je n'ai pas encore rencontré Joseph.

Cette première rencontre en personne se passe un soir, pas très loin de chez moi, dans un *fast-food*. Il me dit qu'il sera dans une Cadillac noire. Mes parents dorment. Je suis fébrile. Je me prépare, je me mets belle et je sors par la fenêtre de ma chambre. J'arrive et je vois la Cadillac et quelques personnes à l'intérieur. Je ne sais pas pourquoi, mais je me souviens que ce détail m'a rassurée.

Joseph est beau, imposant, musclé et très sportif. Il a vingt-six ans. Il me propose d'aller discuter dans un motel à proximité afin d'être plus à l'aise. Il m'assure qu'à tout moment il me reconduira à la maison si je le souhaite. Il prend deux chambres, soit une pour nous et une pour les deux autres personnes qui sont dans l'auto. La discussion est facile entre nous. Je me confie rapidement sur ma vie et mes difficultés. Il est tellement présent pour moi. Et sa voix apaise mon cœur. Je suis comblée. Jamais quelqu'un ne m'a écoutée comme ça avant.

Est-ce que mon âge, quinze ans, lui pose un problème ? Pas du tout, car il trouve que je fais preuve d'une belle maturité. Il me promet soutien et présence en cas de besoin. Je me sens si bien et c'est dans cet état que je couche avec lui cette nuit-là. Faire l'amour pour la première fois

après une agression sexuelle, ça ne va pas de soi, mais, avec Joseph, ça se passe bien.

À la suite de cette nuit, nous commençons à nous fréquenter sans que mes parents le sachent, car nous nous voyons la nuit. Notre relation dure plusieurs mois.

À un moment donné, pour une raison quelconque, mes parents se fâchent contre moi et ils me privent d'argent. Je ne peux même pas acheter des choses de base, comme des vêtements et des sous-vêtements. J'ai besoin d'argent et, comme Joseph me l'a promis au motel, il a une solution : travailler pour lui en tant qu'escorte. Je ne connais même pas ce mot, alors il m'explique en quoi cela consiste. Ça n'est pas choquant pour moi d'entendre son explication, car de toute façon je vis avec cette image de pute depuis que je suis jeune, alors pourquoi ne pas utiliser mon corps pour faire de l'argent ? Nous nous entendons sur un partage moitié-moitié. Quand j'accepte, il me dit : « Tu es à moi et jamais personne ne pourra te faire du mal. » Il m'explique la façon de fonctionner, me dit de prendre l'argent, m'indique où le placer. Pour sa part, il calcule le nombre de minutes passées avec chaque client et il se charge d'échanger avec eux.

À partir de là, il prend toutes les décisions et il m'achète tout ce dont j'ai besoin pour travailler ; tout ce qu'il choisit en termes de vêtements et de sous-vêtements me plaît, me rend encore plus belle sur les photos qu'il prend. Il ne cesse de me complimenter. Il sait me mettre en valeur. Il a même trouvé mon prénom de travail ! Tout ce côté protecteur et tout le temps qu'il me consacre me font littéralement tomber amoureuse. Il m'achète même un cellulaire, chose que mes parents ont toujours refusé de faire pour moi. Il y installe une application afin que je puisse voir les messages que les clients et lui s'échangent. Il appelle ça une « copie miroir ». Je suis tellement heureuse ! Son désir de me

protéger est tel qu'il loue une chambre à côté de celle où je reçois les clients, pour s'assurer que tout va bien. Plus tard, il attendra dans sa voiture. Il va jusqu'à prendre le temps de me faire pratiquer les demandes particulières de certains clients avant que je les rencontre afin que je sois à l'aise le moment venu.

Avec Joseph, je ne me protège pas, contrairement à ce que je fais lorsque je travaille. Les relations intimes avec celui que j'aime sont pour ainsi dire sauvages. Il se montre dominant. Comme c'est mon premier grand amour, je ne remets rien en question : je crois que ça se passe comme ça, que c'est la normalité entre amoureux.

Je remarque un bâton télescopique dans son auto. Je lui demande à quoi il sert. Il me répond que c'est pour assurer sa sécurité, quand il fait « ses business ». Il prend le temps de me le montrer. Le bâton est plein de marques et je me dis que Joseph a dû l'utiliser souvent. Il m'en fait une démonstration et je remarque qu'il doit le frapper fort au sol pour le fermer. Le son que ça produit m'intimide. Joseph le remarque. « Ne t'inquiète surtout pas : ce n'est pas pour toi, mais pour les autres. » Avec Joseph, je suis en sécurité, car, contrairement à mes parents, je sais qu'il ne sera jamais violent physiquement avec moi. Le centre de ma vie, c'est lui, et les clients sont des accessoires qui me permettent de passer des moments seule avec mon amoureux.

Joseph n'est-il pas amoureux lui aussi, puisqu'il veut que je sois avec lui presque en tout temps ? Quand nous ne sommes pas ensemble, il me contacte pour savoir comment je vais. Adorable attitude qui se transformera en mauvais rêve par la suite. Ce que je prenais pour de l'amour deviendra du contrôle.

Au début, je reçois les clients au même motel. Cela me rassure, je me sens en contrôle. Puis, les demandes

pour que j'aille chez les clients se font plus fréquentes. Je commence à me déplacer un peu partout à l'extérieur de Montréal. Joseph tente de me rassurer quant à ma sécurité. Pourtant, je pense toujours au fait qu'il ne pourra pas me sauver, si quelque chose m'arrive, car il n'a pas la clé de la maison du client, contrairement à celle de la chambre de motel.

Un jour, je lui dis que je me sens bizarre. Je lui décris mes symptômes et il me dit que je pourrais être enceinte. Pour moi, c'est impossible. En effet, je ne me souviens pas d'avoir vu des filles de ma communauté et de mon âge enceintes. Et il ne fallait pas compter sur mes parents pour m'en apprendre sur ce sujet : la sexualité est taboue dans la communauté. Comment est-il possible pour une adolescente d'avoir un bébé ? Ce n'est pas une affaire juste pour les adultes ?

À l'hôpital Sainte-Justine, je fais un test de grossesse. C'est positif. Je n'y crois pas. J'appelle Joseph, qui me conseille l'avortement, ce qui évitera à notre couple bien des ennuis puisque je suis mineure. Toutefois, il me promet que nous aurons un enfant ensemble à mes dix-huit ans. L'infirmière me demande ce que je veux faire de cette grossesse. Quelle question ! J'en suis encore à nier l'évidence, à avoir l'impression que tout ça est un mauvais rêve. Et j'entends Joseph me dire : « Tu sais ce que tu as à faire, c'est pour le mieux. » On me dirige vers une psychologue.

Mes parents m'ont toujours dit de me méfier des services sociaux parce que les intervenants ne comprennent pas notre culture. J'ai grandi avec l'impression que je perdrai tout si je leur parle. Je passe par-dessus ma crainte et je consulte cette psychologue. Je lui dis tout à propos de ma situation. J'ai confiance en elle malgré la différence de

génération et de culture. Ce que j'ignore à ce moment-là, c'est qu'elle fera un signalement.

Ma décision n'est pas encore prise. Joseph arrête de me faire travailler le temps que je fasse mon choix. Pendant tout l'été, nous passons beaucoup plus de temps seuls tous les deux. Joseph me fait me sentir encore plus aimée et cela me réconforte.

La fin du mois d'août arrive et je commence l'année scolaire dans une nouvelle école privée. Bien que malade à cause de la grossesse, je ne peux rien laisser voir sous peine de renvoi. Je ne sais plus trop quoi faire et, désemparée, je décide de prendre conseil auprès d'une femme de l'église. Elle me suggère d'avoir une conversation franche avec ma mère. J'ai tellement peur que sa réaction soit de m'envoyer en Haïti que je tremble, j'ai des palpitations. Elle me rassure ; elle m'accompagnera. Cet aveu de ma grossesse et de mon amour pour un homme plus âgé fait pleurer le petit cœur de ma mère. Elle se lève et s'écrie : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? Pourquoi on me punit ? » J'ai mal de voir ma mère pleurer à cause de moi.

Quelques jours plus tard, une intervenante sociale débarque chez mes parents. Ma mère sait maintenant ce que j'ai confié à la psychologue : je me prostitue, j'ai un chum de vingt-six ans et la maison familiale est un lieu où je subis de la violence. Ma mère est en état de choc. Je la supplie de garder le secret, de ne rien dire à mon père. L'intervenante sociale convoque mes deux parents. Elle les installe dans deux salles différentes et elle aborde avec chacun d'eux la question de la possibilité de violence envers moi à la maison.

Déferlement de réactions : en parfaits immigrants, mes parents nient tout ou, du moins, ils tentent de minimiser la réalité de la violence. Puis ils m'obligent à porter plainte contre Joseph, à couper tout contact avec lui et avec la

psychologue. J'obéis malgré mon amour pour Joseph et pour notre façon de vivre. Quant à la psychologue, je sais qu'elle n'avait pas le choix de faire ce signalement pour me protéger et je crois que, si elle m'avait expliqué ce qu'elle devait faire, le lien de confiance serait demeuré.

Mes parents me blâment pour mon agression sexuelle ; ils me disent que c'est ma faute, que j'ai mérité ce qui m'est arrivé. Si j'étais revenue à la maison ce soir-là, comme prévu, rien de tout ça ne se serait passé. Pour eux, je suis sale. Pendant plusieurs jours, ma mère ne m'adresse pas la parole, puis, un matin, elle entre dans ma chambre. Elle dit qu'elle ne peut pas vivre dans la communauté avec cette honte. En conséquence, je dois me faire avorter et le rendez-vous est déjà pris. On a réglé la question pour moi. L'avortement se passe au CLSC, sans personne pour me soutenir ou m'accompagner, ni Joseph ni aucun membre de ma famille. Ma réalité, c'est que je suis seule pour traverser tout ça. Une fois la chose faite, ma mère se tait, et plus jamais par la suite elle n'en reparlera.

Quelques mois plus tard, le frère de Joseph me contacte par Snapchat pour me dire que des enquêteurs sont allés chez Joseph, qu'ils l'ont questionné, qu'ils ont saccagé son auto pour finalement l'arrêter et qu'ils vont venir me parler. La mère de Joseph communique avec moi elle aussi. Elle pleure et ça me chamboule, car Dieu sait qu'une mère haïtienne, ça ne pleure jamais. Elle me dit qu'à moins de retirer ma plainte, je serai responsable de la destruction de sa famille.

Comme de fait, les enquêteurs se présentent chez moi et ce sont eux, dans nos croyances, qui détruisent les foyers. Ensuite, bien que le procureur ait déposé des accusations contre Joseph, les enquêteurs désirent me rencontrer à nouveau. Bien sûr, j'accepte, car rien de grave ne peut se passer : après tout, j'aime Joseph et je le chéris. Pendant

l'entrevue, je n'ai qu'une idée en tête, revenir chez moi. Je me sens coupable. Tout est de ma faute.

Le frère de Joseph me demande de dire aux policiers que c'est moi qui ai voulu tout ça. Lors de la rencontre, pendant les pauses, je le texte. Je lui répète ce que j'ai dit aux policiers. Puis, le soir même, Joseph me contacte et s'empresse de me demander de mes nouvelles. Sa voix me fait un bien immense ! Il y a longtemps que je ne l'ai pas entendue, et ce sera la dernière fois. Par ailleurs, ma vie continue et je me sens toujours tellement seule. Disparaître, ne plus parler à personne, ne plus suivre les règles, m'évader, voilà mon état d'esprit. Pour tenter de fuir ma réputation, je fréquente maintenant une école secondaire située à près d'une heure trente de chez moi.

Puis, après un certain temps, je réalise que Joseph et sa famille m'ont manipulée, utilisée, blessée, traitée comme une moins que rien. C'est une douleur que je n'ai jamais ressentie auparavant.

À partir de là, tout est clair. Même si je sais qu'il me faudra être courageuse, je ne reviens pas sur ma décision. Je contacte les enquêteurs. Je leur parle franchement, raconte en détail tout ce que j'ai vécu avec Joseph. Ils comprennent que je parlais auparavant sous l'emprise de la manipulation.

Le procès a lieu. J'y assiste en pouvant compter sur le soutien des enquêteurs et de mon intervenante du CAVAC. Grâce à eux, je me sens moins seule, mais rien ne peut remplacer la famille dans ces cas-là, et la mienne est absente. Je ressens le vide. Moi qui craignait la police, je me rend compte finalement que ce sont les policiers qui sont à mes côtés aujourd'hui, à me soutenir et à me supporter.

Pendant le procès, à ma grande surprise, j'apprends que je ne suis pas la seule victime. La blessure est à vif et

un sentiment de haine m'envahit. À un certain moment, je me sens coupable d'avoir quitté Joseph. Si je ne l'avais pas fait, peut-être que cette autre fille n'aurait pas été une victime comme moi, peut-être que je lui aurais évité cela. Très vite, je comprends que je ne suis coupable de rien, que j'ai été manipulée, flouée, utilisée. Après le procès, j'ai appris l'histoire de cette autre fille. Je l'ai rencontrée pour m'excuser. Nous avons discuté et nous avons pu nous apaiser.

Le temps passe.

Je suis rendue au cégep, mais c'est difficile pour moi de reprendre une vie étudiante à temps plein. J'abandonne les études au profit d'un travail qui me permet de faire beaucoup d'heures supplémentaires. Ainsi, je ne suis pas souvent chez nous, car je ne me sens pas bien, à la maison. Le travail, le pot et les cigarettes engourdissent ma douleur.

Après plusieurs mois, je recommence à sortir, à me faire des amies. Je reprends le contrôle de ma vie. J'arrive à faire à nouveau confiance à un homme, dont je suis amoureuse. Je tombe enceinte de lui. Comme j'habite encore chez mes parents, je dois les tenir au courant de ma situation. Je suis nerveuse, mais tout se déroule bien. Ils me soutiennent, m'offrent une place où rester. De leur part, c'est beaucoup. J'avais imaginé plusieurs scénarios, mais jamais celui-là. Au fond de moi, je sais que mes parents m'aiment, mais ils ne l'expriment pas de la bonne façon.

Tout ce processus me permet de tourner la page une fois pour toutes. Je reprends le pouvoir qu'on m'a enlevé, mais auquel j'ai droit. Je découvre l'écriture, qui devient un outil thérapeutique pour moi. Grâce aux mots que j'écris, j'extériorise mes émotions, mes sentiments ; pour une fille qui a des difficultés à verbaliser, c'est très important. Quand je me relis, je vois les choses sous une perspective différente. Si j'ai vécu de la violence, je comprends que je

ne reproduirai pas nécessairement ce comportement avec ma fille. Je suis mieux outillée pour l'élever maintenant.

Je suis retournée aux études alors que ma petite puce n'avait que quelques mois et j'en suis très fière. La relation avec le père de ma fille s'est terminée et je l'élève maintenant seule. Ce n'est pas ce que j'avais planifié dans ma vie ni ce que je voulais pour ma fille, mais encore une fois je fais preuve de résilience. J'avance.

Je veux être un exemple pour ma fille, pour ma famille et pour ma petite sœur. Elle est encore jeune pour comprendre tout ce que j'ai vécu, mais je vais prendre le temps de lui expliquer ma vie pour éviter que ça lui arrive à elle aussi.

Raconter mon expérience est maintenant un besoin et je veux surtout le faire pour les gens de ma communauté, où on ne parle pas assez des vraies choses, des enjeux réels. Je veux être un agent de changement pour les membres de ma communauté et ouvrir le dialogue sur ce phénomène qu'est l'exploitation sexuelle.

LE PROGRAMME SPHÈRES

Le programme SPHÈRES accompagne les personnes en situation d'exploitation sexuelle âgées de 12 à 24 ans dans la construction d'une identité positive, la réappropriation de leur pouvoir d'agir et le développement de leur autonomie afin qu'elles puissent entreprendre des changements positifs durables.

Ainsi SPHÈRES constitue un programme spécialisé permettant de regrouper les principaux services dont ces jeunes vulnérables ont besoin, afin d'assurer une prise en charge concertée ciblant plusieurs facteurs de risque et de protection simultanément. Les suivis dans le cadre du programme SPHÈRES sont volontaires et hautement individualisés. Les services offerts dépendent ainsi des besoins identifiés pour et par chaque jeune, besoins qui évoluent tout au long de leur suivi.

Plus spécifiquement, le programme SPHÈRES :

- S'appuie sur une approche participative et collaborative pour mettre en place un cadre d'intervention positif, sécurisant, chaleureux et motivant ;
- Structure l'intervention afin de favoriser, chez les personnes aidées, l'exploration de soi et la référence à soi plutôt que de les pousser à se comporter en fonction des attentes des intervenantes ;

- S'attarde davantage aux besoins des personnes aidées plutôt qu'aux risques qu'elles présentent pour elles ou pour autrui sans toutefois cautionner, nier ou minimiser l'existence de ceux-ci ;
- Valorise l'épanouissement des personnes en situation d'exploitation sexuelle pour contrebalancer les nombreuses expériences de dévaluation sociale, et ce, en soutenant leur pouvoir d'agir afin de provoquer et maintenir les changements nécessaires à l'amélioration de leur bien-être personnel et social ;
- Promeut l'espoir en permettant aux personnes aidées de se dessiner des options positives pour leur futur, de modifier leur parcours de vie et de réaliser leurs aspirations les plus chères.

LA POPULATION DESSERVIE

La majorité des personnes aidées sont de sexe féminin et reçoivent des services de la protection de la jeunesse. L'âge moyen lors de leur accueil est de 17 ans. Elles présentent des profils de difficultés complexes, notamment des symptômes post-traumatiques. De plus, plusieurs sont sous l'emprise d'un proxénète, présentent une problématique de consommation et/ou de délinquance.

LES PRINCIPALES ACTIVITÉS

Les intervenantes du programme SPHÈRES accompagnent ces personnes dans toutes sortes d'activités qui permettent d'établir une relation thérapeutique significative avec elles, de résoudre leur ambivalence et de soutenir leur motivation au changement. Les participantes sont exposées à une multitude d'occasions de se découvrir, de s'affirmer, de se

développer une image positive d'elles-mêmes, d'acquérir de nouvelles habiletés, de mettre à l'épreuve leurs forces et leurs compétences, de s'émanciper et d'aspirer à une vie meilleure.

C'est donc par le biais d'activités artistiques, sportives, culturelles et récréatives qu'elles apprennent à faire de nouvelles expériences positives qui leur évitent de se maintenir dans une perception négative d'elles-mêmes liée à leur situation d'exploitation sexuelle. Grâce à ces activités, les jeunes réussissent à se définir autrement et se découvrent des intérêts et des passions qui les motivent à rester à l'écart de situations où elles seraient à risque d'être exploitées sexuellement.

L'ACCOMPAGNEMENT CLINIQUE

L'équipe d'intervention, provenant des différents organismes tant institutionnels que communautaires, s'assure d'adopter une posture commune d'intervention, et ce, peu importe leur mission et mandat respectifs. Concrètement, l'intervention SPHÈRES consiste à évaluer l'étape d'engagement de la personne dans le cycle de l'exploitation sexuelle et travailler sa motivation à en sortir. Ainsi, les intervenantes identifient avec les participantes des moyens et des activités qui pourraient répondre autrement à leurs besoins et les soutiennent dans une démarche de changement respectueuse de leur rythme et perception de leur situation.

LA RÉPONSE AUX BESOINS PRIORITAIRES ET URGENTS

En plus de cet accompagnement dans la démarche de changement, les intervenantes veillent à soutenir ces personnes en les accompagnant dans la réponse à leurs

différents besoins. Ceux-ci, lorsque non répondus, deviennent des facteurs facilitant le retour dans la situation d'exploitation sexuelle. Ce soutien prend donc différentes formes, que ce soit pour accompagner une personne dans ses démarches judiciaires ou spécifiques auprès de certains organismes pour obtenir des services spécialisés ou de l'aide. L'accompagnement implique également l'établissement d'un plan d'urgence afin d'assurer la sécurité de chaque participante.

LES PARTENAIRES IMPLIQUÉS DANS LE PROGRAMME SPHÈRES

D'abord chapeauté par l'Institut universitaire Jeunes en difficulté, le programme SPHÈRES s'appuie sur la collaboration du Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal (CCSMTL) et de celui de l'Ouest-de-l'Île-de-Montréal (CODIM), du Service de police de la Ville de Montréal et de l'Équipe Intégrée de Lutte contre le Proxénétisme (programme Les Survivantes), de la Fondation Marie-Vincent, de L'Anonyme ainsi que En Marge 12-17 qui détient maintenant la fiducie du programme et coordonne la mise en place des actions concertées afin de soutenir les démarches de changement des personnes en situation d'exploitation sexuelle.

BÉNÉFICES DE L'ACTION CONCERTÉE INTÉGRÉE

Les bénéfices d'une action concertée en intervention auprès des jeunes en difficulté, incluant les jeunes en situation d'exploitation sexuelle, ont été démontrés à plusieurs reprises dans la littérature. L'expérimentation du projet SPHÈRES a permis de créer une action concertée en ajoutant une valeur intégrée. Innovante, l'action concertée intégrée de SPHÈRES permet aux acteurs impliqués

de se transformer au contact de l'autre et de créer ainsi collectivement une nouvelle identité et une intervention différente auprès des personnes en situation d'exploitation sexuelle.

Plus spécifiquement, l'action concertée intégrée de SPHÈRES :

- Favorise la cohérence des interventions entre les différents organismes communautaires et institutionnels œuvrant auprès des personnes en situation d'exploitation sexuelle ;
- Assure la continuité des services offerts aux personnes en situation d'exploitation sexuelle et ce, sans égard à l'âge et à la prise en charge légale ;
- Offre des services spécifiquement adaptés aux personnes en situation d'exploitation sexuelle et qui ne sont pas dispensés dans l'offre de services traditionnellement dédiée aux personnes en difficulté ;
- Soutient les personnes en situation d'exploitation sexuelle dans une démarche de reconstruction et de réalisation de soi susceptible de favoriser un changement de mode de vie, dans le respect de leur intégrité, de leur rythme et de leur pouvoir d'agir.

Le programme propose des services spécifiques et spécialisés aux personnes en situation d'exploitation sexuelle en complémentarité aux activités et missions régulières des organisations partenaires. Ainsi, SPHÈRES ne remplace pas les services existants mais constitue une valeur ajoutée afin de répondre aux besoins non répondus par l'offre de service régulière. Nous vous invitons à consulter notre capsule décrivant notre action concertée intégrée.

Les résultats issus de l'évaluation de l'implantation du projet pilote révèlent des effets bénéfiques tant pour les intervenantes au programme que pour les jeunes. En voici quelques exemples :

Les personnes aidées :

- Soulignent que SPHÈRES leur a permis de travailler différents aspects de leur vie qui gravitent autour de l'exploitation sexuelle ;
- Mentionnent que les discussions avec leurs intervenantes leur ont permis d'entamer des réflexions sur leurs relations avec les amis, la famille ou leurs fréquentations amoureuses, les problèmes de consommation de substances ou encore leur valeur en tant que personne ;
- Plusieurs soulignent que les activités vécues dans le cadre de SPHÈRES leur ont fait vivre des émotions positives et se découvrir de nouveaux intérêts. Bien que l'évaluation de l'implantation de Sphères ne ciblait pas les effets du projet, il est malgré tout possible d'identifier certains bénéfices perçus.

Une évaluation d'impact sera effectuée prochainement pour confirmer ces effets positifs.

TÉMOIGNAGES

« T'sais, moi je me suis comme mis dans ma tête que la prostitution c'est la seule issue pour moi, mais t'sais elle m'a dit faut que tu comme… donnes… il faut que j'me laisse la chance de me découvrir dans d'autres choses, parce que moi j'me connais pas dans d'autres choses. T'sais je m'identifie plus à la prostitution fek si on m'enlève la prostitution j'me connais pas. Fek t'sais elle m'a dit donne toi la chance de comme… de, de te découvrir [...].

Pis aussi comme, elle m'dit comme il faut que comme j'apprenne à me connaître pis t'sais elle m'encourage aussi à me trouver un travail [...]. Pis t'sais comme, elle, elle m'encourage à comme à avoir, à me créer genre une nouvelle identité pis à me connaître, pis t'sais comme elle m'aide tellement, comme tu sais pas à quel point elle m'aide, genre c'est... j'l'adore ! (1927) »

« Après..., bien j'aimerais ça qu'elle [intervenante SPHÈRES] soit là jusqu'à temps que je me sente en confiance totale à propos de ma vie, mes choix. Parce-que je fais beaucoup de mauvais choix. Pis je ne cacherais pas que des fois bien, tu sais quand mon loyer passe, tout passe en même temps pis que je me ramasse avec 10 $ bien..., je ne cacherais pas que des fois ça me tente de retourner faire des choses qui ne sont pas legit là. Fait que, je m'attends à ce que [intervenante SPHÈRES] reste avec moi le temps que comme, j'aille plus confiance en moi là (1907). »

PARTAGE D'EXPERTISE ET SOUTIEN À L'IMPLANTATION DE SPHÈRES

L'exploitation sexuelle est une problématique aux multiples facettes qui, pour être adressée adéquatement, requiert des interventions qui sont tout aussi multiples. Nous croyons que le programme SPHÈRES mérite d'être offert à toutes les personnes de 12 à 24 ans en situation d'exploitation sexuelle. De plus, l'évaluation d'implantation de cette initiative mobilisatrice reconnue révèle des résultats prometteurs. Les partenaires du programme SPHÈRES partagent déjà leur expertise dans différents milieux d'intervention concernés par l'exploitation sexuelle. Ceux-ci travaillent actuellement à développer une offre de service permettant de soutenir les organisations qui souhaitent implanter SPHÈRES tout en tenant compte des particularités, besoins et initiatives déjà en place dans

leur région. Si vous avez des questions ou un intérêt pour le programme nous vous invitons à communiquer avec nous pour plus de détails.

Pour des questions, du support à l'intervention ou pour référer une personne, contactez-nous :

SITE WEB DE SPHÈRES
programmespheres.ca
514 896-3590

Code QR site FR

Code QR site VA

Référence

GÉLINAS, Nathalie, Mathilde TURCOTTE, Charline CÔTÉ et Martin PELLETIER (2023). *SPHÈRES : Une action concertée et intégrée auprès de personnes de 12 à 24 ans en situation d'exploitation sexuelle*, Montréal, Institut universitaire Jeunes en difficulté (IUJD), CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal.

ZOÉ

On est deux jeunes de seize ans, toutes contentes de venir magasiner et *chiller* à Montréal. Des foules, des magasins, des bars… Ça bouge ! C'est à la fois électrisant et intrigant. Nous, on est des filles de banlieue, ce qu'il y a de plus normal et banal. On est en quête de sensations nouvelles, piquées par le goût du risque. On se sent libres et tout est à notre portée. On croise des gars au centre d'achats. Il y en a un qui est vraiment drôle et qui connaît mon amie. Il se présente : il s'appelle Ice et il est rappeur. Je le trouve super cool. Il me donne une carte de collection avec sa photo d'artiste. Je suis tellement impressionnée – je dirais même qu'il m'intimide un peu –, alors, quand il me demande mon numéro, je le lui donne. Je ne le sais pas à ce moment-là, mais je viens de remettre ma candeur et mon innocence à un prédateur des plus dangereux.

Ice fait tranquillement son entrée dans ma vie quotidienne sous le sceau de l'amitié. Il est drôle et attentionné. C'est un artiste qui dégage la confiance, le succès et l'opulence. Des fêtes dans des hôtels luxueux, dans des condos hors de prix, des accès *backstage* lors des passages en ville d'artistes notoires, des bijoux, de l'alcool et de la drogue… Bref, tout y est pour m'impressionner. Je ne suis qu'une adolescente qui n'a pas tout à fait confiance en elle, un peu garçon manqué, en quête de mon identité. Lorsqu'on se voit, Ice me fait rire. Il a une personnalité plus grande que nature. Il m'explique qu'il a une blonde et surtout qu'il a des principes. Par exemple, comme il

est beaucoup plus vieux que moi et qu'il a une copine, il ne pourrait jamais rien se passer de sexuel entre nous. Je me sens spéciale et en sécurité auprès de lui. Évidemment, je suis loin de réaliser qu'il met la table pour un long processus de désensibilisation, un *grooming process* qui durera plus de deux ans. Sans que je le voie venir, il m'explique les grandes lignes de pensée qui dicteront ma conduite sous sa gouvernance pour les cinq années qui suivront.

D'abord, lui, il vit dans le *night life*. Sa copine est danseuse. Les blondes de ses amis travaillent comme danseuses érotiques ou comme escortes. Il se tient avec des artistes, des pimps, ce que les gens de la société dite « normale » ne peuvent pas comprendre. Ceux qui sont beaux et intelligents ne vont pas à l'école pendant des années pour finir par occuper un emploi à un salaire très médiocre ; non, ils se servent plutôt de leurs atouts pour devenir instantanément riches. Ils ont découvert la *fast track* vers le succès.

J'ai à peine seize ans et je comprends alors qu'être première de classe en études internationales n'est pas nécessairement quelque chose dont je devrais être fière, comme me le soulignent mon entourage et ma famille ; bien au contraire, je dois miser sur mon apparence. Lorsque nous sortons, nous n'allons pas dans des bars normaux, mais dans des bars de danseuses. Les filles connaissent Ice et elles m'expliquent à quel point c'est *hot* d'être danseuse exotique. Contrairement à ce que les gens pensent, c'est payant, et lorsqu'un client te touche d'une façon que tu n'aimes pas, tu n'as qu'à le lui dire et il arrête. Elles me complimentent et ne cessent de me dire que je ferais beaucoup d'argent, parce que je suis tellement belle. Qu'on le veuille ou non, les filles font elles aussi partie de la campagne de séduction. À plusieurs reprises, Ice me dit : « Ça te tenterait pas d'essayer… ? Tu ferais fureur », pour se raviser tout de suite après et dire : « Oh non, pas toi,

je pourrais pas te demander ça… » Ça me laisse à la fois rassurée et perplexe. On dirait que l'idée reste comme en suspens dans mon inconscient.

Je me trouve tellement chanceuse de pouvoir sortir dans les bars et de faire partie de cette vie de rêve où on a accès à tout. Ice se tient avec moi dans les parcs et il m'invite dans des restaurants dispendieux. Il me parle de sa musique et de sa carrière. Il en vient même à me suggérer de paraître dans l'un de ses vidéoclips.

Lors de mon anniversaire de dix-huit ans, il m'organise un party où on écoute sa musique et où l'alcool coule à flots. Nous allons dans les clubs et nous finissons la soirée dans un hôtel. Ce soir-là, il brise la routine et nous avons une relation sexuelle. Dans le feu de l'action, il me susurre à l'oreille : « Maintenant, tu m'appartiens. »

Avec le temps, j'envisage d'aller danser. C'est le fruit de deux ans de désensibilisation. J'ai l'impression que le choix est le mien, mais, bien au contraire, si je n'avais pas rencontré Ice, je n'aurais même pas flirté avec l'idée. Je n'avais même jamais mis les pieds dans un bar de danseuses avant ça.

Le jour arrive où j'accepte enfin d'essayer. Je vois les yeux d'Ice briller. Il est tellement enthousiaste qu'il me dit qu'il connaît un endroit où je pourrais travailler et qu'il vient acheter avec moi mes kits, mes souliers, etc. Je vais toujours me rappeler mon premier soir (rires)… Moi, dans la vie, c'est tout ou rien ! Je commence dans un des bars de danse érotique les plus connus de la ville. Ça ne fait pas deux minutes que je suis dans l'établissement qu'on m'appelle sur le *stage*. J'ai littéralement les genoux qui tremblent, j'ai mal au cœur tellement mon estomac est noué par le stress… Je me lance. Évidemment, je dois toujours danser sur ses chansons à lui. Je fais de l'argent ce soir-là et pendant un bref moment, j'éprouve un sentiment

de contrôle et de fierté. La nuit s'achève et je reçois un texto d'Ice, qui m'invite à aller prendre un verre chez lui, pour que je lui raconte ma première expérience. Je me sens flattée et j'accepte. En arrivant au condo, je vis un premier choc. Son regard et ce qu'il dégage sont complètement contraires à ce que j'ai connu dans les dernières années. Au lieu du gars drôle et sympathique avec qui je partageais des fous rires, j'ai devant moi un gars froid, distant, au ton directif. Je m'empresse de lui dire que tout s'est bien passé, mais il me coupe et dit : « Ah, OK, c'était le fun ? Ben là tu vas mettre l'argent sur la table. » J'ai comme frappé un mur. Je suis stupéfaite. Qu'on le veuille ou non, pendant deux ans il était bien fin pis *cute* avec moi, mais je l'ai vu battre du monde, être plus agressif avec certaines personnes, donc, au fond, je le crains. D'une main tremblante, je dépose tout l'argent sur la table, comme il me l'a demandé. C'est le début d'une prise de contrôle totale sur ma personne. Je vais travailler presque tous les jours, et ce, même quand je suis en période menstruelle. Ice prend tout l'argent et me donne le nécessaire pour un nombre donné de cigarettes ou du linge pour travailler. Je dois lui rendre des comptes toutes les heures, lui dire combien il y avait de clients, et je n'ai pas le droit de boire, ni de consommer, ni de prendre des pauses, etc. Au début, je retourne chez mes parents le soir, mais rapidement il m'impose d'emménager avec lui, question d'intensifier son emprise sur moi.

Un jour, Ice me dit de m'asseoir sur le divan et il m'oblige à envoyer des messages à tous mes amis et contacts pour couper les liens avec eux. Il me dit que les gens qui ne sont pas dans la *game* vont toujours tenter de me dissuader de travailler dans le milieu. Soit ils ne sont pas beaux, soit ils sont tout simplement jaloux, soit ils ne peuvent pas comprendre, car ils ne savent pas saisir les occasions. Les seuls dont il n'arrive pas à me convaincre

de me distancier sont les membres de ma famille. Nous sommes tissés serrés et, si je passe ne serait-ce que deux jours sans donner de mes nouvelles, c'est la police qui va débarquer (rires)… Sa stratégie avec eux est tout autre. Il se présente comme mon chum et vient tous les dimanches aux soupers de famille. Il tente de jouer le bon gars.

La violence débute en petits épisodes isolés, puis ça devient de plus en plus récurrent. L'ami comique et charismatique se transforme en bourreau en l'espace de quelques mois. Il n'y a plus rien de rationnel. Même sa façon d'infliger sa violence est calculée : il me frappe à la tête, sur le cuir chevelu, les jambes, l'abdomen pour ne pas laisser de traces facilement décelables. Le soir venu, je dois pouvoir retourner travailler. J'ai même lancé une mode sans le vouloir : danser avec des collants. Les filles trouvaient ça original, mais en réalité c'était pour mieux cacher mes jambes marquées d'ecchymoses. Chaque dimanche, nous allons manger chez mes parents et parfois, quelques instants avant d'arriver, Ice me bat dans l'auto, puis entre comme si de rien n'était et joue son personnage devant les miens.

J'essaie souvent de me sauver, mais chaque fois, par le biais de la manipulation, à grands coups de « je vais changer, ça ne sera plus pareil », et conditionnée par la peur, je retourne dans les griffes de mon prédateur. Lorsque je suis chez mes parents, je leur mens, j'invente tout ce que je peux pour expliquer mes actions. Je suis en mode survie, vidée de ma capacité décisionnelle.

Un jour, je suis au condo, cette cage dorée dont je suis prisonnière. Je prépare une assiette de pâtes pour Ice, mais j'oublie qu'il n'aime pas les oignons. Il me lance l'assiette au visage. Je suis figée par la peur et l'incompréhension. Il pointe du doigt le balai Swiffer dans le coin de la pièce, me fait signe d'aller le chercher. Je le lui remets et il m'assène

des coups sur les jambes et dans les côtes. Il me tend ensuite le balai et m'ordonne de ramasser *mon* dégât. Il me traite de tous les noms et me dit que j'ai ce que je mérite. C'est quand même bizarre, parce que, en grandissant, je n'ai jamais vécu de violence dans ma famille. Pourtant, à ce moment de ma vie, je suis tellement conditionnée par lui que je bois ses paroles et finis par croire que je ne vaux pas plus que cela et que je mérite le traitement qu'il m'inflige.

Un jour, je suis au club et mes souliers de plastique plutôt *cheap* me coupent les pieds au sang. Je décide de me retirer en arrière-scène pour arranger le tout. Une fille qui travaille avec moi et qui me jalouse contacte Ice et l'avise que je prends une pause. Il débarque au club quelques instants plus tard et me demande de venir avec lui. Je ne comprends pas ce qui se passe, mais je le suis. Nous prenons un taxi. Je me tourne vers lui et reçois une ruée de coups de poing au visage. Mon sang se glace et une douleur vive s'étend sur mon visage. Ice me lance un linge et me commande de m'essuyer le nez. Je sens l'os de ma paroi nasale bouger. J'ai soudain envie de vomir tellement j'ai mal. Le chauffeur de taxi, un petit monsieur d'un certain âge, immobilise immédiatement le véhicule et dit à Ice que c'est inacceptable ce qu'il fait. Il nous ordonne de sortir du taxi parce qu'il ne peut tolérer cela, puis il appelle la police. Ice me crie : « T'as vu ce que tu m'as fait faire ? T'es qu'une menteuse et là tu vas nous mettre la police au cul… Là, écoute-moi bien : quand ils vont arriver, tu vas dire que tu t'es battue au club avec une fille ! C'est compris ? » La voiture de police arrive sur les lieux. Il y a une policière et un policier. L'homme va vers Ice et sa collègue vient vers moi. Je sens tout de suite la condescendance dans son regard et dans sa façon de s'adresser à moi : « C'est lui qui t'a fait ça ? » Ice est à deux mètres à peine de nous ; il peut clairement entendre

notre conversation. J'exécute le plan et réponds que je me suis battue au club. Le policier se tourne alors vers moi et me dit : « Tu sais qu'on peut aller vérifier les caméras pour savoir si tu dis la vérité. » Je me sens seule au monde, toute petite et vulnérable. Même la police ne peut rien pour moi. Les policiers me jugent et ne comprennent pas que je ne peux absolument pas parler… Le regard d'Ice sur moi me paralyse. Devant mon histoire ridicule et le mutisme qui s'ensuit, ils finissent par partir en me laissant à mon bourreau. Cette nuit-là, Ice me force à marcher plusieurs heures jusqu'au condo et il m'y séquestre pour m'infliger une des pires raclées imaginables. Je me réveille plus tard dans des draps trempés de sang. Je ressens alors la pesanteur du sentiment d'impuissance.

Les semaines passent et je finis par aller prendre une pause chez mes parents, une fois l'enflure résorbée pour éviter les questions. Ice m'envoie des dizaines et des dizaines de messages sur les réseaux sociaux et par texto pour me convaincre de revenir. Je décide de porter plainte pour harcèlement. Je reprends contact avec ma meilleure amie Véronique. Pendant ce temps, Ice appelle mes parents, en pleurs, en se plaignant de moi et de ce que je lui fais subir. J'obtiens un interdit de contact, mais c'est plus fort que moi : je finis par céder à ses manipulations et je retourne vers lui. Je sais que ce n'est pas de l'amour que j'éprouve pour lui, mais je semble avoir développé une dépendance. C'est comme si nous étions liés par une espèce de corde invisible. Il me dicte tellement quoi faire et quand le faire que j'en viens à ne plus savoir comment me comporter. Je ne fais qu'exister…

Évidemment, plus le temps passe, moins il se gêne pour me rappeler qu'il risque tout en acceptant de se tenir avec moi : s'il se fait prendre, il ira en prison et ce sera ma faute. Il me fait tellement sentir coupable que je retourne travailler dans des conditions exécrables. Il profite de mon

sentiment de culpabilité pour me faire une autre belle surprise : nous partons en voiture, nous immobilisons sur le bord de la rue pour faire monter une jeune fille sur la banquette arrière, puis Ice m'informe qu'à partir de maintenant elle habitera avec nous et viendra travailler avec moi, que je dois lui montrer comment ça marche. Je suis sans mot. Rendue là, je ne peux rien faire, rien contester. La fille que j'étais avant n'existe plus ; je subis et j'obéis comme un robot. Je suis tellement maltraitée et violentée que je préfère de loin être six à sept jours par semaine au club, de midi à trois heures du matin, plutôt que chez nous à me faire insulter et battre. Au moins, au travail, je me sens en sécurité. Je finis par dire à Ice que, si la fille ne part pas, moi je vais m'en aller. Il accepte, mais il me rappelle que je n'ai pas intérêt à jouer à ce jeu, car je vais perdre au change. Il me dit que, même si je décidais de partir, il faudrait que je paye la somme de quittance, le *leaving fee*. Bon, c'est encore une fois une stratégie montée de toutes pièces par les trafiquants : faire croire aux victimes qu'elles peuvent racheter leur liberté en déboursant un montant dicté par le pimp. Dans mon cas, je dois remettre à Ice cinquante mille dollars. Rapidement, je me rends compte que je ne réussirai jamais à amasser la somme nécessaire, même si j'arrive à cacher de l'argent chez mes parents. Dès que je lui dis quelque chose ou que je le regarde d'une façon qui ne lui plaît pas, la somme accumulée s'annule. Il pousse l'audace jusqu'à m'emmener chez une tatoueuse soi-disant pour prouver notre allégeance et notre loyauté mutuelle. Je comprendrai plus tard qu'il s'agit d'une autre règle non écrite dans le livre du parfait proxénète : marquer ses victimes comme du bétail pour nourrir son sentiment de supériorité et de domination sur autrui.

Un soir, je suis au bar de danseuses et c'est très tranquille. Tout à coup, je le vois entrer. Il ne vient jamais

sur place. Je trouve ça bizarre et ma petite voix intérieure me crie de me méfier. Il s'avance vers le bar et commande un verre. Puis il vient me voir et me dit : « C'est mort, y a pas de clients, ça donne rien que tu restes. Prends tes affaires, on va aller écouter un film chez nous. » Je trouve ça étrange parce que, durant toutes ces années, il était plutôt du genre « on s'en fout qu'il n'y ait pas de clients, trouve une façon de faire de l'argent, ça presse ! », mais je vais chercher mes trucs. En arrivant à la maison, je me déshabille, car c'est une autre règle à laquelle je dois me soumettre, celle d'être nue dès qu'on est dans le condo. Il me dit bien sûr que c'est parce que je suis belle, mais je comprends maintenant que c'était pour m'empêcher de m'enfuir. Mettons que c'est moins tentant de quitter toute nue qu'habillée (rires)…

Je suis à peine sortie de la douche qu'il se met à me battre. Je reçois une pluie de coups de poing, de coups de pied. Il projette mon corps d'un côté et de l'autre de la pièce. Je ne comprends juste pas ce qui a pu déclencher cette rage. En fait, il a trouvé ma facture de cellulaire et a vu que je communiquais avec Véronique, ma meilleure amie. Il me traite d'estie de menteuse et dit que je lui joue dans le dos. Nous sommes arrivés vers une heure du matin et la séance de torture dure jusqu'à huit heures, après quoi il m'ordonne d'aller me coucher. Je suis exténuée, en hypervigilance, et mon esprit semble flotter en suspens quelques instants. Je me laisse tomber dans les bras de Morphée, puis je me réveille dans le chaos : on vient de me frapper au visage. Je suis un peu égarée. Je vois le cadran : à peine neuf heures. Mon tyran n'en a pas fini avec moi. Je ne sens même plus la douleur. Je suis faible et je ne vois plus de porte de sortie… Je suis dans un trou noir. Il me frappe à la tête, je tombe à la renverse et ma tempe frôle le coin de la table en vitre. Je sens la panique s'emparer de moi… Ça y est, il va me tuer. J'ai peur de quitter ce

monde ; je ne peux pas partir comme ça, sans avoir vu ma famille, mes amis. Il faut que je sorte d'ici.

Après quelques heures, je suis assise sur le divan. Lui est à l'ordinateur et semble s'être calmé un peu. Je fixe la porte d'entrée. Elle est directement à côté de la salle de bain. Il faut que je sorte : je pourrai crier et quelqu'un va finir par m'entendre. Je sens l'urgence d'agir monter en moi… Je rassemble mon courage : « Est-ce que je peux aller aux toilettes ? » Il répond : « Non, tu restes où tu es. » J'attends un peu, puis je lui dis : « Il faut vraiment que j'aille faire pipi… Sinon je vais m'échapper sur le divan. » Il soupire et accepte. C'est le moment ou jamais ; je n'aurai qu'une chance. Je me lève, je cours vers la porte d'entrée et je me lance dans le corridor. Je suis nue et je m'en fous : je cours pour ma vie vers l'ascenseur. J'entends Ice derrière moi. Il me crie : « Arrête ! Reviens prendre tes choses… C'est allé trop loin… Viens en dedans, on va parler… Tu pourras aller chez tes parents passer du temps. » Je refuse et je lui dis de me donner mes choses, que je veux m'en aller. À ce jour, je crois que, si j'étais retournée à l'intérieur, je ne serais plus là pour raconter mon histoire. La violence aurait continué de s'intensifier. Cela faisait des heures que ça empirait. Là, il est vraiment fâché que j'aie désobéi à ses directives ; je le vois dans son regard. Mon sixième sens ne m'a pas menti parce que, dès qu'il voit que je refuse d'entrer, il devient agressif et tente de m'agripper de force pour me pousser à l'intérieur du condo. Pour la première fois de mon existence, je me défends. Je me débats au prix de ma vie. Je me sens habitée par une force incroyable. Je suis sur le sol, agrippée à la colonne de ciment dans le corridor, et je crie de toutes mes forces. Imaginez la scène : moi, toute nue, en train de repousser un grand gaillard par-dessus moi, qui tente de me prendre par les jambes pour me tirer. C'est à cet instant que mon ange gardien intervient. La petite voisine,

que je n'ai jamais vue et à qui je n'ai jamais parlé, ouvre sa porte, car son petit chien jappe frénétiquement. Elle me crie : « Vite, vite, entre ! » Tout à coup, je ne sais pas comment j'ai fait, mais je donne un coup de pied tellement fort qu'Ice perd l'équilibre, et je me sauve chez la voisine. Ice met son pied dans l'embrasure de la porte de la dame et tente de la convaincre de le laisser entrer. Elle refuse catégoriquement. Elle me donne des vêtements et compose le 911.

Je sais que ce n'est pas mon chum, que c'est mon pimp, mais je raconte à la police que c'est de la violence conjugale. J'appelle mon père. Il arrive quelques instants plus tard et nous retournons à la maison. Je suis dans ma chambre et j'entends mon père discuter avec Ice et sa mère, qui sont venus chez nous en taxi. Ice est en pleurs. Il dit vouloir s'expliquer avec moi et affirme qu'il n'a rien fait et que je suis une fille à problèmes. Mes parents demandent à Ice et à sa mère de partir immédiatement. Je sais que cette fois, c'est la bonne : je ne retournerai pas vers Ice, je ne suis plus seule. Je peux enfin m'endormir et fermer les yeux sans crainte.

Quelques jours plus tard, mon amie Véronique et moi sommes ensemble quand elle reçoit un texto d'Ice : « J'aimerais que tu fasses un message à Zoé, je vais te donner un brun. » Sans hésiter un seul instant, Véronique me dit : « Prends tes affaires, on s'en va au poste de police, c'est un bris de conditions ! » Plus tard, au poste, l'enquêteur qui m'accueille lit dans mon dossier les circonstances de l'arrestation et voit que je suis danseuse exotique. Il lève les yeux et me demande si je travaillais pour Ice. J'ai envie de lui dire : « Oui, c'est mon pimp », mais je reste un instant sans dire un mot. Véronique se tourne vers moi et, devant mon hésitation, elle prend une inspiration et répond à ma place à l'enquêteur : « Oui, elle travaillait pour lui et c'est un pimp… » Devant le constat – puisque

c'est enfin dit à voix haute – et l'absence de jugement de la part du policier, je me sens enfin crue. Je lui raconte tout. Il m'explique qu'il y a une équipe d'enquêteurs spécialisés en exploitation sexuelle qui peut venir me rencontrer et que mon histoire n'est pas un cas de violence conjugale, mais bien de traite de personnes.

À partir de ce moment-là, j'ai eu la chance d'être soutenue par une merveilleuse équipe d'enquêteurs qui m'ont accompagnée tout au long des procédures judiciaires. Un procès, c'est long, et parfois on a des journées où on se sent comme si on préférerait tout lâcher, et c'est normal. J'ai eu droit aux bons soins de l'équipe d'intervenants du CAVAC, qui se spécialise en accompagnement des victimes à la cour. Chaque personne a ses raisons de vouloir porter plainte. Dans mon cas, je voulais me prouver à moi-même qu'Ice n'avait plus de pouvoir sur moi, que je me respectais assez pour qu'il y ait des conséquences du fait qu'il m'a dépouillée de cinq années de jeunesse et de liberté.

Il a finalement plaidé coupable et a été sentencié. Un poids énorme s'est enlevé de mes épaules ce jour-là. Pour la première fois depuis des années, j'ai ressenti de la fierté envers moi-même.

Une fois les procédures terminées, eh bien, c'est un autre chapitre qui débute. Ce n'est pas facile. Je reviens chez mes parents, j'ai vingt-trois ans et je n'ai plus rien, pas d'études, plus d'estime de moi… Je ne sais même plus qui je suis, comment agir et comment penser… Je n'ai plus confiance en personne.

Je dois réapprendre à départager ce qui est normal de ce qui ne l'est pas. Il y a des jours où je ne suis même pas capable de me lever de mon lit. Parfois, le fait de ne plus avoir quelqu'un qui me dit quand me lever et quoi faire à tous les instants de la journée me donne l'impression de faire face au néant… Je ressens comme un énorme vide et

ça me fâche. Il y a aussi de ces journées où je me lève et me couche en pleurant sans pouvoir expliquer pourquoi. Je revois mon père, qui vient doucement cogner à ma porte de chambre parce qu'il m'entend pleurer. Il entre et s'assoit sur mon lit sans dire un mot. Il me prend dans ses bras et je pleure comme ça pendant de longs instants, sans dire ou expliquer quoi que ce soit. Il me comprend. C'est quand même drôle, car j'ai toujours été plus proche de ma mère, mais, pendant cette épreuve dans ma vie, mon père et moi nous sommes beaucoup rapprochés. On dirait qu'il savait quoi faire pour me réconforter et m'apaiser.

Souvent, en intervention, les professionnels se demandent ce qu'il faut et ne faut pas dire. Je crois que, parfois, c'est plus une question d'apprendre à déceler l'état émotif de la personne devant nous. Moi, souvent, je n'avais pas envie de verbaliser quoi que ce soit. C'est difficile de se trouver devant quelqu'un qui n'a pas vécu cette réalité et de lui faire confiance. Il faut lui laisser le temps de bâtir ce lien de confiance si on espère ensuite qu'elle pourra se poser. C'est un peu la raison pour laquelle je me suis jointe à l'équipe des Survivantes par la suite.

Cela m'aura pris environ un an et demi pour me rebâtir et reprendre le cours d'une vie normale. Je suis retournée aux études et j'ai complété une technique juridique. J'ai occupé un poste de greffière à la cour pour ensuite travailler dans le milieu de la justice. J'ai aussi commencé mon cours de droit. J'ai rencontré quelqu'un d'intègre et de bon avec qui je partage une existence que je ne pouvais même pas imaginer à ma sortie du milieu. Notre relation se vit dans l'amour et le respect.

Je fais maintenant partie des Survivantes de l'EILP parce que je souhaite aider des personnes ayant vécu des parcours de vie comme le mien, partout dans la province. Je veux leur redonner espoir et leur permettre de croire en une

vie douce, dans l'épanouissement. Lorsque je fais part de mon histoire ou de mes perceptions à divers professionnels, j'espère leur faire prendre conscience des réalités dont ils doivent tenir compte dans leurs interventions.

Je souhaite transmettre à toutes les petites Zoé de ce monde toute la fierté et la force que j'éprouve aujourd'hui. Pendant des années, j'ai craint de croiser Ice sur mon chemin. Ce jour s'est présenté, et vous savez ce qu'il a fait en me voyant ? Il a baissé les yeux et regardé le sol. J'ai marché jusqu'à ce que je sois hors de sa vue pour ensuite faire le sprint d'une vie (rires)… Mais je termine en vous disant ceci : un esprit tordu et opportuniste peut arriver à nous dépouiller de toutes nos couches de protection, mais la lumière qui brille en nous, il n'y a que nous qui veillons sur elle. Cette lueur en moi, elle brille aujourd'hui plus que jamais.

YANOUCHKA LABROUSSE

MÉDECIN DE FAMILLE, COORDONNATRICE AU CAMPUS DE MÉDECINE EN MONTÉRÉGIE DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Je suis externe en médecine. Bientôt j'obtiendrai mon diplôme de médecin. La salle d'attente de la clinique sans rendez-vous sur la Rive-Sud de Montréal est pleine. Le médecin qui me supervise trouve que je traite avec compétence ces cas diversifiés en temps opportun.

Parmi les enfants qui toussent, j'accueille une jeune femme à peine plus âgée que moi. Un homme début trentaine l'attend dans la salle d'attente. Regard fuyant laissant transparaître peu d'émotions, elle m'annonce avoir eu un test de grossesse positif rapidement suivi de crampes et de saignements abondants il y a deux jours. Elle a vu sortir un petit sac de chair. Elle veut savoir si c'est fini. Si elle doit faire autre chose…

Oui, cette grossesse est terminée. Il y a peu à faire. Elle refuse que je l'examine. Je vais demander une prise de sang. Je pourrais organiser le tout rapidement, en parler à mon superviseur. Mais…

Quelque chose dans son regard. Et des traces de doigts sous forme d'ecchymose sur les bras. Une lèvre un peu tuméfiée.

J'ose lui demander si le bébé est désiré. Et la questionner sur son ou ses partenaires sexuel·s. Je suis mal à l'aise : j'ai moi-même si peu d'expériences de vie et cela paraît. Elle

réagit en se braquant. Je me sens intrusive. J'ai très envie de considérer que mon travail auprès d'elle pourrait se terminer rapidement. Après tout, est-ce que je ne respecte pas les limites qu'elle m'a elle-même imposées ?

Et pourtant… Alors qu'elle refuse de s'ouvrir, elle me lance parfois des regards qui semblent vouloir communiquer autre chose.

La personne que j'ai rencontrée pourrait être Zoé.

Zoé a eu le courage de témoigner de son vécu comme victime de la traite de personnes devant une salle remplie d'étudiants de médecine et de leurs professeurs dans le contexte d'une présentation par le programme Les Survivantes-EILP. Puis me revient une citation du cursus de deuxième année de médecine à l'Université de Sherbrooke, portant sur le trafic humain : près de 28 % des victimes auront à un certain moment un contact avec un·e professionnel·e de la santé mais peu d'entre elles seront identifiées en raison du manque de connaissance de ces professionnel·le·s[1].

Et si je pouvais, pour ma part, faire différemment ? L'exposition au témoignage de Zoé m'a fait comprendre quel rôle nous pourrions jouer dans la chaîne qui permet de soulever la détresse des victimes de traite de personnes. Et surtout j'ai retenu que Zoé, intimidée et violentée par son pimp, ignorée et parfois méprisée au sein de nos institutions policières et médicales, avait vu plus d'une fois un médecin en se demandant s'il lui poserait LA question : « Est-ce que ça va ? Es-tu en sécurité ? As-tu peur de quelqu'un ? » Elle pensait qu'il était impossible en voyant son corps malmené de ne pas savoir qu'elle vivait à un fil de la mort. Or, à répétition, son drame restait

1. C. COUPAL, A. DION et al. (juillet 2023), *Le trafic humain dans le système de santé canadien*, Comité-CAMSAHT Sherbrooke.

invisible au point où elle croyait que personne dans « le système » ne la croirait si elle s'ouvrait.

Cette fois-ci, alors j'ose. Je tends une main maladroite sur le bureau que ma jeune patiente ne saisit pas. Je lui pose tout de même des questions. J'insiste pour la revoir en personne pour un suivi même si son cas ne le réclame pas. Je fais le petit pas de plus, quitte à me tromper, pour lui trouver un port d'attache. Je lui offre de rencontrer la travailleuse sociale qui travaille à notre GMF.

Et je comprends comment une conférence comme celle à laquelle j'ai assisté et des ouvrage comme celui-ci peuvent nous aider à basculer, nous, travailleurs de la santé, du côté des allié·e·s pour Les Survivantes.

AMOUR, RÉSILIENCE ET EXCEPTIONNALITÉ

Comment parler de cela sans verser un torrent de larmes ?

Ma conjointe et moi avons toujours pensé qu'amener un enfant à l'âge adulte était un des plus grands défis que la vie nous présenterait. Nous aurons finalement relevé le défi, trois fois. Nos filles ont toujours été une immense source de bonheur et de fierté.

Toutefois, lorsqu'on est sur le point de devenir parent, par choix, dans un pays ou un milieu favorisé, on pense rarement aux épreuves, aux difficultés et aux traumatismes que notre enfant pourrait subir au cours de son existence. On se plaît à imaginer pour notre marmaille une éducation réussie, une vie saine, heureuse et remplie d'occasions de s'épanouir.

Pour nous, l'amour inconditionnel est l'essence même de notre famille. Nous avons souvent et clairement manifesté à nos filles l'amour que nous leur portons. Elles savent qu'elles peuvent compter sur nous en tout temps.

Paradoxalement, si l'amour est indispensable à notre développement, il peut aussi servir de levier à quelqu'un de mal intentionné pour détruire ce que l'on a de plus précieux. Il en faut aussi beaucoup pour se reconstruire.

Un jour, notre benjamine a fait la rencontre d'un jeune homme charismatique prétendant profiter de la générosité d'un membre de sa famille bien nantie pour

mener un gros train de vie. De rencontre en rencontre, après bien des invitations et des cadeaux luxueux, il a mis une dizaine de mois à tendre son piège. Tout cela dans le but de désinhiber notre fille lentement et de l'exploiter sexuellement ultérieurement. Vu la relation de proximité que nous avions avec elle – et flairant les problèmes qu'il pourrait s'attirer s'il l'utilisait avant sa majorité –, il a attendu que notre fille ait pratiquement dix-huit ans avant de mettre en branle son plan de parasite, rempli d'intentions criminelles.

Nous avons toujours eu des contacts fréquents et agréables avec nos filles. Il est donc normal pour nous, lorsque l'une d'elles nous annonce qu'elle fréquente quelqu'un, de nous empresser de recevoir la personne. Il en a été de même pour ce garçon. Après quelques rencontres, ma conjointe et moi ne savions toujours pas que penser de lui. Il tenait vraiment à nous démontrer constamment sa grande « générosité » et cela nous rendait mal à l'aise.

Pendant ce temps, notre fille changeait lentement, devenait une personne différente. Elle nous a annoncé qu'elle quittait temporairement ses études et qu'elle avait trouvé un travail dans un centre d'appels.

Malgré de nombreuses discussions avec elle, nous n'aimions pas ce que nous voyions. Lors d'un souper, ma conjointe et moi avons décidé de questionner notre fille et son « copain ». Nous nous interrogions sur le train de vie et la lente transformation de notre fille, mais chacun d'eux nous a assuré que tout allait bien et qu'ils étaient privilégiés de pouvoir compter sur la générosité d'une personne de la famille. Leurs réponses étaient loin de nous convaincre. Tout portait à croire que notre fille était devenue une travailleuse du sexe. Sa transformation physique, ses « nouveaux » vêtements, ses semaines de travail de six ou sept jours alors

qu'elle n'était au centre d'appels qu'à temps partiel… La situation était vraiment difficile.

Nos craintes se sont confirmées quelque temps plus tard, lorsque nous avons trouvé de la lingerie fine et des accessoires en quantité importante dans un sac oublié à la maison. Cette découverte et la discussion subséquente avec notre fille nous ont laissés en état de choc. Notre fille refusait d'admettre qu'elle travaillait dans ce milieu, même si nous lui avons maintes fois répété que nous l'aimerions toujours, peu importe sa situation. Nous étions surtout désireux de savoir si elle était impliquée dans le milieu prostitutionnel de son plein gré. Pire, puisqu'elle avait maintenant atteint la majorité, il nous était légalement quasi impossible de la sortir de là sans son consentement. Elle nous a assuré qu'il n'y avait aucun problème. Encore une fois, nous étions loin d'être convaincus de ses réponses et, hélas, loin d'imaginer la détresse que vivait notre fille chérie.

Au cours des semaines et des mois suivants, nous communiquions avec elle plusieurs fois par semaine – au téléphone ou par texto –, mais ses visites s'espaçaient. Elle s'excusait en invoquant des semaines de travail très chargées. Morts d'inquiétude – et sans être vraiment certains de sa situation puisque nous ne l'avions pas vue depuis plus de deux semaines –, nous avons insisté fermement pour la voir. Cette journée a été vraiment très difficile et j'ai beaucoup de mal, encore aujourd'hui, à me le pardonner.

Un soir, notre benjamine est arrivée à la maison en panique totale. Nous avons fini par comprendre qu'elle venait de fuir un individu qui l'avait agressée sexuellement. Elle m'a dit qu'il circulait à bicyclette. Ne faisant ni une ni deux, j'ai enjoint à ma fille de me suivre et nous sommes partis en auto à la poursuite de l'agresseur. Après

cinq minutes de recherche, nous l'avons retrouvé et la poursuite s'est engagée. Ma fille et moi étions en pleurs. Nous aurions pu tuer ce type plusieurs fois en l'écrasant avec mon véhicule. Alors que j'étais sur le point de le faire, j'ai ralenti et dit à ma fille que je lui serais plus utile dans la vie si j'étais libre plutôt que détenu.

Le maquillage qu'elle avait mis n'arrivait pas du tout à camoufler les marques sur son visage. Nous l'avons amenée consulter un médecin. Son nez était fracturé. Nous étions convaincus que l'auteur de cette agression était ce garçon. C'est à ce moment que notre fille nous a dit qu'elle était danseuse nue. Et elle nous a expliqué que la blessure était le résultat d'une bagarre entre danseuses. Nous étions sidérés et nous ne croyions pas à cette histoire. Après de nombreuses questions, notre fille nous a finalement confirmé que les coups étaient ceux du parasite criminel. En discutant avec elle, nous avons réussi à la convaincre de porter plainte à la police. Une ordonnance de la cour interdisait au parasite d'approcher notre fille. Ça n'a guère pris de temps avant qu'on le voie rôder autour de la maison.

Loin de minimiser le calvaire et les traumatismes de ma fille, la preuve remise à la cour lors du procès du parasite était éloquente. Je résumerai les quatre années qu'elle a vécues auprès de lui comme une suite incessante d'abus et de violence. Pour nous, ce fut nombre d'inquiétudes concernant sa santé et son intégrité. Il faut savoir que, durant tout ce temps, jamais la communication entre nous ne s'est arrêtée. Nous lui répétions sans cesse notre amour et tentions sans répit de la convaincre de sortir de cette situation en allant porter plainte aux autorités. Elle l'a fait après un incident dont l'issue aurait pu être tragique.

Son aplomb tout au long du processus judiciaire nous a éblouis, mais pas surpris. Cette enfant est résiliente.

Le courage nécessaire pour se sortir d'une telle situation n'est pas donné à tout le monde. Notre fille l'a eu. En lisant la suite, vous constaterez qu'elle est capable de bien d'autres belles et grandes choses.

Ma conjointe et moi ne pouvons passer sous silence le rôle clé joué par le SPVM et ses enquêteurs et enquêtrices dans le retour de notre enfant chérie. Ils ont cru la version de notre fille et ont fait leur travail diligemment. Le soutien des responsables du programme Les Survivantes a été et est toujours grandement apprécié. Nous leur serons toujours reconnaissants.

Le retour de notre fille à la maison a été un immense soulagement et une source de grand bonheur. La condamnation du parasite criminel également.

Après quelque temps, notre fille a repris ses études. Elle a obtenu une attestation d'études collégiales en techniques juridiques et a été engagée comme greffière-audiencière. Elle travaille également pour un cabinet privé tout en étudiant le droit à l'université.

Durant ses études et dès le début de sa carrière, notre fille s'est impliquée dans le programme Les Survivantes de l'EILP. En tant que conférencière, elle a sensibilisé des centaines d'étudiants, d'intervenants et de professionnels aux réalités des victimes de traite de personnes. Elle a aussi rencontré, en collaboration avec les coordonnatrices du programme Les Survivantes de l'EILP, des dizaines de victimes potentielles ou confirmées afin de les écouter et de les outiller pour qu'elles aient un portrait plus clair de leur situation. À mon avis, cette implication démontre toute la bonté qui l'habite. Elle n'a pas attendu de tout recevoir avant de redonner. Elle a plutôt agi alors qu'on lui avait tout enlevé ou presque.

Notre fille chérie a également été entendue lors de la Commission spéciale sur l'exploitation sexuelle des mineurs à l'Assemblée nationale.

La reprise en main de sa vie, son cheminement scolaire et professionnel ainsi que les actions qu'elle mène auprès de gens dans le besoin nous ont démontré à quel point cette enfant était exceptionnelle.

Chaque histoire de traite de personnes est une immense tragédie. Une chose est certaine : sans amour et sans soutien moral, il devient beaucoup plus difficile de s'en sortir. Si vous êtes en mesure de le faire, n'hésitez pas à faire confiance à votre enfant et soutenez-le dans cette terrible épreuve. Ne coupez surtout pas les ponts avec lui. Vous pourrez toujours régler vos différends plus tard. Si vous craignez pour sa sécurité ou même pour la vôtre, n'hésitez surtout pas à contacter la police. Si vous ne souhaitez pas faire affaire avec les policiers, ils pourront toujours vous diriger vers des organismes d'aide. Ne vous oubliez pas dans tout cela si vous avez aussi besoin d'être écoutés et soutenus. Il n'existe pas de guide ni de manuel pour nous dicter la marche à suivre dans nos efforts de réconfort et dans l'accompagnement que nous tentons d'offrir à notre enfant dans de telles circonstances. Comme parents, il est facile de céder à la panique, d'éprouver de la honte et de faire face à de nombreuses remises en question. Dites-vous que, dans le processus de sortie et de guérison, parfois, nos enfants ne cherchent que la normalité et l'empathie, sans nécessairement avoir à verbaliser quoi que ce soit.

Surtout, ne perdez jamais espoir, gardez le contact avec votre jeune et rappelez-vous que vous n'êtes pas seuls.

Signé : Un fier papa

LE CAVAC

Si les témoignages présentés précédemment vous interpellent et que vous ressentez le besoin d'obtenir du soutien, le CAVAC peut être la bonne ressource pour vous.

Le centre d'aide aux victimes d'actes criminels (CAVAC) offre des services d'aide et de soutien **gratuits et confidentiels** aux victimes d'actes criminels, à leurs proches et aux témoins. Son Réseau regroupe 17 CAVAC, qui sont répartis dans chacune des régions du Québec. Constituées de professionnel·le·s détenant une expertise en intervention post-traumatique ainsi qu'une connaissance approfondie du processus judiciaire, les équipes des CAVAC ont le mandat de rencontrer les témoins, les proches et les personnes victimes afin de les soutenir, de les écouter, de les informer, d'évaluer leurs besoins et de les accompagner dans les différentes démarches découlant de l'acte criminel. Ces professionnel·le·s peuvent vous soutenir, peu importe qu'une plainte ait été portée ou non, que les événements soient actuels ou passés, et peu importe votre âge, vos origines ou votre identité de genre. Vous serez accueilli avec dignité, sans jugement, et ce, en tout respect de votre vécu, des conséquences et des besoins découlant de l'acte criminel.

Des agent·e·s de liaison et d'intervention en violence sexuelle sont présent·e·s dans chacune des équipes du Réseau des CAVAC. Ces personnes s'assurent que

l'accompagnement des survivant·e·s et/ou de leurs proches soit adéquat, sensible et respectueux de leur vécu.

En complémentarité et afin de répondre à une demande importante dans certaines régions, le Réseau des CAVAC s'est doté d'une équipe provinciale spécialisée en matière d'exploitation sexuelle en avril 2022. Cette dernière travaille en étroite collaboration avec l'Équipe Intégrée de Lutte contre le Proxénétisme. Par le développement de cette équipe, il est visé à ce que les personnes victimes d'exploitation sexuelle puissent obtenir un soutien et un accompagnement à l'échelle provinciale, notamment en facilitant leur témoignage au tribunal en offrant une préparation adaptée. La mise en place d'une équipe provinciale dédiée à l'accompagnement des personnes victimes d'exploitation sexuelle est ainsi une réponse directe aux recommandations émises par la Commission spéciale sur l'exploitation sexuelle des mineurs (CSESM, 2020).

L'Équipe Dédiée d'Intervention en Exploitation Sexuelle du Réseau des CAVAC (ÉDIES) a donc pour objectif de rejoindre une plus grande population de personnes vivant ou ayant vécu une situation d'exploitation sexuelle, et de leur offrir rapidement des services d'aide appropriés, tant afin de surmonter les conséquences de leur vécu que pour faciliter le passage devant le système de justice. Bénéficiant d'une proximité avec les partenaires policiers, l'ÉDIES est formée de 6 intervenantes et d'un coordonnateur provincial provenant de 5 CAVAC distincts (Outaouais, Capitale-Nationale et Chaudière-Appalaches, Montérégie, Montréal et Laval). L'équipe se doit ainsi d'intervenir rapidement auprès des personnes victimes d'exploitation sexuelle au niveau provincial, et ce, en assurant l'arrimage des services permettant de répondre adéquatement aux besoins de la clientèle rencontrée.

À cet effet, l'Équipe Dédiée d'Intervention en Exploitation Sexuelle s'assure d'offrir un accompagnement sensible et centré sur les besoins identifiés par les personnes vivant ou ayant vécu une situation d'exploitation sexuelle. Au cours du suivi, les intervenant·e·s dédié·e·s s'assureront de créer une relation sécurisante avec le·la survivant·e, l'aideront à prioriser les besoins qui sont à combler et le·la soutiendront tout au long des démarches à accomplir. L'équipe travaillera en grande collaboration avec les organismes du milieu qui peuvent les soutenir de manière complémentaire dans cet objectif. Iels soutiennent également les personnes victimes au sein du système de justice en assurant leur préparation aux témoignages et l'accompagnement lors des différentes étapes du processus. L'ensemble du soutien est offert en tout respect du rythme et des besoins des personnes accompagnées, sans intention ni pression pour entreprendre des démarches judiciaires.

En plus des personnes victimes elles-mêmes, leurs proches, familles et ami·e·s peuvent aussi bénéficier d'un accompagnement spécialisé de la part des CAVAC. Depuis 2020, le Réseau des CAVAC a joint ses ressources afin de mettre sur pied des groupes de soutien virtuels pour les proches adultes d'une personne qui vit ou a vécu une situation d'exploitation sexuelle. Le groupe de soutien souhaite leur offrir de l'information pertinente sur les dynamiques de l'exploitation sexuelle et sur les conséquences potentielles qu'eux et leurs proches peuvent vivre. Tout en leur permettant de mieux comprendre le vécu de la personne victime, les rencontres de groupe servent également à briser l'isolement des participant·e·s, à échanger avec d'autres personnes vivant une situation similaire, et à se sentir davantage outillé·e·s pour soutenir et accompagner leurs proches.

Pour toutes questions ou besoin d'assistance, n'hésitez pas à prendre contact avec le CAVAC de votre région.

Les intervenant·e·s du Réseau des CAVAC sont formé·e·s pour vous épauler !

Pour joindre les CAVAC :
Numéro général : 1 866 532-2822
Site Web : https ://cavac.qc.ca/
Services gratuits et confidentiels

VICTORIA

Je suis une Inuk d'une communauté du Nunavik. Enfant, je faisais des allers-retours au Sud parce que mon père souffrait d'une maladie aux reins. À l'époque, la violence et l'abus d'alcool faisaient partie de la vie à la maison. Toute jeune, j'ai été agressée sexuellement par mon grand-père qui habitait dans le Sud, et ce, pendant plusieurs années. Avec ce genre de bagage là, ce n'est pas étonnant qu'à l'adolescence je me sois retrouvée dans un centre jeunesse. Bon, il faut dire que je me sauvais chaque fois que j'en avais l'occasion ! Une fois, je suis revenue au centre et j'ai rencontré un nouveau jeune. Je ne savais même pas ce qu'était la prostitution à ce moment-là. Le gars m'a demandé : « Pourquoi es-tu ici ? », et moi de lui répondre : « Je suis venue par moi-même. » Là, il m'a demandé ce qui m'avait passé par la tête de faire ça. Et je lui ai expliqué : « Je savais pas où aller et j'avais pas d'argent. » C'est là qu'il m'a dit : « La prochaine fois, appelle ce gars-là, il va s'occuper de toi. » Et c'est exactement ce que j'ai fait.

C'est comme ça que j'ai connu Ted, mon premier pimp. Il m'a présenté ça comme quelque chose de formidable : « On va faire des tonnes d'argent, on va se payer ci et ça, on va s'acheter une auto et voyager. On va vivre dans des appartements chics, la grosse vie ! » Aye, j'avais l'impression qu'il m'offrait tout ce que je voulais dans la vie, sans parler du fait que j'étais totalement amoureuse de lui. J'ai accepté sans même hésiter.

J'avais seulement seize ans quand j'ai fait ma première passe à Montréal. Ça peut avoir l'air bizarre, mais ça ne me semblait pas si pire que ça. On pourrait se dire : « Ouin, tu parles d'une affaire, la fille se retrouve dans le fond d'un char en train de faire une pipe à un inconnu », mais, pour moi, c'était normal. Ce qui me faisait peur, en fait, c'était de ne pas connaître le gars.

À la fin de ma première journée, j'avais fait pas mal d'argent et ç'a continué de même. Les cinq premières années, j'ai travaillé dans le circuit Montréal-Ottawa-Toronto. Ted était contrôlant et il est rapidement devenu violent. Il me battait avec des câbles électriques, me brûlait avec un fer à repasser et me disait que, si je le quittais, il allait me tuer. Je me sentais totalement prise au piège et impuissante.

Dans ce monde, on y allait pas mal fort avec la cocaïne. Je ne me sentais pas différente des autres. Je trouvais que je m'en sortais bien. Ted et moi, on a eu deux enfants ensemble. J'étais enceinte du deuxième quand j'ai atterri en prison. Aussitôt que mon fils est né, il a été placé. J'avais consommé tout le temps de ma grossesse avant d'être arrêtée, ce qui fait qu'il est né malade. Un de ses poumons et un de ses reins ne fonctionnaient pas ; il était tellement fragile et tellement fort en même temps. La protection de la jeunesse a pris en charge notre fille, parce que Ted consommait beaucoup et qu'on était incapables de prendre soin d'elle (silence). Ça me bouleverse énormément parce que cette année, pour la première fois de ma vie, je vais enfin passer Noël avec elle. Je ne pensais jamais la revoir, et pourtant on en est là, à entretenir une relation. Avec ses hauts et ses bas, mais quand même (sourire).

Au point où j'en étais, je n'avais plus grand-chose qui me rattachait à Ted. Puisque j'avais perdu mes bébés, j'ai décidé que j'allais finalement le laisser. Mes deux petits

étaient sous la garde de la protection de la jeunesse et, même si ça me faisait mal, au moins je savais où ils étaient et je les savais en sécurité. Je suis partie pour Toronto, loin de mon ex.

Je venais de me sauver, mais ce qui m'attendait n'était pas beaucoup mieux (rires)… Je me suis retrouvée avec un autre pimp, qui m'a convaincue de vendre de la cocaïne. Je me disais : « OK, le gars vend de la coke et c'est justement à cause de ça que j'ai tout perdu… Je veux plus en consommer… Je vais en vendre, mais pas question que j'en fasse. » Ç'a bien été pendant un bout ; tout fonctionnait, c'était super. Le gars avait une belle voiture, un bel endroit où vivre, mais aussi quatre autres filles qui travaillaient pour lui… OK, le nombre de filles, je trouvais ça exagéré (rires)…

Mon ex continuait de me pourchasser. Un soir, la pression a monté. J'étais sur une grande artère quand une voiture s'est arrêtée derrière moi. Je pensais que c'était un client. Je me suis penchée et j'ai vu que c'était lui. Il a ouvert le coffre de l'auto pour me forcer à entrer dedans, mais je me suis débattue. Il a fini par tenter de me pousser sur la banquette arrière, mais je m'agrippais encore à deux mains au châssis de la voiture. On est à Toronto un vendredi soir, je hurle à pleins poumons, le monde circule autour et personne ne lève le petit doigt ? Une prostituée, ça vaut pas la peine de s'en occuper, j'imagine ! Puis deux gars se sont amenés en disant être de la police ; au moment où ils nous interpellaient, Ted a relâché un peu sa prise. J'en ai profité pour me sauver. J'ai couru comme jamais, sans mes souliers, sans mon sac à main, sans mon argent, mais je m'en foutais… Je voulais sortir de là. Je ne savais même pas où j'allais. J'ai dû courir pendant environ une quarantaine de minutes, mais j'avais l'impression que ç'avait duré une éternité. J'ai fini par me cacher dans une ruelle. Quand je suis ressortie de là, les gars – t'sais, ceux

qui étaient intervenus –, ben ils étaient là à m'attendre avec mes souliers, mon sac à main et mon argent. Ils m'ont redonné mes affaires et je pouvais plus arrêter de pleurer.

Ouin, j'ai fini par travailler pour plusieurs pimps, cette année-là. Je pensais virer folle, j'étais en mode survie. Tout ce que je voulais, c'était trouver quelqu'un qui pourrait me protéger de mon fou d'ex… Mais personne pouvait faire ça. Une fois, j'ai même rencontré un gars vraiment riche qui avait une Porsche avec les vitres en « T »… Eh bien, Ted les a fracassées avec une barre à clous. Le gars s'est dit : « Oh non… C'te fille-là, c'est du trouble. » J'avais nulle part où aller, personne vers qui me tourner, parce qu'on m'avait éloignée de ma famille et de mes amis. Ce n'était pas moi qui avais mes cartes d'identité, pas moi qui contrôlais mon argent : j'étais prise au piège. Trop de raisons m'empêchaient de demander de l'aide à ce moment-là.

Puis j'ai rencontré un homme qui venait des États-Unis. « Moi, je vais prendre soin de toi, bébé… J't'emmène aux États, personne pourra te suivre là-bas. » Et je l'ai cru. En moins de vingt-quatre heures, on s'est retrouvés aux États-Unis. Mon ex ne pouvait pas nous suivre parce qu'il avait un gros casier judiciaire au Canada. Les États-Unis ne le laisseraient jamais entrer. Pour la première fois en six ans, je pouvais enfin respirer sans être obligée de surveiller mes arrières. J'étais en sécurité ; ce gars-là, Patrick, venait de me sauver… Je me disais : « Ouais ! Je suis enfin OK ! » Bon, ça ne s'est pas tout à fait passé comme je l'imaginais. Il m'a emmenée à Buffalo – il venait de là – et présentée à sa mère, sa famille, et tout le monde était fin avec moi. Il y avait une autre fille qui travaillait pour lui : je l'avais rencontrée, plusieurs années avant, et on s'entendait bien. Il nous a annoncé qu'on prenait la route. On s'en allait à Atlantic City, mais on devait s'arrêter à New York. Je voulais plus repartir de là… Les lumières, l'énergie, l'espoir de jours meilleurs… L'endroit rêvé pour

moi. On a fini par s'installer à Manhattan pendant deux ans. On travaillait sur la 6e Avenue, le nec plus ultra de la passe. J'ai fait beaucoup d'argent, mais je me suis aussi ramassée avec un passé criminel long comme le bras. La police débarquait pratiquement tous les soirs. Tu te fais ramasser, le lendemain tu te retrouves en cour, devant le juge, et on te laisse sortir. Puis le cycle recommence. Puisque je suis restée à New York pas mal longtemps, j'ai accumulé des dizaines d'arrestations. Aujourd'hui, me rendre là pour voir mes enfants et mes petits-enfants, c'est loin d'être simple.

Patrick consommait de la cocaïne, mais ça ne semblait pas exagéré. Je ne le voyais pas comme un junkie et je me sentais en sécurité avec lui. J'étais loin de me douter qu'il était accro au crack. Un soir, dans une chambre d'hôtel, il a regardé l'autre fille – appelons-la Desery – et lui a dit : « Donne-lui un p'tit *hit*. » Moi, je me demandais : « Un *hit* ? C'est quoi l'idée ? Quel genre de *hit* ? » Elle m'a tendu une pipe à crack. J'étais surprise, mais j'étais aussi pas mal soûle, j'aimais vraiment ce gars-là et je lui faisais confiance. Il m'a rassurée : « Allez, bébé, vas-y, tu vas adorer ça. On se tape ça une fois de temps en temps. » Je me suis dit : « Ha, OK… » Je l'ai cru parce que c'était la première fois que je les voyais faire ça depuis qu'on était à New York. Mais c'était du gros n'importe quoi : ils en faisaient tous les jours. J'étais juste trop innocente et naïve. Fait que j'en ai pris… Ouf ! une fois, c'est tout ce que ça prend… J'ai adoré ça ! Une autre affaire dont je n'avais pas conscience, c'était que Patrick consommait de l'héroïne. J'ai fini par faire le lien entre ça et le fait qu'on n'avait jamais d'argent, même si on était deux filles à travailler pour lui. On payait notre dope, nos chambres d'hôtel, l'appartement, etc. À un moment donné, on était en voiture et il m'a dit qu'il se cherchait du « dilaud ». Il disait que c'était une pilule qu'on pouvait *sniffer*. Je ne

voulais pas en prendre, mais, un jour que j'étais pas mal *high*, j'en ai pris et ça m'a jetée à terre…

On a parcouru les États et on s'est installés à Boston. C'est là que j'ai connu l'héroïne. C'est arrivé un soir où on avait fait des tonnes d'argent. On était juste lui et moi et je lui ai dit que ça me tentait d'essayer. Il m'a dit qu'il m'en donnerait un petit peu, juste assez pour me geler. Ce soir-là, il m'a regardée en disant : « Écoute, bébé, faut surtout pas que tu te mettes à aimer ça… » et il m'en a donné une dose. Wow, ça n'allait pas s'arrêter là ! Ç'a été instantané, je pouvais pas croire que je m'étais passée de ça. Ça m'a libérée de toutes mes souffrances, de tout ce qui m'angoissait, de tous les doutes, de toutes les peurs que j'avais. Je me suis sentie soulagée. Je ne voulais plus rien savoir de la coke : c'est *ça* que je voulais. Quelques heures plus tard, j'ai été malade, vraiment malade. Le soir suivant, j'en voulais encore, Patrick m'en a donné et ç'a été le début d'une totale dépendance. Il savait exactement ce qu'il faisait : il me contrôlait avec l'héro. Un matin, à Baltimore, il a décidé de ne pas me donner ma *sniff*. J'ai passé la journée à ne pas pouvoir m'endurer : j'avais la chair de poule, j'avais envie de vomir, j'étais en sueur, la patente au grand complet jusqu'à trois heures de l'après-midi. Il m'a demandé : « Tu te sens comment ? » Je lui ai répondu : « Comme de la marde. Je pense que j'ai attrapé de quoi. » J'ai été obligée de me reposer pendant une journée ou deux.

Cette année-là, je suis rentrée au Canada ; ça faisait plus de huit ans que je n'y étais pas retournée. J'avais tellement changé. Je m'étais endurcie, la rue m'avait appris pas mal d'affaires. Au point où j'avais même plus peur de mon ex. Même que je me prenais à souhaiter le croiser dans la rue pour lui botter le cul. J'étais enragée. C'est là que le chaos a pris le dessus, parce que c'était différent ici. Je n'arrivais pas à me procurer de l'héroïne aussi facilement. Je faisais le trottoir tous les jours et

tous les soirs, tout ce que je gagnais, il le fumait en crack ou se l'injectait. Je l'avais averti que j'allais le laisser : j'ai mis de l'argent de côté et je suis allée chez ma mère dans le Nord. J'avais de la dope pour une semaine, mais j'ai fini par en manquer. Disons que la douleur que j'ai endurée est impossible à décrire. Ma mère pensait que j'avais une mauvaise grippe et je ne pouvais pas lui dire la vérité. Patrick m'a convaincue de retourner dans le Sud, à Montréal. Je suis devenue totalement dépendante à l'héroïne, au point de m'en injecter. Une semaine, c'est tout ce que ça m'a pris. En tout et pour tout, je suis restée avec Patrick pendant douze ans. À partir de là, je passais absolument tout mon temps à tenter de faire de l'argent, à faire des passes pour éviter qu'on soit malades. Je volais, je détroussais le monde. J'ai tellement blessé de gens au fil du temps. Je me souviens d'avoir volé le chèque de paye d'un gars, une semaine avant Noël. Ça ne me dérangeait pas. Je me disais : « D'l'a marde, j'en ai besoin plus que lui. » Le pire, c'est que je ne donnais pas un sou à mes enfants. Dieu merci, c'est leur grand-mère et leur tante qui s'en occupaient. Il ne se passe pas une journée sans que je demande à une puissance supérieure de me pardonner pour ce que j'ai fait. Même si je fais partie de ceux qui s'organisent pour mener une bonne vie, en dehors du milieu, je continue parfois à me sentir coupable…

Faut savoir qu'en partant des États, j'ai laissé deux de mes enfants derrière. Ils étaient ados quand je suis partie, et ils n'ont pas eu la vie facile (silence)… C'est dur d'imaginer les traumatismes qu'ils ont eu à endurer. Y a rien de plus douloureux que de se sentir impuissants, surtout quand nos enfants ont besoin de nous.

J'ai passé plus de vingt-trois ans à travailler dans le milieu, à me déplacer très souvent. Aujourd'hui encore, je ne sais pas comment j'ai pu penser que c'était normal comme vie… Patrick était tellement violent… Quand

j'étais enceinte de notre fille, il m'a fracturé la mâchoire à deux places. Si je ne faisais pas assez d'argent, il me frappait, m'étranglait jusqu'à ce que je perde connaissance, direct dans le stationnement derrière le bar. Il se définissait comme un *gangster pimp* américain. J'avais un quota et je savais que j'allais avoir des ennuis si je ne l'atteignais pas. Il fallait que je mette un terme à ça. À cause de ma dépendance, les passes que je faisais ne rapportaient pas grand-chose. La moindre minute sans héroïne me rendait malade. Des fois, la souffrance était insoutenable, mais je savais qu'il fallait que je sorte faire une passe, même dans cet état-là. Ouf, je me souviens de la honte que je ressentais ; la honte, ça fait partie de la *game*, j'imagine.

À un moment donné, je suis vraiment tombée malade. J'étais enceinte, je m'injectais de l'héro tous les jours, et ça faisait des années que je n'avais pas parlé à ma famille. Jusque-là, je n'avais pas fait de suivi de grossesse, et je sentais que quelque chose n'allait vraiment pas. Même si j'étais consciente de ne pas être en état, je me devais de demander de l'aide pour mon bébé. Je suis allée à l'hôpital. J'avais une endocardite… C'est une sorte de masse bactérienne qui grossit dans les valves du cœur, et c'est lié à l'injection de drogues. Ça faisait dix-huit ans que j'étais une junkie ; j'en avais passé seize à m'injecter des trucs. En moins d'une heure, j'avais des tubes dans le cou et je signais des documents. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait ; j'étais seule, incapable de compter sur Patrick, qui était en manque de dope. L'enfer pour mon pauvre petit bébé. On m'a installée aux soins intensifs. Je ne voulais pas dire que j'étais une junkie, mais le médecin m'a dit : « Victoria, si on n'intervient pas tout de suite, ton bébé et toi, vous ne vous en sortirez pas. » Je me souviens d'avoir regardé mon bras, magané par les traces de seringue, et d'avoir senti une larme me couler sur la joue… Ça fait que je lui ai dit : « C'est clair qu'on a un gros

problème, docteur. » On m'a mise à la méthadone pour donner une chance à la petite, qui était en détresse. Il fallait soit attendre une semaine parce que ses poumons étaient trop petits (longue pause)… soit m'opérer et la mettre aux stéroïdes pour aider ses poumons à se développer. Je me souviens que ma mère m'a dit : « Victoria, on peut pas prendre le risque de vous perdre toutes les deux. On devrait aller de l'avant avec l'opération. » Un matin d'octobre, j'ai eu une césarienne et mon petit ange a vu le jour. Elle pesait 2,8 livres, elle était très malade, vraiment fragile, et elle n'avait ni cheveux ni sourcils. Il s'est passé six semaines avant que je puisse la voir. Parce qu'elle était prématurée, elle s'est retrouvée aux soins intensifs. Elle est née accro à l'héroïne, mais elle se battait pour vivre. Ma mère prenait des photos tous les jours pour me la montrer. Le jour suivant la césarienne, j'ai été opérée à cœur ouvert. Ma mère, mon frère, ma tante et ses enfants sont restés à mes côtés tout le long. Moi qui pensais n'avoir personne vers qui me tourner, et pourtant ils étaient là, à se relayer pour que je ne sois jamais seule (pause)… C'était il y a seize ans, et je suis fière de dire qu'à ce jour, j'ai jamais rechuté. C'est arrivé pas mal souvent que je me dise : « Ma vie est tellement tout croche… Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à ma famille après tout ce temps-là ? Je peux pas aller voir mon frère ; il est probablement fâché contre moi… » La peur finissait par prendre le dessus et par me contrôler. Je pensais avoir vraiment réussi à cacher à mes proches ce que je vivais, mais ils l'ont toujours su… Ça leur a causé pas mal de nuits d'insomnie. Je me sens tellement chanceuse, parce qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont pas de famille pour les soutenir. Chaque matin, ma mère se levait, se préparait à déjeuner puis se rendait à l'hôpital pour enfants pour voir ma fille. Ensuite, elle venait dîner avec moi puis s'en retournait passer l'après-midi avec la petite. Elle revenait me voir en soirée et finissait par aller dormir au Manoir

Ronald McDonald. Elle a fait ça pendant six semaines, jusqu'à ce que je sorte de l'hôpital. J'étais littéralement entourée d'anges. Pendant mon opération, mes deux plus vieux sont venus me voir. Ils étaient visiblement troublés, terrifiés. Leur père n'a rien fait pour les réconforter ; il a passé son temps *stone*, assis dans sa chaise. Mon frère était tellement choqué qu'il s'est assis à côté et, en le fixant droit dans les yeux, il lui a dit : « Toi pis ma sœur, c'est fini… Pas question qu'elle aille nulle part avec toi. » Il savait que je ne retournerais pas avec lui.

Quand est venu le temps de sortir de l'hôpital, je ne savais absolument pas ce qui allait se passer avec la protection de la jeunesse. Je savais qu'on ne nous laisserait pas le bébé. Elle était Américaine et c'est la famille de Patrick qui avait la garde des deux autres enfants. C'était la dernière chance que j'avais de me reprendre en main et de m'organiser pour marcher droit. J'étais prête à me tenir debout et à élever ma petite, à ma façon, loin de toute forme d'abus. Ma mère a proposé de prendre le bébé sous sa garde. Et on a pu retourner toutes les deux à la maison avec elle.

Ç'a été la fin de ma vie dans la rue. Après, ça n'a pas été facile pour autant. Je prenais de la méthadone, et j'avais des problèmes de santé à cause du genre de vie que j'avais menée. Je peux dire que sortir du milieu, ça change ta façon de voir la vie. On m'a envoyée en thérapie pendant dix semaines pour me sevrer de la méthadone. J'ai trouvé ça vraiment dur. Je suis allée dans un autre centre, la Heritage Home Foundation, à Huntingdon, ce qui m'a aidée. J'ai fini par comprendre que mon mode de vie d'avant n'avait rien de normal, ce qui est étrange parce que j'y étais tellement accoutumée. Plus tard, on est retournées dans le Nord pour vivre dans ma communauté. Ça n'a pas nécessairement été plus facile là non plus. Ça

manque de logements et ça m'a pris un an avant de me trouver un emploi.

Aujourd'hui, je suis fière d'être la mère d'une magnifique jeune fille qui étudie dans l'Ouest. Elle est en santé, brillante, et elle vit avec mes parents, qui l'ont suivie parce qu'étudier dans le Nord n'est pas toujours simple. Ça lui fait une paire de parents de plus (sourire)… Je me félicite d'avoir pris la décision de me battre et de profiter de la dernière chance qui m'était offerte. Je sais que je fais quelque chose de bien.

Je vais en profiter pour me présenter officiellement : mon nom est Victoria, je suis une fière maman et je détiens un baccalauréat en gestion. Je travaille comme agente de liaison pour la prévention du suicide. Mon vécu est une suite d'expériences bizarres et pas mal déjantées, mais j'en suis sortie guérie. En racontant mon histoire, j'ai espoir que ça pourra aider quelqu'un qui se trouverait dans une mauvaise situation ou un proche qui se sentirait impuissant. Je suis la preuve vivante qu'on peut se sortir d'une mauvaise expérience, retrouver le respect et l'estime de soi et s'épanouir. J'ai choisi de faire partie du programme Les Survivantes de l'EILP pour transmettre mes connaissances, non seulement au moyen de mon témoignage, mais aussi en participant à des interventions ciblées auprès de personnes dans le besoin. J'aimerais aider les professionnels de divers milieux (police, santé, éducation, travail social…) à élargir leurs connaissances, à se sentir plus solides pour soutenir les victimes, et contribuer à modifier les perceptions. Aux gens qui vivent des situations difficiles au point de penser qu'il est impossible de s'en sortir, j'aimerais dire ceci : vous n'êtes pas seuls…

JUSTICE RÉPARATRICE

Depuis ses balbutiements en 2013, le Centre de justice des Premiers Peuples de Tiohtià:ke/Montréal a vraiment fait beaucoup de chemin. Le moment décisif ayant assuré sa mise en œuvre est le dépôt du rapport du Comité de travail sur la justice du Réseau pour la stratégie urbaine de la communauté autochtone à Montréal. Dans ce rapport, le manque de continuum dans les services offerts aux personnes autochtones de Tiohtià:ke/Montréal en conflit avec la loi, jusque-là plongé dans l'ombre, se retrouvait au premier plan, en pleine lumière, impossible à ignorer. On y soulignait à grands traits l'absence de solutions et la nécessité d'une approche communautaire de la justice, basée sur la culture et les valeurs autochtones. Avant la tenue de la Commission d'enquête sur les relations entre les Autochtones et certains services publics au Québec (commission Viens), le Centre de justice des Premiers Peuples de Tiohtià:ke/Montréal fonctionnait déjà suivant ce qui allait devenir les recommandations de la Commission. Le Centre de justice s'est façonné à partir de l'expérience des membres de la communauté qui avaient vécu des situations troubles avec les services publics ou avaient pris conscience de leur existence. Nous avons maintenu le cap face à ce genre de problèmes parce que nous savions que le racisme systémique existait et qu'il demeurait présent dans les relations qu'entretiennent les services publics du Québec avec les personnes autochtones. Des prises de décisions en ce sens s'imposaient au sein

du comité Tiohià:ke, qui a convenu d'un solide projet visionnaire pouvant avoir une réelle portée. Quelques années plus tard, ce mouvement allait changer la vie de plusieurs et améliorer de façon durable l'accessibilité et la représentation des personnes autochtones dans le système de justice sur tout le territoire non cédé de Tiohtià:ke (« là où les rivières se rencontrent »). C'est au printemps 2017 que l'idée s'est transformée en réalité et que le Centre de justice des Premiers Peuples de Tiohtià:ke/Montréal a été instauré.

Le Centre de justice des Premiers Peuples de Tiohtià:ke/Montréal s'est toujours clairement donné comme mandat de soutenir les Premières Nations, Inuit et Métis, ce qui, depuis sa naissance, lui confère une immense tâche à remplir. Il a été convenu que le Centre agirait autant à titre de défenseur des hommes et des femmes autochtones en voie de libération du système carcéral qu'auprès des personnes autochtones nécessitant de l'aide pour s'orienter dans le système judiciaire.

Comme la plupart des organismes autochtones, le Centre de justice a été confronté dès le départ à des problèmes de croissance. L'importance de sa mission comportait des lacunes qui avaient été ciblées d'emblée, mais à cela s'ajoutait la lourdeur administrative imposée aux organismes à but non lucratif. Le sous-financement public d'un service essentiel est déplorable ; cela ne devrait jamais être considéré comme acceptable. Le peu de subventions de base accordé au fonctionnement du Centre était et demeure insuffisant pour lui permettre d'agir de façon indépendante, ce qui nécessite de déployer d'énormes efforts pour solliciter un appui financier auprès du secteur privé. L'équipe du Centre et les membres de la communauté ont tous été à même d'expérimenter ce que sont le déni d'héritage colonial, les idées reçues largement véhiculées, la distorsion des perceptions liées aux personnes

autochtones dans la société et le manque d'action durable de la part du gouvernement.

La reconnaissance de l'autonomie des organismes autochtones communautaires œuvrant à mettre en lumière les torts causés par les lois, politiques et normes en vigueur dans les services publics passera par la promulgation d'un statut spécial accordé aux Premières Nations, Inuit et Métis.

Au cours de ses périodes d'incubation, le Centre de justice a dû compter sur l'appui et l'encouragement du Centre d'amitié autochtone de Montréal (CAAM). C'est de là que le Centre de justice a exercé ses activités pendant près de cinq ans : une toute petite pièce nichée dans les bureaux du CAAM. Au fil des ans, le Centre de justice a connu des changements de direction et de personnel, mais ce qui a résisté à toutes les pressions, c'est sa mission : travailler en partenariat avec la communauté autochtone et le système de justice de Tiohtià:ke/Montréal. Il en va de même de sa vision : faire en sorte que les personnes autochtones de Tiohtià:ke/Montréal soient outillées, récupèrent leur pouvoir d'agir, cheminent avec succès dans un système de justice autochtone et effectuent une transition vers un mode de vie sain et autonome sans flancher. À ce jour, le Centre de justice est un organisme dirigé par des Autochtones pour des Autochtones. L'équipe offre un accompagnement aux personnes autochtones dans leur traversée du système judiciaire tout en s'assurant de respecter le mieux-être et la culture des Premières Nations, Inuit et Métis. Le long processus de collaboration établi avec d'autres organismes autochtones et d'autres partenaires nous a permis d'avancer conjointement.

Les personnes autochtones fracassent les murs du colonialisme, une brique à la fois. En 2023, l'instauration du Programme de justice autochtone (PJA) a provoqué

un changement monumental et remarquable : pour la première fois, la pratique d'un rituel de purification a été autorisée dans les salles de cour fédérales avant le début des procédures. Si les objets liés à nos rites culturels ne peuvent être laissés sur place et doivent chaque fois être récupérés après les procédures, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit là d'un petit compromis par rapport à l'étendue de notre mission. Compte tenu du succès obtenu à ce jour, le Centre de justice poursuit le dialogue avec Québec afin d'étendre la pratique dans les cours provinciales, l'objectif principal étant d'établir au sein des cours municipales et provinciales un espace permanent consacré aux procédures de justice autochtones. Le dossier suit son cours, mais le Centre de justice des Premiers Peuples est résolument sur la bonne voie en ce qui a trait à la justice et la gouvernance autochtones. Ce processus permettra de soutenir des programmes de justice autochtone communautaires susceptibles d'offrir des mesures pouvant, le cas échéant, se substituer aux processus judiciaires conventionnels.

Par sa capacité à soutenir une personne dans sa traversée du système judiciaire, mais aussi en offrant des services qui tiennent compte de la raison même qui incite la personne à commettre une infraction et un suivi holistique soutenu lui permettant de retrouver le droit chemin et de briser le cycle de la récidive, le Centre de justice des Premiers Peuples de Tiohtià:ke/Montréal est fier d'être considéré comme un centre de justice hybride. Son Programme de justice réparatrice permet aux personnes autochtones d'adopter une approche plus saine en matière de résolution de conflits, de vivre en harmonie avec leur communauté et d'établir de meilleures relations interpersonnelles. Ce programme inspiré de divers autres programmes de justice réparatrice en vigueur dans les cours de justice partout sur l'île de la Tortue (Canada) a pris son essor grâce au Programme de mesures de rechange général (PMRG) à

la cour municipale de Montréal. Sa mise en œuvre aura exigé plusieurs années de réflexion.

Le personnel des programmes de service communautaire et de réinsertion sociale travaille de concert pour soutenir les personnes de la communauté et celles qui, après un long emprisonnement, sortent du système carcéral et doivent se réinsérer dans la communauté. Ces programmes visent, entre autres services, à assurer une transition en lieu sécuritaire et à fournir une prise en charge globale. Le Centre de justice propose des solutions de rechange visant l'intégration par la voie de programmes culturels, d'ateliers, de cercles de partage et d'activités en territoire adaptées au profil individuel de la personne et à son mieux-être. L'objectif est de permettre aux personnes concernées d'avoir la chance de vivre sainement et de réussir leur réinsertion en leur offrant tous les moyens de parvenir à une pleine autonomie.

Dans le même esprit, nous cherchons à nous assurer que les audiences en libération conditionnelle tenues avec l'aide de membres de la collectivité se déroulent dans une atmosphère sécuritaire. Sur l'île de la Tortue, nombreux sont les récits d'Autochtones affirmant avoir été soumis au racisme systémique au moment de se présenter devant la Commission des libérations conditionnelles. Pour quelques-uns, cela entraîne un refus de libération, ce qui mine leur droit à un processus juste et équitable. Nous avons conscience de ce type d'injustice et œuvrons de concert avec le Service correctionnel du Canada pour que ces audiences soient tenues dans un environnement propice à une guérison plus holistique.

Notre service d'aide aux victimes a été conçu pour assurer une intervention auprès des personnes qui reconnaissent avoir été victimes d'une situation préjudiciable ou avoir survécu à des méfaits tels que le trafic de drogues ou la

traite de personnes, la violence conjugale ou toute situation de violence mettant en péril leur intégrité et leur sécurité. Ce type de soutien va de l'accompagnement en cour de justice à l'aide apportée pour remplir un rapport de police ou d'hospitalisation, un document de déclaration de la victime, des suivis de poursuites collectives, ou encore pour se procurer un hébergement d'urgence, un téléphone cellulaire ou des ressources alimentaires.

Depuis peu, le Centre de justice peut compter sur les services d'un rédacteur de rapports Gladue[2] et offrir un programme de suivi. Ainsi, une salle à vocation culturelle est mise à la disposition des personnes qui ont besoin de l'aide d'un aîné, d'un praticien de médecine traditionnelle et culturelle, d'un guérisseur spirituel, d'un conseiller, ou tout simplement d'un lieu calme leur permettant de réfléchir. La croissance inévitable qu'a connue notre organisme l'a fait migrer d'une toute petite pièce à un magnifique espace de plusieurs étages suffisamment grand pour nous permettre d'envisager l'avenir avec optimisme.

Nous n'offrons pas de service d'hébergement provisoire, mais nous agissons régulièrement à titre de consultants auprès des dirigeants de centres d'hébergement en les mettant en contact avec des leaders autochtones pouvant les aider à mettre en place des services d'hébergement autochtones. Grâce à divers types de subventions, le Centre de justice est en mesure de soutenir un hébergement d'urgence temporaire dans certaines maisons qui ont pris l'initiative d'accueillir sa clientèle dans la communauté urbaine. Le manque criant de services d'hébergement pour les gens de Tiohtià:ke a une incidence directe sur le taux élevé d'incarcération des personnes autochtones au Québec

2. Le rapport Gladue a pour objectif de mettre en perspective les facteurs historiques, systémiques et individuels ayant pu contribuer à la présence de l'accusé devant le tribunal et de proposer, s'il y a lieu, les recours adaptés aux besoins de l'accusé.

et au Canada. Nous continuons de réclamer des services d'hébergement pour les Autochtones. Nous croyons que la prise de parole et l'éveil des consciences jouent un rôle important dans le soutien que nous apportons aux membres de notre communauté qui sont en situation d'itinérance. Si nous ne sommes pas en mesure de mener des campagnes de lutte en ce sens, nous diffusons toutefois l'information dont nous disposons sur les situations vécues par les membres de la communauté de Tiohtià:ke et encourageons tous les autres organismes d'aide à faire de même.

Au Centre de justice des Premiers Peuples, le travail se fait en fonction des situations de vie des membres de notre communauté. L'équipe du Centre cherche à résoudre les problèmes systémiques, tels que la surreprésentation des Autochtones en détention, tant par la prise de parole et la sensibilisation que par la conception de programmes visant à apporter des changements structurels au cœur des systèmes judiciaire et carcéral par des approches et initiatives susceptibles de réduire les taux d'incarcération et de récidive des personnes autochtones.

Le Centre de justice a pour mandat de fournir des services adaptés à la culture ainsi que des services globaux aux membres des communautés autochtones de diverses nations vivant à Tiohtià:ke. Malheureusement, Tiohtià:ke – territoire non cédé de la nation kanien'kehá:ka (mohawk) connu sous le nom de Montréal – est le refuge de plusieurs frères et sœurs autochtones qui ne peuvent retourner dans leur territoire d'origine parce qu'ils sont aux prises avec la justice et le système carcéral. Conformément à notre mission, notre objectif est de construire en milieu urbain une solide communauté autochtone qui pourra obtenir un processus de justice dirigé par la communauté et ancré dans la décolonisation, la guérison, le respect et le droit autochtone.

Le mentorat et le mieux-être qu'offre l'équipe demeurent centrés sur les besoins de la communauté. Nous vous encourageons à mieux connaître l'histoire, les traditions et les réalités actuelles des personnes autochtones. L'enseignement contribuera à abattre les nombreuses barrières entre allochtones et Autochtones et fera tomber les idées fausses auxquelles nous sommes confrontés au quotidien. Alors que notre communauté cherche à se guérir de siècles de politiques d'assimilation, il est essentiel de bien comprendre les conséquences liées aux traumatismes intergénérationnels et l'avantage que représentent les mesures de justice réparatrice comme contrepoids à la criminalisation.

Les dons que nous recevons à titre d'organisme à but non lucratif, qu'ils proviennent d'individus ou de fonds privés, sont déterminants pour nous permettre de soutenir notre mission et nos projets. Toute personne souhaitant faire un don peut utiliser le lien suivant : https ://cjppm.org/en/donsen/. Nous vous sommes reconnaissants de tout don, petit ou grand.

Nous travaillons de concert avec des aînés, des gardiens du savoir, des accompagnateurs judiciaires et des partenaires qui soutiennent les valeurs et la mission du Centre de justice des Premiers Peuples.

Ensemble, nous définissons une nouvelle façon d'offrir des services de justice et de gouvernance…

Dans la hâte de voir s'écrire le prochain chapitre en matière de justice autochtone…

LÉO

Je suis le dernier d'une famille nombreuse. Ma mère m'a élevé pratiquement seule. Mon père était alcoolique et consommait des drogues. Je n'avais pas vraiment de contact avec lui et je ne me souviens pas de les avoir vus ensemble. Nous n'étions pas très riches et j'ai vu ma mère avoir de la difficulté avec la Régie du logement, par exemple. Rapidement, dans ma vie, j'ai réalisé le stress que le manque d'argent causait à ma mère. Je l'ai souvent vue pleurer à cause du manque d'argent et j'en suis resté marqué d'une certaine façon.

Dans ma jeunesse, j'ai eu quelques beaux-pères au cours des années et on a souvent déménagé. J'ai habité dans plusieurs régions, en Estrie, en Montérégie, dans Lanaudière et, en conséquence, le changement d'écoles était aussi fréquent. Tranquillement, mes frères et sœurs, qui étaient plus vieux que moi, ont quitté le domicile familial pour aller vivre en appartement dans les Laurentides. À l'âge de quatorze ans, j'étais seul avec ma mère. Elle avait un nouveau conjoint qui restait en Abitibi, donc nous avons déménagé là-bas. Ce déplacement a fait en sorte que j'ai perdu contact avec mes frères et sœurs. Au même moment, je découvrais que j'étais gai ; ç'a été toute une année ! J'en ai fait l'annonce à ma mère et, en réaction, elle ne m'a pas adressé la parole pendant deux semaines. Son silence m'a anéanti. Si la personne que j'aimais le plus au monde réagissait de cette façon, alors je ne m'imaginais pas la réaction de ceux qui me connaissaient moins !

En plus, son conjoint était homophobe, ça n'a pas aidé ma situation. Quand ma mère a réalisé que c'était sérieux, nous avons pu en discuter ensemble à cœur ouvert. Le fait d'être gai dans une petite ville était très difficile pour moi. J'avais l'impression qu'il n'y avait personne qui pouvait me comprendre, qui me ressemblait.

L'école, pour moi, c'était difficile. J'avais beaucoup de misère à me concentrer, je me sentais à part des autres et, comme j'étais le seul homosexuel, je n'avais pas beaucoup d'amis. J'avais l'impression d'être vraiment à part.

Après six mois, je n'allais pas bien. Je suis allé consulter une psychologue et un médecin. J'étais en dépression. À tous les jours, je demandais à ma mère de me laisser aller vivre avec ma sœur à Montréal. Je lui disais que je me sentais mieux en sa présence, car elle était bisexuelle. Ma sœur me vantait les bienfaits de vivre à Montréal. Elle me disait que j'allais me faire accepter et pouvoir me faire aimer dans cette ville. Un matin de mes quinze ans, ma mère m'a réveillé et m'a dit de faire mes bagages parce que je déménageais à Montréal. Je ne comprenais pas trop cet élan non planifié, mais j'étais tellement heureux. Enfin mon rêve se réalisait.

Ma sœur habitait en appartement dans le Village gai à Montréal. J'ai été tout de suite ébloui de découvrir la rue Sainte-Catherine, de voir ses couleurs. Les gens qui y marchaient avaient l'air heureux, libres. J'ai ressenti immédiatement un sentiment de bien-être. Quand je suis entré dans le bloc où elle habitait, ce fut autre chose. L'odeur était nauséabonde, ça sentait la mouffette. J'ai rapidement compris que c'était plutôt l'odeur du pot.

Même si j'entendais des gens crier dans les appartements, j'avais malgré tout l'impression qu'ils étaient libres, et moi je voulais être libre, être regardé, apprécié. Je me suis donc installé dans ce logement avec ma sœur. J'avais

ma chambre et elle avait la sienne qu'elle partageait avec son chum et sa petite fille. Chez ma sœur, c'était un environnement assez instable. Son chum consommait de la drogue et, le matin, la musique jouait tellement fort que c'en était agressant. Il y avait toujours beaucoup de gens que je ne connaissais pas et qui venaient consommer dans le logement. Je les voyais comme des rapaces ces gens-là, je les trouvais bizarres et je les jugeais. Il faut dire qu'avant mes quatorze ans, je n'avais jamais consommé ni cigarettes, ni alcool, ni drogues, car ma mère m'avait traumatisé avec des vidéos de gens qui avaient consommé. Cet aspect-là ne m'intéressait pas du tout, j'en avais même peur.

Ma mère me donnait seulement cinquante dollars par semaine. Elle me disait que c'était mon choix d'aller vivre à Montréal, que c'était à moi de m'organiser, et elle voulait ainsi me préparer à mes dix-huit ans. Sans nécessairement le savoir, ma mère venait de me placer dans une situation de stress.

La première semaine, j'ai fait des démarches pour m'inscrire à l'école et pour me trouver un emploi. J'ai commencé à comprendre comment me déplacer en autobus dans cette grande ville que je ne connaissais pas encore. En septembre, je travaillais à temps partiel dans un magasin et j'allais à l'école, mais très vite le travail est devenu plus important que l'école. J'avais besoin de cet argent pour m'acheter des choses de base et pour sortir. J'ai donc commencé à manquer l'école une ou deux journées par semaine.

Je n'étais pas bien dans l'appartement que je partageais avec ma sœur. J'aimais être avec elle et ma nièce, mais pas pour y dormir. Je voulais me trouver une place où coucher ailleurs que chez elles.

C'est alors que j'ai rencontré un ami qui était gai lui aussi. Ç'a tout de suite cliqué entre lui et moi. Enfin

j'avais quelqu'un qui me comprenait, qui me ressemblait. Il m'a parlé de quelques applications de rencontre. Même si j'avais l'air mineur sur mes photos, je me suis inscrit comme ayant dix-huit ans alors que j'en avais quinze. Je voulais explorer cette facette de ma vie.

J'étais toujours attiré par des hommes plus vieux que moi, car, dans ma jeunesse, j'avais toujours été avec des gens plus âgés (frères et sœurs). Je faisais des rencontres sexuelles avec des hommes et je pouvais explorer cette facette de la sexualité, mais aussi cela me permettait de ne pas revenir dormir chez ma sœur. Je me suis rendu rapidement compte que je ne pouvais pas sortir avec des hommes à chaque soir. Ce n'était pas un rythme de vie que j'allais pouvoir maintenir très longtemps.

Petit à petit, je me suis lié d'amitié avec la voisine qui résidait en bas de chez ma sœur. Elle s'appelait Coralie. C'était la meilleure amie de ma sœur et, dans mon cœur, elle était ma famille d'accueil.

Elle était très présente pour moi, elle soutenait mon orientation sexuelle, m'acceptait comme j'étais. Je me sentais vraiment spécial et accepté pour la première fois de ma vie ; j'étais enfin normal. Elle fumait du pot avec sa famille et ses amis et je trouvais ça cool. Je voulais être comme eux, donc j'ai commencé à fumer du pot avec eux. La première fois, je n'ai pas vraiment aimé ça, mais ils ont rendu ce moment plaisant et ils m'ont convaincu que c'était agréable d'être en état de consommation. Leur influence était si forte que je me suis senti devenir un adulte en consommant. Je me sentais sur un piédestal. Plus les semaines avançaient, plus je consommais et l'alcool s'est aussi ajouté. J'étais devenu dépendant au pot et à l'alcool. Je voulais constamment être avec mes voisins et je diminuais mes présences à l'école. J'avais besoin d'argent pour payer ma consommation, ce qui fait que je travaillais

plus et j'allais moins à l'école. L'école me contactait pour mes absences, mais je ne répondais pas ou je disais que j'étais malade.

Un soir, mon superviseur au travail m'a annoncé que je venais de perdre mon emploi. Je ne comprenais pas ce qui se passait. J'étais décontenancé et paniqué. J'ai appelé ma mère pour avoir de l'argent. Elle m'a donné vingt dollars et je savais que c'est tout ce qu'elle pouvait me donner, car elle n'était pas riche. N'empêche que ce n'était clairement pas assez. Personne ne m'avait appris à gérer mon argent donc, ce vingt dollars-là a été rapidement dépensé en consommation ou au dépanneur. Je me suis alors rendu chez Coralie, la voisine et la meilleure amie de ma sœur. Il y avait un party. Au moment où j'annonçais que je venais de perdre mon emploi, j'ai vu une super belle femme dans la pièce. Elle portait un beau manteau et des chaînes en or. Je n'avais jamais vu une véritable chaîne en or de ma vie ; j'étais très impressionné. C'était la sœur de Coralie, elle s'appelait Jade.

J'ai été immédiatement attiré vers elle, tel un aimant. On a discuté ensemble et elle m'a proposé de fumer un *backwood* (un genre de cigare dans lequel tu rajoutes de la drogue au moment de le fumer). Elle faisait beaucoup de blagues sexuelles et j'avais l'impression qu'elle m'analysait pour voir comment j'allais réagir. On jasait de mes rencontres sur des applications, du fait que j'étais gai, que j'étais nouveau à Montréal. Elle me montrait des vidéos d'elle qui bougeait les fesses dans un spa. Elle me disait qu'elle faisait de l'argent avec ça. Je la questionnais sur ce qu'elle faisait dans la vie. Elle me disait qu'elle était stripteaseuse. Je trouvais ça cool de la voir danser de façon sexy. Pour moi, c'était une job comme une autre. Elle se vantait de faire beaucoup d'argent avec son travail. Je lui ai dit que je venais de perdre mon emploi. Au fond,

en lui disant cela j'avais espoir qu'elle m'aide un peu financièrement.

Elle m'expliquait qu'elle vivait présentement à Toronto et qu'elle connaissait des clients qui seraient intéressés à me rencontrer. Elle me disait que c'était simple, qu'il fallait juste danser pour le client et que, de toute façon, je le faisais déjà avec les gars que je rencontrais sur des applications de rencontre. La seule chose qui allait changer, c'est que je serais payé pour le faire. Elle m'expliquait que parfois les clients voulaient une danse, mais d'autres fois, ils voulaient juste parler. Ça m'a vraiment intéressé. J'ai vu l'opportunité de faire beaucoup d'argent sans trop d'effort. À ce moment-là, je n'avais personne près de moi pour remettre cela en question et cette proposition semblait trop belle pour être vraie. J'avais confiance en Jade, car elle était la sœur de ma voisine avec qui j'avais une très belle relation de proximité, de famille.

Elle m'a donc proposé de venir me chercher pour aller à Ottawa. Je capotais ma vie : je n'étais jamais allé nulle part ailleurs que dans les régions où j'ai habité avec ma mère. Jade me disait qu'on aurait beaucoup de plaisir, qu'on écouterait de la musique dans l'auto et que j'allais faire beaucoup d'argent rendu là-bas. Elle m'a demandé de garder ça entre nous. Ce serait notre secret, sinon les autres seraient jaloux. Je n'en ai donc pas parlé à ma sœur. J'étais vraiment impatient de partir. J'allais enfin me rendre dans une autre province. J'étais d'autant plus excité que, dans cette province on parlait anglais, ma langue maternelle.

Jade est venue me chercher un matin et, en chemin, on a écouté de la musique et « on se croyait ». Je faisais des *stories* avec elle et avec son amie, et on avait beaucoup de plaisir. Quand on est arrivés à Ottawa, Jade a préparé une annonce. J'avais dû l'aider, car elle ne connaissait pas très

bien les termes du milieu gai. Elle m'a fait consommer de la cocaïne avant que j'aille à mon rendez-vous. On se rappelle que je n'avais jamais consommé de drogue chimique de toute ma vie. Elle m'a expliqué que la cocaïne allait me permettre de ne pas penser à ce que je ressentais, et que ça me donnerait une certaine *drive*. Elle m'a présenté ça comme quelque chose d'anodin, de banal. Avec mon premier client, j'étais vraiment hyper nerveux. Le client a vu ma nervosité et il m'a dit qu'il voulait seulement parler. Ça venait confirmer ce que Jade m'avait dit. Après les deux heures pour lesquelles le client avait payé, Jade m'a appelé en criant après moi parce que le client avait dépassé son temps et qu'il devait payer plus s'il restait. Je pensais que c'était un genre de test pour voir comment j'allais réagir. Le client m'a donné plus d'argent, puis il est parti. Pour moi, Jade représentait une bonne amie, mais aussi ma boss et je ne voulais pas la décevoir.

Après cela, Jade est entrée dans la chambre et elle s'est mise à festoyer, à me féliciter. Elle a acheté une bouteille de champagne pour célébrer le tout, on a fumé du pot, on a dansé. Tout ce contexte faisait en sorte que j'étais fier de moi, que je me sentais unique, spécial, intelligent. J'avais l'impression d'avoir réussi à passer un examen. C'était la première fois de ma vie que j'avais plus de deux cents dollars dans les mains, je capotais. De retour à Montréal, on s'est rendus sur le mont Royal et, pour moi, ce moment avec elle était juste magique.

Quelques jours après, elle est revenue me chercher, mais cette fois, pour m'amener à Toronto. J'étais tellement excité. Pour moi, aller dans cette grande ville était un rêve, car je n'avais pas visité de grandes villes dans le passé. Quand je suis arrivé à Toronto, j'étais émerveillé par les lumières, la hauteur des immeubles, l'esprit vivant de cette ville mythique. Jade m'a expliqué qu'il y aurait une division des gains pour payer l'essence et assurer ma

protection. Au début, elle était super gentille avec moi, on allait dans les bons restaurants. Même si je ne rapportais pas beaucoup d'argent, on sortait quand même, on allait magasiner ensemble. Rapidement, les clients sont devenus sexuels, ce n'était pas juste un échange verbal. La quantité de clients augmentait de façon fulgurante. Je n'avais pas le temps de reprendre mon souffle qu'un autre arrivait. J'avais encore plus besoin de la poudre pour geler mes sentiments, car sinon ça me rendait littéralement malade de faire des clients.

Chaque fois que je faisais des clients, j'étais félicité, encouragé par Jade. Elle maintenait aussi le fait que c'était notre secret. Elle me faisait peur en disant que si ma mère ou quelqu'un de ma famille apprenait ce que je faisais, j'allais être dans le trouble avec la DPJ (être enfermé dans un centre de réadaptation) et qu'on allait me juger pour ce que j'avais fait. Un cercle vicieux s'installait. J'allais à Toronto faire des clients, je faisais du magasinage là-bas, je revenais à Montréal avec un petit peu d'argent, et je dépensais le reste en consommant avec ma voisine, Coralie, et ses amis.

Ma mère avait remarqué que je n'allais pas bien. Elle pensait que c'était l'environnement chez ma sœur qui en était la cause. Elle m'a alors trouvé un logement juste pour moi. Elle venait me voir une fois par mois. Elle a tout arrangé mon logement pour que je sois bien. Jade a vu ça comme une opportunité et son comportement avec moi a changé à partir de ce moment-là. Mon appartement est devenu l'endroit où elle et moi faisions nos clients. Quand je devais me rendre à Toronto, elle ne venait plus me chercher, je devais me déplacer par moi-même en autobus. La seule idée que j'avais c'était de faire de l'argent. J'étais accro à la cocaïne, au pot et à l'alcool et j'avais besoin de faire de l'argent pour pouvoir me payer tout ça.

J'étais dans une ville quelconque et je ne me souviens plus laquelle puisqu'on se déplaçait tellement souvent. J'ai vécu un premier événement traumatisant avec un client. Il voulait le faire sans condom mais, moi, je ne voulais pas. Alors il s'était mis à m'étrangler. Je me suis défendu et il a fini par partir. J'étais sous le choc. Je tremblais, je pleurais sans arrêt. J'ai vraiment eu peur de mourir. À la suite de cet événement, Jade est entrée dans la chambre, elle m'a fait fumer un *backwood*, elle a mis de la musique, puis elle s'est mise à rire. Elle m'a regardé et m'a dit que ce qui venait de se passer était tout à fait normal, que ça faisait partie des risques du travail. Je me souviens que j'ai alors pensé que, par sa façon de réagir, Jade banalisait l'événement qui m'avait traumatisé. Après cela, chaque fois que je n'allais pas bien, soit que j'étais stressé, soit que j'avais le goût de pleurer, elle me faisait consommer.

Un soir, je me suis rendu chez un client. Il habitait le penthouse d'une tour à condos au centre-ville de Toronto. Je trippais ma vie quand j'ai appuyé sur le bouton PH de l'ascenseur de ce très chic immeuble. Quand les portes se sont ouvertes, j'ai eu une vue impressionnante sur le centre-ville. Tout était vitré et à aires ouvertes. La musique jouait en trame de fond. Le client est venu m'accueillir. Il était très beau et très chic dans son complet. Je me croyais dans un film tellement tout dans le condo était parfait. Souvent, les clients vont organiser des mises en scène pour se souvenir d'une rencontre qu'ils souhaitent mémorable alors que, moi, je ne me souviens jamais d'eux. Il m'a offert de fumer un joint avec lui, mais j'ai refusé. J'ai comme principe de ne jamais consommer avec les clients ne sachant pas ce qu'ils peuvent avoir mis à l'intérieur. Une fois son joint fumé, on s'est dirigés vers le balcon vitré. J'étais estomaqué par la vue, je pouvais même voir les lumières de la ville sous mes pieds. WOW ! Je me souviens de m'être trouvé aussi chanceux de vivre ce genre de chose.

Malheureusement, très vite la situation a dégénéré et mon rêve a viré au cauchemar. Le client s'est mis à paniquer. On aurait dit qu'il était tombé en psychose d'un coup sec. Alors, il m'a pris par le bras et a tenté de me pousser par-dessus le balcon. Heureusement, j'ai pu me défaire de son emprise et j'ai pu quitter le condo en courant. Une chance pour moi, aussitôt le bouton de l'ascenseur appuyé, les portes s'ouvraient. Lorsque j'ai rejoint Jade, j'étais encore paniqué. Après lui avoir expliqué ce que je venais de vivre, Jade a minimisé l'événement et m'a fait consommer. Il faut dire que cette fois, c'était plutôt moi qui l'ai supplié pour oublier ce que j'avais vécu. Ce soir-là, j'aurais pu mourir !

Jade et moi, on allait très souvent magasiner. Quand je voulais m'acheter des choses un peu plus luxueuses, elle me disait que je n'avais pas assez d'argent, que je devais faire plus de clients, alors qu'elle se payait du luxe avec mon argent. Elle me disait que je ne gérais pas bien mon argent et que je dépensais trop pour la drogue. Quand j'étais un peu en état de consommation, elle prenait une partie de mon argent à mon insu et quand je la questionnais par rapport à ça, elle me traitait de fou, me disant que je n'étais pas assez responsable et que je perdais mon argent. C'est comme l'histoire de mon manteau d'hiver. Parfois, il se retrouvait sous l'eau de la douche et comme je ne savais pas comment il avait pu se retrouver là, Jade me disait que c'était moi qui l'y avais mis.

J'en étais arrivé à ne plus me croire moi-même ! Je remettais en question tout ce que je faisais, tout ce que je disais. Jade me disait que je prenais trop de drogue et que c'est pour cela que j'en perdais des bouts. Je me sentais jugé, je ne me sentais pas intelligent et je perdais l'estime de moi-même. À chaque fin de journée, je n'avais plus d'argent et je ne comprenais pas comment cela était possible. Jade me répondait que c'était parce qu'il fallait

payer la chambre d'hôtel, la drogue et que la seule solution au manque d'argent c'était de faire plus de clients. Moi, je comprenais aussi que si je voulais retrouver la Jade du début – celle qui était fière de moi – et redevenir celui qui la rendait heureuse, il fallait que je fasse plus de clients, donc plus d'argent. J'avais le goût de retrouver mon estime de moi-même et ça passait par Jade.

Je voulais être comme elle. J'étais rendu aussi méchant qu'elle. Je pouvais crier après les clients en les insultant, mais ce n'était pas moi qui parlais ; comment un enfant de quinze ans peut-il adopter ce genre d'attitude ? Je basculais dans le monde du *gangster life*. Je m'étais acheté une chaîne en or, des souliers Jordan, du linge Adidas, je faisais des *stories*, j'étais dans le *me, myself and I*, centré sur moi-même. Les chicanes ont augmenté entre elle moi. Elle est devenue violente physiquement avec moi. Dès qu'il y avait de la violence physique, elle dédramatisait le tout immédiatement en riant et en disant que c'était pour rire.

Cette situation de violence a duré six mois. Un jour, alors que cela faisait quarante-huit heures que je n'avais pas dormi et qu'un client m'avait donné beaucoup de cocaïne, Jade faisait un client dans une chambre d'hôtel. Elle m'a demandé de lui apporter de la drogue, ce que j'ai fait. Son client m'a trouvé sympathique et cela l'a rendue jalouse. À ce moment, tout en regardant son client dans les yeux, elle m'a demandé d'aller chercher son linge dans le véhicule. Elle me l'a demandé en disant à son client : « Tu vois ce que je lui fais faire, c'est ma bitch, il fait tout ce que je veux. »

Alors là, mon monde s'est écroulé. Ses paroles m'ont profondément blessé. Je venais de perdre ma meilleure amie et de me rendre compte que, pour elle, j'étais sa chose, son objet. Sur le coup, je ne savais pas comment réagir. Je voulais sortir de la chambre, aller dehors, mais

le soleil plombait et, vu mon état de consommation, cela m'aurait agressé.

C'est à ce moment que Jade a pris mes deux cellulaires, qu'elle m'a donné le plateau de cocaïne, qu'elle m'a dit d'aller dans la salle de bain et qu'elle a barré la porte. J'étais coincé dans ce petit espace et les mots « C'est ma bitch » résonnaient sans arrêt dans ma tête. J'ai réalisé qu'en faisant cela elle voulait me pousser à consommer pour que je lui obéisse par la suite. J'ai alors compris que pendant tout le temps passé ensemble, elle portait un masque et que, là, je voyais son vrai visage.

J'en ai eu assez. Je me suis levé, j'ai défoncé la porte de la salle de bain et j'ai répété « il va y avoir des conséquences ». Une chicane a éclaté.

Moi, je voulais juste partir de cette chambre, parler avec ma mère, mais je n'avais ni téléphone ni argent. C'est alors que j'ai vu l'argent du client sur le meuble. Jade s'en est aperçue, elle me l'a donné et elle m'a dit de partir. Elle ne voulait plus me revoir. J'ai pris l'argent et je le lui ai lancé à la figure. C'est à cet instant que la femme de ménage est passée. Elle a vu toute la scène et elle s'est dirigée rapidement vers la réception. Jade capotait. Paniqués, on a quitté la chambre, on a embarqué dans le véhicule et on a filé à toute allure. Elle me criait dessus en me demandant de lui donner mes pièces d'identité. À un feu rouge, elle a pointé deux hommes à l'allure de gangster et m'a dit qu'elle pourrait les payer pour me battre.

J'ai réussi à reprendre un cellulaire et à sortir du véhicule. Il ne restait que 2 % de batterie, malgré tout j'ai pu rejoindre un transport avant qu'il n'y ait plus de batterie du tout. Je pleurais et je tremblais en attendant mon transport. Après quelques minutes, Jade est venue vers moi. Calme et douce cette fois, elle m'a demandé d'embarquer dans son véhicule en disant que tout serait

correct, qu'on se louerait une belle chambre avec un spa pour nous reposer. Je voyais bien qu'elle essayait de me manipuler. J'ai refusé et elle s'est fâchée à nouveau. Mon transport est arrivé, j'étais en pleurs et je lui ai demandé de me conduire à la station d'autobus. Je voulais juste retourner chez moi. Jade suivait mon transport de très près, agressivement, et je me sentais tellement nerveux. Je n'osais pas parler de ma situation au chauffeur de crainte d'avoir des conséquences (me faire arrêter par la police, être enfermé dans un centre jeunesse, ma mère ne pouvait pas apprendre ce que je faisais…).

Arrivé à la station d'autobus de Toronto, j'étais en larmes et blême, car cela faisait deux jours que je n'avais pas dormi. Personne ne s'est donné la peine de venir me voir pour me demander ce qui se passait. Je suis donc revenu à Montréal où je me sentais en sécurité.

J'ai alors contacté mon ami qui était au courant de ma situation. Il m'avait prévenu que Jade n'était pas bonne pour moi, mais je ne voulais pas le voir à ce moment-là. Jade ne cessait de m'appeler et elle me disait que je lui devais de l'argent.

J'étais super anxieux. Je revoyais plein d'images dans ma tête, notamment les armes à feu, les couteaux, les crimes dont j'avais été le témoin. La peur, non, la terreur m'envahissait. À son tour, la famille de Jade m'a contacté pour tenter de dédramatiser ce que j'avais vécu en normalisant la situation. Je venais de réaliser tout ce qui avait été mis en place autour de moi pour me placer dans cette situation. Alors mon cerveau a disjoncté. En sevrage de drogue, j'ai fait une psychose toxique, j'ai perdu la notion de la réalité. J'avais l'impression que quelqu'un me volait mon corps. Je n'étais plus capable d'en prendre.

Je me suis retrouvé hospitalisé en psychiatrie. L'hôpital a contacté ma mère. Au téléphone, on lui a demandé si

elle connaissait la série *Fugueuse* et elle a compris. Elle savait que je n'allais pas bien, mais je pense que, comme tous parents, elle ne pouvait s'imaginer que son enfant était pris dans une situation d'exploitation sexuelle. Ce n'est pas une option pour un parent et cela me suit depuis longtemps et me suivra toute ma vie.

En psychiatrie, je me sentais tellement sale et dégueulasse que je pouvais me doucher cinq à six fois par jour. Ce n'était pas un environnement facile. J'avais l'impression que les gens qui y travaillaient étaient sans émotion. Je me sentais observé. L'environnement était très stérile (blanc partout). À ce moment-là, je voulais juste être dans les bras de ma mère.

Je n'étais pas prêt à partager ce que j'avais vécu, car, dans un sens, j'aimais encore Jade, c'était ma meilleure amie, la seule personne qui me connaissait vraiment et je ne voulais pas admettre que j'avais été manipulé à ce point-là, que j'avais été victime d'abus à répétition. Le fait d'aborder le sujet rendait le tout réel pour moi ; le déni était beaucoup plus facile, plus confortable.

Après l'hospitalisation, qui a duré près de deux mois et où j'ai rencontré une psychologue pour la première fois, on m'a placé dans un centre jeunesse. J'y ai passé une année et demie pendant laquelle j'ai continué à voir cette psychologue. Je la remercie. Elle m'a aidé dans tout mon processus. Elle était douce avec moi, elle respectait mon rythme. Elle a réussi à établir un climat de confiance avec moi. Ma thérapie a duré deux ans. Je suis vraiment content d'avoir eu cet accompagnement, car je ne sais pas où je serais rendu aujourd'hui sans cela. Ça m'a aidé à surmonter mes traumatismes, à nommer mes émotions.

Je venais d'être abusé par une femme et malheureusement l'intervenante du centre jeunesse qui faisait mon suivi n'a pas pris ça en compte dans ses interventions avec moi.

J'aurais aimé avoir un suivi avec un homme à la suite de mon trauma, je pense que ça aurait pu faire une différence. Ç'a été difficile de m'adapter au centre jeunesse, car, encore une fois, je me sentais différent des autres, pour toutes sortes de raisons (mon orientation sexuelle, tout ce que je venais de vivre dans les derniers mois). Ç'a été une adaptation tout ça ! Il a été très difficile d'endurer certaines interventions plus physiques par exemple.

Sur le coup, j'étais en réaction à tout ce changement. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais placé dans un centre. Ma mère a été très présente pour moi pendant cette période. Quand elle a vu que j'allais mieux, elle m'a parlé des relations avec mes frères et sœurs. Juste le fait d'avoir des nouvelles de ma famille après autant de mois (pendant la période avec Jade, j'avais coupé tous les contacts avec ma famille) m'a permis de reprendre le goût de cheminer, de travailler sur moi, de reprendre ma vie en main et de sortir du centre.

Je me suis beaucoup calmé, j'ai collaboré avec les intervenants, je me suis impliqué dans les suivis et j'ai vu l'évolution. Plus je me suis impliqué, plus j'ai été ouvert avec les intervenants, plus leurs interventions se sont adaptées à mon passé, mais aussi à mon présent, à ce que je voulais accomplir. À un moment donné, j'ai pu être transféré dans un centre avec moins de restrictions et ça m'a fait beaucoup de bien. J'ai retrouvé une certaine liberté, par exemple juste de pouvoir aller marcher dehors me faisait le plus grand bien. Les intervenants étaient à l'écoute, avaient de l'empathie et c'est ce dont j'avais besoin.

Quand j'ai eu le goût de consommer, le centre jeunesse m'a référé à un centre de thérapie pour m'aider à gérer ma dépendance. J'ai eu la chance de participer au projet SPHÈRES. Je me suis immédiatement senti compris, accepté et surtout non jugé. L'intervenante de ce projet

m'a accompagné, en suivant mon rythme et mes objectifs. C'était rassurant de voir que je n'étais pas le seul à avoir vécu ce genre d'expérience. Ça m'a donné le sentiment d'être normal.

Aujourd'hui, je comprends que j'avais besoin de ce pas de recul, de cette bulle de protection autour de moi pour me donner le temps de me remettre de ce que j'avais vécu, de retrouver mes repères, et de me protéger de moi-même, en fait.

Après un certain temps, je suis allé habiter avec ma mère. J'étais tellement content de retrouver une proximité avec elle. Cette période a été de courte durée, car, en l'espace de quelques semaines, elle est décédée des suites d'un cancer agressif. Je venais tout juste d'avoir dix-huit ans et voilà que je perdais mon pilier, mon support, la personne la plus importante dans ma vie. On s'était tellement rapprochés dans les derniers mois. On avait des discussions sincères et je pouvais enfin redevenir un jeune adulte, un adolescent. Je pouvais laisser quelqu'un prendre soin de moi sans avoir peur de la trahison, du jugement. Alors que j'avais juste besoin de l'amour de ma mère, elle me quittait, pour de bon cette fois. Je n'étais pas prêt à son départ.

J'ai dû rapidement partir de l'endroit où j'habitais avec ma mère, car je n'étais pas capable de payer le loyer. Bien que je n'étais pas prêt à faire face à toutes les responsabilités de la vie adulte aussi rapidement, j'ai fait preuve de résilience et je me suis retroussé les manches pour me trouver un endroit où rester. J'ai rencontré un homme de qui je suis tombé amoureux. Par contre, nous avions chacun des blessures non traitées qui sont venues créer des conflits dans notre couple. Je me suis rendu compte que cette relation était toxique et qu'elle m'avait amené à recommencer à consommer pour éviter de faire face à

la réalité. J'ai réussi à mettre un terme à cette relation et je me suis trouvé un autre endroit où rester et un emploi en restauration. Je voyais ce type d'emploi comme étant payant et j'avais besoin d'argent pour vivre.

J'ai travaillé à temps plein pendant quelques mois avant que le choc post-traumatique arrive dans ma vie. J'étais complètement épuisé par les épreuves vécues depuis les derniers mois, les dernières années. Je ne savais plus quoi faire. J'ai pris contact avec mon intervenante du CAVAC. Elle m'a accompagné pour faire les démarches auprès de l'IVAC (indemnisation des victimes d'actes criminels), ce qui m'a permis d'être indemnisé pour ce que j'avais vécu. Cela a fait toute la différence ! J'ai pu prendre le temps de me reconstruire, de vaincre mes moments d'insomnie, mes cauchemars, mes peurs de sortir en public et aussi d'apprendre à faire un budget et à organiser mon horaire.

À travers mon parcours, j'ai eu la chance de rencontrer des enquêteurs spécialisés en exploitation sexuelle. Ils sont venus m'expliquer leur travail et ont pris le temps de me décrire le processus judiciaire. Je voyais ça comme une montagne que je ne pourrais pas gravir seul. J'étais terrorisé. J'avais peur de ne pas être cru, peur du jugement des autres, peur des représailles. Le fait de verbaliser ce que j'ai vécu rendait ça réel, je ne pouvais plus vivre dans le déni ou faire comme si ça n'était pas arrivé dans ma vie. Je prenais conscience que j'avais fait confiance à ma meilleure amie et qu'elle avait abusé de moi, de ma candeur. Je voulais qu'elle sache ce qu'elle m'avait fait subir. Les intervenantes ont pris le temps de m'écouter, sans jugement. Je tenais à parler de ce que j'avais vécu, car je ne voulais surtout pas que d'autres personnes vivent pareilles situations. Jade m'a complètement détruit. Pour moi, c'était impensable qu'elle détruise une autre vie. J'avais ce besoin de me faire entendre, car de verbaliser mon expérience et d'être pris au sérieux par des enquêteurs

venait me donner ce sentiment de pouvoir, de contrôle que je pouvais enfin retrouver.

Mon but en dénonçant la situation était que Jade se retrouve en prison, mais la finalité du processus était hors de mon contrôle. L'important pour moi était de dénoncer, de donner l'exemple aux autres et surtout que Jade ne fasse pas d'autres victimes. Je sais que ce n'est pas tout le monde qui est prêt à aller de l'avant avec une dénonciation, je comprends tout ça. Pour moi, ç'a été l'avenue que j'ai choisie, mais, pour d'autres, c'est plus difficile. C'est pour cette raison que j'ai cherché une façon d'aider les autres et le fait de m'impliquer dans le programme Les Survivantes de l'EILP, m'a permis d'agir, à ma façon, pour faire changer les choses, changer les perceptions, les idées préconçues que les gens peuvent avoir face au milieu, face au fait que des hommes sont aussi susceptibles d'être des victimes d'exploitation sexuelle.

J'ai l'impression d'avoir tout perdu, mais je veux tout regagner. J'ai perdu mon innocence, j'ai compris des choses trop vite pour mon jeune âge. Parmi mes clients, j'ai eu des hommes qui provenaient de tous les milieux, aisés ou non, et j'ai même eu des clients qui faisaient partie de gangs de rue. En voyant que les clients provenaient justement de tous les milieux, c'est rendu difficile pour moi de faire confiance aux hommes.

J'ai commencé à m'entraîner, beaucoup. Je pense que pour moi l'entraînement est une façon inconsciente de remplacer ma consommation. Je cherche encore à vivre des sensations fortes, je vais rester une personne excessive sur certains points, mais l'entraînement vient combler ce besoin d'une façon qui est saine pour moi. J'aimerais retourner à l'école pour devenir intervenant social. J'ai vraiment le goût d'aider les jeunes qui vivent des situations difficiles comme j'en ai vécu. J'ai constaté à travers mon

parcours au centre jeunesse la différence que ça peut faire d'avoir un bon lien avec un intervenant et je voudrais être cette personne pour eux.

J'ai encore de l'espoir malgré tout ce que j'ai vécu. Je me lève tous les matins et je continue d'avancer dans la vie, à mon rythme. Je ne baisse pas les bras. Je pourrais être en boule chez moi, mais je décide d'aller de l'avant. Je suis jeune, je ne veux pas que ma vie finisse comme ça. Je veux reprendre le contrôle de ma vie et cheminer jusqu'où je veux aller. J'ai aussi appris à lâcher prise, car il y a certaines choses sur lesquelles on n'a pas le contrôle ; on peut vraiment se rendre malade à vouloir tout contrôler. Juste un exemple dans le délai du procès, le fait que ç'a été un peu plus long que prévu m'a permis de vivre le deuil de ma mère, de me reprendre en main et donc, lorsque j'ai témoigné, j'étais prêt mentalement à affronter cette étape, et ce, malgré l'absence de ma mère qui était mon soutien.

Je me suis beaucoup rapproché de mes frères et de mes sœurs à travers tout ce processus. On a appris à se connaître sincèrement et on se soutient les uns les autres. Je les remercie d'être présents pour moi en cette période d'ajustement.

Maintenant, j'ai de la facilité à cerner les gens, que ce soit par leur voix, leur attitude, l'énergie qu'ils dégagent, je le sais tout de suite. Je crois que c'est rendu une force pour moi qui va me servir à l'avenir.

RÉZO : NOS SERVICES

DÉPISTAGE ET VACCINATION

RÉZO organise des dépistages communautaires. C'est sans rendez-vous, gratuit et confidentiel !

FONCTIONNEMENT

En collaboration avec la Direction de Santé publique de Montréal et le CIUSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal, RÉZO coordonne des cliniques de dépistage et de vaccination dans différents établissements fréquentés par des hommes gais et bisexuels, cis et trans (bars, saunas, organismes, etc.). L'objectif de ce service est d'optimiser l'accès au dépistage. Pour connaître l'horaire de nos différentes cliniques de dépistage et de vaccination offertes dans les bars et saunas, consulte notre calendrier. Ainsi, nous t'offrons l'opportunité de te faire dépister pour les ITSS (VIH, syphilis, hépatites A/B/C, chlamydia et gonorrhée) et te faire vacciner contre les hépatites A et B, le VPH (pour les hommes de moins de 26 ans ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes).

AU SIDEP+

Une clinique de dépistage VIH/ITSS et de vaccination contre les hépatites A et B, et le VPH (vaccination VPH pour les hommes de moins de 26 ans ayant des relations

sexuelles avec d'autres hommes) a lieu à la clinique SIDEP+. Ce service de dépistage et de vaccination est gratuit, confidentiel, anonyme et sans rendez-vous. Le nombre de dépistages offerts est limité ; premier arrivé, premier servi. La carte de la RAMQ (assurance maladie du Québec) n'est pas requise.

SERVICES D'ACCOMPAGNEMENT

RÉZO offre un service d'accompagnement au dépistage du VIH et des autres ITSS. L'ensemble de notre service d'accompagnement comprend :

- Écoute et soutien émotif ;
- Évaluation des risques ;
- Information sur les risques de transmission ;
- Pistes de réflexion ;
- Moyens pour réduire les risques ;
- Explication des tests disponibles (fiabilité, confidentialité, déroulement) ;
- Choix de l'endroit où passer le test ;
- Discussion autour des résultats ;
- Référencement d'organismes pertinents et liés à tes besoins ;
- Gratuit et confidentiel.

DISTRIBUTION DE MATÉRIEL DE PRÉVENTION

Service de distribution de condoms

Nous produisons et distribuons une importante quantité de matériel préventif et informatif dans les différents milieux de socialisation et les établissements commerciaux de la

communauté. En plus d'une distribution faite de mains en mains lors des activités sur le terrain, des distributrices identifiées par notre logo sont installées dans plus de 10 établissements (principalement situés dans le Village). Ainsi, les hommes de nos communautés les fréquentant bénéficient d'un service gratuit de dépannage afin qu'ils puissent se procurer condoms et lubrifiants.

Important : Les usagers ou les gens peuvent contacter RÉZO afin de faire des commandes de condoms. Bien entendu, nous nous réservons le droit de limiter les quantités et des frais modiques pourraient s'appliquer. Pour de plus amples informations, voir avec la coordination.

Distributrices de condoms dans le Village

RÉZO assure une distribution gratuite de sachets-condoms dans certains bars et commerces du Village gai à Montréal. Des distributrices portant notre logo sont installées dans certains établissements du Village gai.

Distribution de matériel de consommation

Bien que ce ne soit pas la spécialité de l'organisme, RÉZO offre la possibilité à ses usagers de faire la distribution de matériel de consommation de substances psychoactives et d'hormones. On parle par exemple de : pipes, seringues, tampons alcoolisés, trousse de naloxone, etc. La promotion de ce matériel est surtout mise de l'avant lors des cliniques de dépistages au SIDEP+, au local SPOT, au centre du soir TDS et lors du travail de rue/parc. Néanmoins, les usagers peuvent quand même se présenter à nos bureaux et nous les dépannerons du mieux que nous le pouvons.

SOUTIEN INDIVIDUEL

RÉZO offre des services d'information, de consultation, d'accompagnement et de référencement sur toutes questions relatives à la santé et au mieux-être des hommes gais et bisexuels, cis et trans.

Services de consultation

Nos services de consultation sont offerts dans les locaux de l'organisme, par téléphone, sur Internet (site Web, courriel, réseaux sociaux, etc.), sur des applications mobiles de rencontre ou encore dans différents lieux de socialisation (bars, saunas, etc.).

Important : Il est possible pour les usager·ère·s de nous contacter en gardant leur anonymat sur le site Internet de RÉZO. De plus, l'équipe se doit d'assurer un suivi des demandes dans un délai maximal de 48 heures tel que mentionné sur notre boîte vocale et notre site Internet.

INTERVENTION EN LIGNE

Sur notre site Web

Les gens peuvent nous poser des questions directement en ligne, via la boîte de discussion en bas à droite de l'écran du site Internet de RÉZO. Un·e intervenant·e peut ainsi répondre directement. Sinon, les gens peuvent laisser un message en dehors des heures de bureau et l'intervenant·e répondra ultérieurement au prochain jour de bureau.

Sur les réseaux sociaux

En complément de notre présence en ligne sur notre site Web, nous sommes aussi sur les réseaux sociaux, et notamment Facebook/Messenger. Les gens peuvent nous contacter par message privé si iels ont des questions ou ressentent le besoin d'utiliser nos services.

Sur les applications mobiles

En complément de notre site Web et des réseaux sociaux, nous sommes également présents sur différentes applications mobiles telles que :

Adam4Adam, BBRT, EasyGayChat, Gay411.com, Grindr, Hornet, Scruff.

Encore une fois, un·e intervenant·e est disponible durant les heures de bureau (10 h à 17 h) pour répondre à toutes les questions des usager·ère·s.

ATELIERS DE GROUPE

Fonctionnement

Nos ateliers sont organisés sous la forme de petits groupes de discussion, entre 7 à 10 personnes, de partage et de réflexion concernant le vécu homo-bi-transsexuel-masculin. Disponibles uniquement sur inscription, les ateliers proposent différentes thématiques (affirmation de soi, relation amoureuse, estime de soi, etc.) et se déroulent sur une période de 6 à 9 semaines, permettant ainsi aux participant·e·s de cheminer ensemble dans leur réflexion. L'animation se fait par des échanges en groupe ou en dyades, et elle se base sur des techniques d'échange, de mise en situation, de visualisation, de pleine conscience, de collages, etc.

Objectifs

Offrir une écoute active concernant les questionnements envers l'orientation sexuelle et l'identité de genre ainsi que le vécu des personnes.

Créer un espace sécurisant pour que chaque participant·e puisse partager ses expériences de vie en toute confiance sans peur du jugement des autres.

Proposer des outils pour acquérir une meilleure estime de soi et une meilleure affirmation de soi.

Offrir un service de soutien visant l'adoption et le maintien de comportements sexuels plus sécuritaires en acquérant une plus grande confiance en soi pour ainsi mettre des limites et faire des choix appropriés.

Inscriptions

Les personnes qui souhaitent participer aux ateliers doivent s'inscrire par téléphone ou par Internet. Lorsque le nombre d'inscriptions est suffisant, le responsable rencontre chaque homme afin de connaître son cheminement personnel.

Important : Tel que mentionné, chaque usager·ère désirant participer aux ateliers, est rencontré·e individuellement avant le début des ateliers afin de faire le portrait de chaque participant·e. Cela permet d'ajuster le contenu des ateliers en conséquence.

PROGRAMME TRAVAIL DU SEXE

Ce programme vise l'amélioration des conditions de vie des travailleurs·euses du sexe. Le programme offre par exemple un centre de soir, du travail de rue, de l'information, du soutien, de l'écoute, des références et de l'accompagnement.

Centre de soir

Le centre de soir offre un lieu accueillant où il est possible de se soustraire aux dynamiques de la rue. Ce lieu sécuritaire permet aux personnes partageant un vécu similaire de se retrouver afin de briser l'isolement, se nourrir, se reposer et recevoir du soutien et des services. Nous tissons également des liens de façon plus soutenue avec la clientèle du programme grâce aux différents réseaux sociaux.

TRAVAIL DE RUE

Nos interventions de proximité en travail de rue permettent d'offrir aux travailleur·euse·s du sexe : écoute, soutien, informations, références et, au besoin, un accompagnement vers différentes ressources. Elles permettent aussi d'assurer la distribution de matériel d'information et de prévention. Les services en réinsertion sociale visent à soutenir et accompagner certaines personnes vers différentes ressources (hébergement, intégration du marché du travail, démarche pour améliorer leur qualité de vie, etc.).

Le but est de favoriser le développement de compétences et d'habiletés sociales chez les travailleur·euse·s du sexe afin qu'iels puissent accroître leur autonomie et de trouver une stabilité dans leur vie.

FAITH

Je les entends crier dans la cuisine. Des chaises, des objets revolent sur les murs. Puis je l'entends tomber. Elle crie à l'aide et ça me fait peur. J'ai juste sept ans, je presse mon ours en peluche contre moi et j'enfouis ma face dedans pour me calmer…

Six ans plus tard…

Je suis en train de faire à manger pour mes deux petits frères. Je leur crie de s'en venir, que le repas est prêt. En les voyant s'approcher en s'agaçant, je ne peux pas m'empêcher de penser que j'aimerais tellement qu'on soit toute la famille réunie autour de la table. Ma mère et mon père sont pas mal accros à l'alcool et aux drogues. Elle passe pratiquement tout son temps dans sa chambre et je pourrais compter sur le bout de mes doigts les jours où elle s'habille. La plupart du temps, quand mon père est là, ils se chicanent et je me dépêche de ramasser mes petits frères pour les emmener à la course chez grand-maman.

Je me force à aller à l'école, mais je trouve ça difficile. Je n'arrive pas à me concentrer et à me sentir à ma place. On vit dans une petite communauté autochtone dans le Nord. La seule personne qui me tient à cœur, c'est ma grand-mère. Je l'appelle Momo. Elle n'a pas eu une vie facile, mais elle a un rire réconfortant. Avec elle, pas besoin de dire quoi que ce soit, elle sait tout de suite si t'es heureuse ou si t'as de la peine. J'adore passer du temps avec elle. Quand elle fait à manger, elle m'apprend les anciennes

recettes de nos ancêtres. Quand je suis nerveuse ou triste, je ferme les yeux, je pense à elle et je retrouve l'odeur de la confiture aux petits fruits qu'on fait souvent ensemble.

Je n'ai pas beaucoup d'amis, mais j'ai deux cousins avec qui j'aime me tenir. C'est dans un party chez mon cousin que je rencontre mon premier chum. Il a deux ans de plus que moi. Je trouve ça vraiment cool. On se tient ensemble au parc et au lac, et on boit. Je me sens en sécurité avec lui, j'ai du fun, et ça me permet d'oublier ce qui se passe chez nous. Je tombe follement amoureuse de lui. Un jour, comme je ne suis pas encore prête à avoir des relations sexuelles, il m'écrit sur les réseaux sociaux pour me demander de lui envoyer des photos de mes seins. J'hésite, mais pour me rassurer il me dit que toutes les filles le font. Je lève mon chandail et je prends une photo avec mon cellulaire. Au moment de la lui envoyer, je tremble. Je finis par repousser mon sentiment d'insécurité, et je le fais. Je suis loin de me douter que la photo va revenir me hanter. Un peu moins d'une semaine plus tard, on se chicane à propos d'une fille quelconque et il envoie la photo de mes seins à des dizaines de personnes de notre petite communauté. Ça me détruit.

Il est tard, je suis dans ma chambre, la musique joue fort dans le salon et je reconnais pas mal de voix qui me sont familières. Je jette un œil à mon petit frère, qui semble endormi dans son lit, à l'autre bout de la chambre. Je tire les couvertes par-dessus ma tête. J'entends des rires, des gens aller et venir. Puis je sens une présence à la porte de notre chambre, qui s'ouvre doucement. J'entends mon père : « Hé, Rob… Qu'est-ce que tu fais, crisse ! » Et Rob de répondre : « Écoute, mon chum, t'es soûl, tu beugles, j'ai besoin de me reposer les oreilles. » Ensuite, je le sens qui s'assoit sur le bord de mon lit. Je me sens mal, je suis pétrifiée. Je ne comprends pas que personne ne lui dise de s'en aller. J'essaie de bouger et de parler, mais je

suis totalement inerte. Soudain, je sens que Rob rabat la couverte, découvrant ma tête. Il commence à me flatter les cheveux en me disant combien j'ai grandi et combien je suis devenue une belle jeune femme. Je ferme les yeux et je prie pour qu'il arrête et qu'il s'en aille. Il a une odeur d'alcool et de sueur qui me lève le cœur. Il fait courir ses doigts sur mon ventre, puis il soulève mon haut.

Ce soir-là, le grand ami de mon père m'a pris ma virginité et mon enfance. Il m'a violée en silence, puis est parti en disant que j'étais une bonne fille. Cet abus de confiance, cette violation de mes parties intimes, n'était que le premier d'une suite d'attouchements qui allaient se répéter sous notre toit au cours des années suivantes. La plupart du temps, mes parents étaient dans la maison quand ça se produisait. La consommation d'alcool et de drogues n'aide en rien la supervision et la protection parentales. Rob débarquait avec des cadeaux et de la bouffe pour les petits. Ma mère disait souvent à quel point c'était un bon gars, un gars généreux. Chaque fois qu'il posait les yeux sur moi, ça me levait le cœur et j'avais envie de me sauver loin, très loin. À mes yeux, la maison était devenue une jungle. La seule place où je me sentais en sécurité, c'était chez Momo. Rob n'osait pas s'approcher de chez elle. On aurait dit qu'elle savait ce qu'il faisait et qu'il avait peur d'elle. Chaque fois que j'en avais la chance, je me retrouvais chez Momo. Elle me faisait à manger, tressait mes cheveux, me racontait des histoires et des enseignements liés à notre culture. Parfois, on veillait tard, toutes les deux, et on perlait des bijoux, des vêtements. Quand j'étais avec elle, je me sentais spéciale et en sécurité.

C'est l'été de mes quinze ans. Rob entre dans la cuisine : « Hé ! Y a-tu quelqu'un ici dedans ? », comme si la place lui appartenait. Je me garroche à la salle de bain pour éviter de le voir. « Anna, penses-tu que je pourrais t'emprunter

ta fille, à soir ? J'ai besoin de faire garder les petits. » Sans même me demander mon avis, ma mère répond : « Ben oui ! Faith est ici, elle va y aller. » L'anxiété s'empare de moi. Merde ! Rob ajoute : « Si ça te dérange pas, j'vais emmener Faith en ville pour aller chercher une couple d'affaires pour le souper des petits. »

Ce jour-là, Rob m'a invitée à faire un voyage dans l'Ouest avec lui. Je n'étais jamais vraiment sortie de la communauté. Il m'a dit qu'un de ses amis avait un Airbnb à Edmonton et que ça serait super d'aller faire un tour là. À l'entendre parler de son plan de voyage, ç'avait l'air tellement impressionnant que j'ai été tentée. Il m'a emmenée au magasin du coin et m'a permis d'acheter des affaires pour souper et des jouets pour mes frères. Je m'en veux de dire ça, mais je me sentais importante et j'aimais qu'on prenne soin de moi. Il s'est arrangé pour convaincre ma mère de me laisser partir avec lui pour une semaine chez un de ses cousins, qui vivait dans une ville à quelques heures de chez nous : il était malade et je donnerais un coup de main en gardant les enfants. Ma mère n'a pas cherché à en savoir plus.

Il est de bonne heure, mon sac avec mes affaires personnelles est prêt et je suis toute contente de prendre la route. J'embarque dans la voiture avec Rob et on part pour la ville. C'est là qu'il me dit qu'on va prendre le train et qu'il me donne un sac à dos. En l'ouvrant, je vois qu'il est rempli de sous-vêtements et de lingerie fine. Il y a aussi un petit sac Ziploc avec une carte à l'intérieur. C'est une carte d'assurance maladie avec une photo. Le nom et la date de naissance sont faux. Là, Rob me dit qu'à partir de maintenant, je dois dire que je suis sa nièce, que je suis une adulte et que mon nom est Amber. Que c'est mieux de même. Je me sens un peu tout croche, mais le voyage en train est formidable. Le paysage est époustouflant et je me dis que ça va être aussi fantastique

une fois à l'appartement. Durant le voyage, Rob est plutôt gentil et il n'arrête pas de me complimenter. Je me sens rassurée et, pour une fois, je me prends à lui faire confiance. Peut-être qu'il regrette ce qu'il m'a fait et que c'est sa manière de se faire pardonner…

On prend un taxi et le véhicule s'arrête devant un bel immeuble à condos avec une grande entrée vitrée. Rob sonne pour nous annoncer et quelqu'un nous laisse entrer. L'ascenseur qu'on prend est rempli de miroirs. Ça a vraiment de la classe et je me dis que ça promet pour l'appartement dans lequel on va rester. Quand on arrive, une fille nous ouvre la porte, puis nous cède le passage. La pièce est plutôt vide et il y a plein de restants de *fast-food* sur le comptoir de la cuisine. Je remarque qu'il y a des bouteilles d'alcool vides éparpillées un peu partout. Deux gars sont assis sur des sofas dans le salon et la fille qui a ouvert la porte va s'asseoir sur les cuisses de l'un d'eux. Rob lui dit : « Sabrina, je t'ai amené une fille pour t'aider… Ça, c'est Amber… Montre-lui comment ça marche ici dedans. » Soudain, je me sens un peu ébranlée. Ma petite voix intérieure me hurle de sortir de là, ça presse ! Sabrina se lève et me conduit à l'une des chambres. « Bon, mets ton sac ici. Quand les clients arrivent, tu leur fournis le service auquel ils s'attendent. Les condoms et les accessoires sont dans le tiroir de la commode. C'est pas si pire que ça, tu vas voir. » Une heure plus tard, quelqu'un sonne en bas et ils le laissent monter. C'est un homme d'un certain âge avec un drôle d'accent. Il porte un t-shirt usé avec des taches de sueur en dessous des bras. Sabrina me dit d'aller à la chambre et d'attendre. Une minute plus tard, l'homme entre et ferme la porte.

Les jours suivants, je ne mets pas le nez en dehors de l'appartement. Je « fais » six à sept clients par jour. On me donne un ou deux repas quotidiens, du McDo ou quelque chose qui vient d'un autre resto cheap. Je me sens tellement

seule, tellement trahie. Je suis à l'autre bout du monde, je n'ai pas de téléphone, je ne peux joindre personne et même si je pouvais le faire… Je ne sais même pas sur quelle rue je suis. Parfois, entre deux clients, je regarde par la fenêtre et je m'imagine là, dehors, avec Momo. Il me semble qu'elle aurait aimé qu'on se promène ensemble et qu'on voie tout ce qu'il y a à voir. À ce qu'il paraît, il y a un gros centre commercial pas très loin, mais pas pantoute à ma portée. Je ne pose pas de questions ; je fais ce qu'on me dit de faire. Je suis une étrangère prise avec des étrangers et je ne peux qu'espérer que ça finisse le plus rapidement possible. Quand on repart enfin, il me laisse chez mes parents en disant : « Là, c'est notre petit secret, à toi et moi. Tu sais quoi raconter à ta mère. Dis-toi que, si tu te mets à parler dans mon dos, tes petits frères vont en payer le prix. Tu voudrais pas que ça arrive, hein ? Tu me comprends ? » Je baisse les yeux et réponds : « C'est clair. » Il sourit et me dit : « De toute façon, regarde de quoi t'as l'air ! Y en a pas un maudit qui va te croire. »

Ce « voyage », c'était le début. Rob allait s'organiser pour que je « serve » ses nombreux amis et d'autre monde qu'il ne connaissait pas personnellement. Il disait toujours qu'il avait besoin de moi pour garder, mais je me retrouvais ensuite dans la maison d'un revendeur de dope qui accrochait une serviette blanche à l'extérieur de la fenêtre pour annoncer les services sexuels offerts à l'intérieur. On me donnait de la drogue par-ci par-là et parfois un peu d'argent pour mes « services ». Le crack et l'alcool sont rapidement devenus ma façon de m'évader. De retrouver des moments de paix, d'éloigner la douleur dans laquelle j'étais constamment plongée. À ce moment-là, j'étais incapable de me détacher de ces deux substances. Le désespoir me liait irrémédiablement à elles… J'étais en mode survie. Je réfléchissais souvent à ma vie. Totalement au fond du baril, je n'arrivais pas à

voir qui pourrait m'aider. Je me sentais impuissante et incroyablement isolée.

Un soir, j'ai atteint le point de non-retour. Je fume en masse de crack et je m'en fous. Je suis sur le point de perdre connaissance, submergée par un mélange de tristesse et d'images réconfortantes de Momo. Au cours des derniers mois, je me suis beaucoup éloignée d'elle. Je suis vraiment maigre et faible à cause de la violence et de la drogue. Je n'ai aucune envie qu'elle me voie dans cet état-là. Puis tout devient flou, je sens mon corps se détendre et je cesse de lutter…

Quand j'ouvre les yeux, je suis à l'hôpital. Je tourne la tête à droite : Momo est là, en train de lire dans une chaise à côté de mon lit. Elle se lève immédiatement et me prend dans ses bras avec douceur et émotion. Je me sens en sécurité et tellement heureuse d'être en vie que je suis incapable d'arrêter de pleurer.

On me place dans un centre pour jeunes autochtones dans la communauté. Je me retrouve sous la responsabilité d'une merveilleuse travailleuse sociale du nom de Caroline. Elle est calme et elle me comprend. Notre cheminement ensemble s'amorce ; je m'ouvre peu à peu à elle, lui parle de mon problème de dépendance et de ce qui m'a menée là. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression que quelqu'un prend le temps de poser les bonnes questions, celles que je n'arrive pas à me poser moi-même. Je finis par parler de la situation avec Rob. Je dis à ma travailleuse sociale que je ne peux pas porter d'accusations et l'incriminer parce que ça détruirait sa vie familiale. Tout le monde le voit comme un gars respectable dans la communauté. C'est fou, mais elle réplique simplement : « Ha, parce que ta vie à toi et celle de ta famille, ça compte pas ? Ça t'a pas traversé l'esprit ? » Possible qu'à un moment donné j'arrive à voir ça différemment, mais là

je suis contente d'avoir brisé le silence, parce que je peux commencer mon processus de guérison. Maintenant, je sais que je peux dire « non » et que c'est correct de mettre ses limites. Je remarque aussi que les choses ont changé autour de moi. Ceux qui ont abusé de moi n'essaient pas d'entrer en contact avec moi. Je pense que le pouvoir a basculé et qu'on me voit désormais comme une personne solide qui ne se laisse plus marcher dessus.

Momo est de retour dans ma vie. J'ai la possibilité de passer mes week-ends chez elle. Elle m'a acheté un petit chien que j'aime à mourir. Il m'aime inconditionnellement lui aussi et ça donne du sens à ma vie. J'ai entamé une thérapie pour mon problème de dépendance. C'est une lutte de tous les instants, mais, quand j'ai envie de rechuter, je pense à mon petit chien et à mes frères, et ça m'aide à tenir le coup. J'ai commencé à tenir un journal et ça m'aide beaucoup ça aussi. J'ai pas mal de talent avec les mots. Caroline pense que je devrais penser à devenir écrivaine (rires)… Ouais, je pense que je suis OK, et je suis pas mal fière de moi.

La vie est comme un long fleuve. Si tu suis le courant, il va y avoir des secousses et des vagues à un moment donné, mais aussi des instants de calme et de réconfort… Je veux voir où ça va me mener.

MARIE-VINCENT : SOUTENIR ET PRÉVENIR

Marie-Vincent est une organisation dont la mission est de **soutenir les jeunes victimes de violence sexuelle** en leur offrant, sous un même toit et en collaboration avec ses partenaires, les services dont elles et ils ont besoin. Nous contribuons à **prévenir la violence** en misant sur l'éducation et la sensibilisation, et en aidant les enfants présentant des comportements sexuels problématiques.

Ultimement, Marie-Vincent contribue à **bâtir un monde sans violence sexuelle envers les jeunes**. Pour y parvenir, nous développons des outils pour former une **communauté protégeante** qui assurera le développement optimal de tous les jeunes.

LA PRÉVENTION DE L'EXPLOITATION ET DE LA CYBEREXPLOITATION SEXUELLES

Impossible de nier la place grandissante que prennent les technologies dans nos vies. Les adolescent·e·s, tout comme les adultes qui les entourent, doivent apprendre à jongler avec une multitude d'informations, d'applications et de tendances. Les jeunes utilisent les différentes technologies de communication, comme les applications et les systèmes de messagerie qui, malheureusement, les rendent vulnérables à l'influence des autres et à la manipulation.

À Marie-Vincent, nous avons développé plusieurs projets de prévention qui ont tous pour objectif de renforcer les capacités des personnes qui gravitent autour des jeunes afin de bâtir une communauté protégeante autour d'eux.

Voici quelques-uns de ces projets :

Pile ou face

Pile ou face a été développé pour les adolescent·e·s entre 12 et 17 ans présentant des risques d'exploitation sexuelle et de traite de personnes. Son but est de former les intervenant·e·s et professionnel·le·s qui côtoient ces jeunes et de leur donner les outils pour mieux comprendre les phénomènes d'exploitation sexuelle et de traite. Marie-Vincent a développé une série de 6 ateliers à faire avec les jeunes et qui portent sur différentes thématiques comme l'estime de soi, la connaissance de soi, l'affirmation de soi, les relations saines et égalitaires, les scénarios de recrutement et comment s'en protéger. Divers outils ont été développés en lien avec ces ateliers : guide d'animation, journal de bord, court-métrage, jeu de cartes mythes et réalités, etc.

Trousse d'intervention en exploitation sexuelle

La trousse d'intervention en exploitation sexuelle contient une trentaine d'outils à utiliser avec les jeunes. Elle contient un guide d'intervention et est inspirée du cycle de l'exploitation sexuelle conçu par Fleury et Fredette (2002). Ce cycle suggère qu'un·e jeune en situation d'exploitation sexuelle passe potentiellement par huit étapes distinctes. La trousse permet d'adapter l'intervention en fonction de l'étape du cycle de l'exploitation sexuelle à laquelle se situe la ou le jeune. Une formation gratuite est offerte afin de détailler chacun des outils de la trousse et de donner des exemples cliniques concrets pour chacun d'eux.

Jeu Web {Zones sensibles}

{Zones sensibles} est une application Web qui a comme objectif la prévention de la violence sexuelle chez les jeunes. Elle aborde des sujets liés à la sexualité, comme les premières expériences sexuelles, le consentement et l'exploitation sexuelle.

Le jeu est divisé en cinq scénarios dans lesquels on suit un groupe d'adolescent·e·s durant une soirée entre ami·e·s. Il permet aux joueuses et joueurs d'expérimenter l'impact de leurs propres décisions dans un contexte sécuritaire. Le jeu s'adresse aux jeunes du secondaire. Une formation de 90 minutes permet de faciliter l'utilisation du jeu en détaillant chacun des scénarios, en présentant des conseils pour animer des discussions avec les jeunes ayant participé au jeu et en offrant des stratégies lors de dévoilement d'agression sexuelle.

Approche de prévention par les pairs contre la cyberviolence sexuelle (APP)

L'approche de prévention par les pairs (APP) est un programme de prévention et de sensibilisation à la problématique de la cyberviolence sexuelle. Des adolescent·e·s de la 2e à la 5e secondaire sont formé·e·s afin de sensibiliser leurs pairs, des élèves de 1re et 2e secondaire, à l'aide d'ateliers adaptés. Deux modules de formation sont offerts gratuitement pour parfaire leurs connaissances en matière de prévention et d'intervention face à la cyberviolence sexuelle et afin d'implanter l'APP dans leur milieu.

SOUTIEN AUX VICTIMES D'EXPLOITATION SEXUELLE

Au-delà de la prévention, Marie-Vincent offre aussi des services de soutien psychosocial et psychothérapeutique en fonction des besoins des jeunes victimes de violence sexuelle qui font appel à nous. Notre équipe est composée d'une quarantaine de professionnelles qui soutiennent les jeunes afin de diminuer les impacts négatifs de la situation de violence sexuelle sur leur fonctionnement. À la fin du suivi psychosocial, la professionnelle évalue le chemin parcouru ensemble et, si nécessaire, orientera la ou le jeune vers la psychothérapie individuelle ou de groupe, selon ses besoins.

À Marie-Vincent, tous les services sont offerts à un seul endroit : policiers, médicaux, psychosociaux, sociojuridiques et psychothérapeutiques.

Pour ce qui est du soutien offert plus spécifiquement aux victimes d'exploitation sexuelle, Marie-Vincent participe au projet SPHÈRES pour accompagner les jeunes entre 12 et 24 ans.

L'objectif du projet SPHÈRES est d'encourager le partenariat et l'élaboration d'actions concertées intégrées afin d'aider les jeunes à combler leurs besoins dans des contextes autres que celui d'exploitation sexuelle. Les efforts de toutes et tous les partenaires visent à soutenir ces jeunes dans une démarche d'intégration sociale et dans l'adoption de saines habitudes. Chacun·e des partenaires a un rôle bien important à jouer pour aider le jeune à se sortir de sa situation. Trois psychothérapeutes de Marie-Vincent soutiennent les jeunes qui font appel à nous à travers le projet SPHÈRES en offrant des services de psychothérapie centrée sur la résolution de trauma aux jeunes qui en manifestent le besoin.

Pour des ressources d'aide aux victimes de violence sexuelle : https ://marie- vincent.org/cause/ressources-daide/

Ressources d'aide en prévention de la violence sexuelle : https ://marie- vincent.org/articles-prevention/connais-tu-les-ressources-qui-peuvent-taider/

Prévenir la violence sexuelle : https ://marie-vincent.org/services/prevention- categorie-adolescents/#articles

Pour en savoir davantage sur nos formations : https ://marie- vincent.uxpertise.ca/home/index

Marie-Vincent : Traverser l'inimaginable, retrouver l'espoir ♥

Il est 5 heures du matin… je regarde mon téléphone. J'entends les oiseaux dehors, leur chant qui m'agresse depuis trop longtemps, tel un rappel constant que pendant que monsieur et madame Tout-le-monde se réveillent et entament leur vie dans la « normalité »… moi je suis exténuée, en souffrance et dans le dégoût suivant une longue nuit passée à subir les meilleurs et les pires fantasmes de clients qui se croient tout permis que parce qu'ils ont « payé ».

Je ne veux plus lui remettre tous mes avoirs et rester dans cette relation qui me laisse dans l'insécurité la plus constante.

Le soleil se lève et je me sens soudainement habitée par une énergie, une force… je suis décidée, je me lance et j'appelle la ressource… je me choisis enfin moi…

CONCLUSION

Le programme Les Survivantes a été mis en place en 2009 avec à l'esprit l'idée d'offrir du soutien aux personnes qui se retrouvaient dans une situation d'exploitation sexuelle, ainsi qu'aux familles, qu'elles veuillent ou non porter plainte. Souvent, les personnes aux prises avec ces enjeux ne demanderont pas nécessairement d'aide par peur des conséquences, parce qu'elles sont peut-être impliquées dans certains crimes. Plusieurs peuvent ressentir de la honte ou même se sentir responsables de leur situation et n'envisagent pas de parler de ce qu'elles vivent. Lorsque le trafiquant provient d'une petite communauté ou encore du milieu familial, l'isolement est encore plus marqué.

L'idée principale derrière le programme Les Survivantes était de conscientiser les différent·e·s professionnel·le·s qui offrent des services aux personnes pouvant vivre de l'exploitation sexuelle ou ayant des comportements à risque. Nous avons donc créé des séances d'information tant pour les policier·ère·s que pour les intervenant·e·s de divers milieux (santé, éducation, travail social, etc.), le tout dans le but de partager nos visions et compréhensions respectives de la problématique, des besoins et réalités qui en découlent, de façon à unir nos forces pour offrir des services variés et mieux adaptés.

La création d'outils pédagogiques est également au cœur de nos préoccupations. À la suite des nombreux constats dégagés dans le cadre de notre travail sur le terrain,

nous tenions à offrir une tribune à divers·es intervenant·e·s pour favoriser la diffusion d'information tout en explorant des trajectoires peu traitées auparavant, dans un objectif d'accessibilité et d'inclusivité.

Nous avons tous et toutes un jour ou l'autre rencontré une personne chère à nos yeux, un conjoint ou une conjointe que l'on croyait être la perle rare, mais qui au bout d'un certain temps s'est avéré·e un être décevant, voire malveillant. Combien on se sent trahi·e, manipulé·e dans ces circonstances ! C'est pourtant ce qui nous unit à l'ensemble des témoignages recueillis ici. Peu importe qui nous sommes, d'où nous venons, personne n'est à l'abri. La fierté qui nous habite, à la fois si importante et si fragile, est pourtant ce qui nous façonne.

Au début des années 2000, nous avons eu l'immense privilège de rencontrer ces pionnières qui ont su nous mobiliser, nous pousser à travailler autrement, à percevoir le phénomène de l'exploitation sexuelle selon leur perspective. C'est grâce à l'union de nos forces dans le cadre de la première mouture du programme Les Survivantes du Service de police de la Ville de Montréal, en 2009, que le regard des intervenant·e·s de divers milieux a changé face à ce fléau, et les résultats ne se sont pas fait attendre. Le programme Les Survivantes est maintenant disponible partout en province grâce à sa présence sur l'EILP.

L'implication de ceux et celles que nous appelons « survivants et survivantes[3] » dans notre équipe a marqué un virage indéniable quant aux perceptions que les gens entretiennent sur le sujet.

Le programme Les Survivantes, c'est : vingt-cinq survivants et survivantes, des hommes, des femmes, une personne trans, des personnes inuit et issues des Premières

3. Personnes qui, au sein de leur parcours, ont vécu de l'exploitation sexuelle et qui ont trouvé la force de s'en sortir aujourd'hui.

Nations et de différentes communautés culturelles. Ils et elles forment le cœur de ce programme. Ils et elles ont su orienter nos pratiques grâce à leurs couleurs, leur parcours de vie, et ainsi apporter une touche d'humanité et de candeur à nos façons de faire. Sensibilisé·e·s par leurs récits, les participant·e·s se sont aussitôt mobilisé·e·s. L'expertise dont disposent nos collaborateurs et collaboratrices survivant·e·s permet d'établir des liens avec des personnes à risque et leurs proches, ce qui constitue un atout essentiel pour la lutte contre le phénomène.

À travers cet ouvrage, nous espérons que vous pourrez découvrir à quel point ces personnes sont des exemples de force et de résilience. Briser le silence demeure la clé pour amorcer un certain virage, et « briser le silence » ne signifie pas nécessairement dénoncer une situation aux autorités, mais bien la nommer, en parler à quelqu'un de confiance ou à un·e intervenant·e, peu importe le milieu.

Nous sommes aussi conscientes qu'il faut redoubler de prudence dans le choix des outils de sensibilisation et de prévention tertiaire à adopter, surtout lorsqu'il est question d'impliquer des survivants et survivantes. Ces personnes collaborent avec nous dans un cadre très précis, établi au sein d'une tribune sécuritaire. Elles sont soigneusement choisies afin de contribuer au changement sans pour autant s'exposer à la victimisation et aux enjeux liés au choc post-traumatique.

Depuis les travaux de la commission parlementaire, l'Équipe intégrée de lutte contre le proxénétisme (EILP), soigneusement coordonnée par la Sûreté du Québec, veille à ce que quiconque vivant de l'exploitation sexuelle puisse bénéficier d'un soutien, d'un service d'aide, dans une approche sensible à la problématique, et ce, peu importe où il ou elle se trouve au Québec.

Nous souhaitons souligner le courage et l'intégrité de nos collaborateurs et collaboratrices issu·e·s des Premières Nations et du peuple inuit : vous êtes des guides, des leaders pour ceux et celles qui décident de se choisir et de changer leur parcours.

À nos collaborateurs et collaboratrices représentant la communauté LGBTQ2S+, vos récits ont su nous toucher. Vous contribuez à rendre les services plus humains, plus inclusifs. Vous nous aidez à accueillir et à mieux comprendre ceux et celles qui représentent toutes ces couleurs que votre emblème arbore.

Et que dire de vous, messieurs, vous qui êtes si souvent oubliés dans cette problématique qui, selon les statistiques, ne semble affecter que les femmes. Merci de sortir de l'ombre et de démontrer l'importance de sensibiliser et d'épauler nos garçons et jeunes hommes dissimulés sous le chiffre noir.

Quel privilège d'avoir pu participer dès ses balbutiements à cette toute petite équipe de départ, il y a quinze ans, et de faire aujourd'hui partie de cette belle grande équipe diversifiée en cultures et en genres. Tous ces héros et héroïnes de la société qui changent le monde depuis les coulisses, une conférence, une intervention à la fois… À chacun, chacune d'entre vous, ce fut et c'est un honneur au quotidien que de pouvoir se battre à vos côtés et d'ainsi être témoins des changements qui s'opèrent dans les interventions et des vies que vous illuminez. Vous avez donné un sens, une mission à notre métier aussi bien qu'à notre rôle en tant que femmes, amies et mères. Vous offrez une voix remplie d'espoir et de force à ceux et celles qui en ont été privé·e·s par leurs trafiquants. C'est grâce à ce chemin que vous avez façonné que le silence se rompt et qu'il est possible de mettre la honte de côté. Vous nous avez permis de rejoindre des milliers d'intervenant·e·s

et des centaines de personnes vulnérables. Vous êtes des instigateurs et instigatrices de changement : l'essence même de *l'empowerment*.

En guise de conclusion, nous espérons qu'à la lecture de cet ouvrage, vous pourrez mieux cerner les situations d'exploitation sexuelle potentielles et encourager toute personne pouvant se reconnaître dans l'un ou l'autre de ces récits de vie à se prioriser et surtout à trouver en elle le courage de se donner les moyens nécessaires pour changer la suite des choses. Peu importe le contexte, il est toujours possible d'effectuer un changement, à votre rythme. Vous n'êtes pas seul·e, et il existe différents organismes, différentes ressources humaines qui sont là pour vous, pour vous écouter et vous accompagner là où vous voudrez aller.

Josée et Romy

Pour Sandra et Tatiana, nous souhaitons souligner cette force, tout l'amour et le courage que vous déployez à chaque jour. Vous êtes d'humbles protagonistes que la société devrait honorer.

Nous vous dédicaçons cet ouvrage…

TABLE DES MATIÈRES

Mot de l'équipe éditoriale 5
Préface 7
Avant-propos 9
Annie 15
Qu'est-ce que le PIPQ ? 25
Madyson 33
Marion Desrosiers, criminologue 37
Michèle 43
BLITSS 59
Sarah 63
Le programme SPHÈRES 75
Zoé 83
Yanouchka Labrousse, médecin de famille 97
Amour, résilience et exceptionnalité 101
Le CAVAC 107
Victoria 111
Justice réparatrice 123
Léo 131

RÉZO : nos services 151
Faith 159
Marie-Vincent : soutenir et prévenir 167
Conclusion 175

Achevé d'imprimer en janvier 2025
sur les presses de Marquis Imprimeur
à Montmagny (Québec, Canada)
pour le compte des Éditions Hannenorak

J'en ai assez des coups, des insultes, de ce milieu où les clients sont attirés par le vice et la domination du corps de l'autre… je me suis sauvée, je ne réponds plus, mais qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Qui dois-je appeler ? Me croiront-ils si je leur raconte mon histoire ? Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, je ne sais plus qui je suis. Comment vais-je trouver le courage et qui pourra m'aider…

L'exploitation sexuelle est un phénomène qui touche maintenant toutes les couches de la société, surtout depuis l'avènement des réseaux sociaux. Jeunes garçons, jeunes filles, adultes, toute personne croyant y avoir trouvé une solution rapide et expéditive dans l'instantanéité ou encore le réconfort à une carence que l'on porte. Trop souvent, nous associons ce type de criminalité qu'au genre féminin et nous en oublions le sort des garçons, des hommes, des personnes trans. Nous croyons à tort qu'elle ne sévit que dans les centres urbains et qu'en région ou en communauté, nous sommes à l'abri de ces enjeux. Cet ouvrage lève enfin le voile sur la réalité des clientèles LGBTQ2S+, autochtone, l'exploitation sexuelle au masculin, etc. ainsi que sur le phénomène en région.

EILP
ÉQUIPE INTÉGRÉE DE LUTTE CONTRE LE PROXÉNÉTISME

Éditions HANNENØRAK

ISBN 978-2-925118-64-0